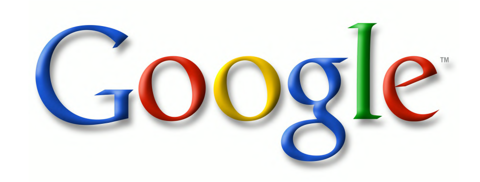



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07137277 9

[illegible]

Desornes

HISTOIRE

DE

LOUIS DE BOURBON,

SECOND DU NOM,

PRINCE DE CONDÉ,

PREMIER PRINCE DU SANG,

SURNOMMÉ *LE GRAND;*

Ornée de Plans de Siéges & de Batailles;

Par *M. DESORMEAUX.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
Veuve DUCHESNE, rue S. Jacques.
DESAINT, rue du Foin-Saint-Jacques.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

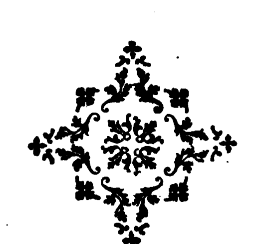
SOMMAIRE
DU TROISIEME LIVRE.

SITUATION de la France. Portraits de la Reine Anne d'Autriche, & du cardinal Mazarin. Abus de l'administration; accablement des peuples. Le Parlement veut modérer les impôts; ses démêlés avec le Conseil. Le prince de Condé tâche en vain de rétablir la concorde; il va commander l'armée de Flandre. Son plan de campagne. L'Archiduc conçoit de grandes espérances. Condé les déconcerte. Belle marche de ce Prince; il assiége Ypres. L'Archiduc surprend Courtrai. Ypres capitule. L'ennemi évite la bataille. Succès funeste d'une entreprise du maréchal de Rantzau sur Ostende. L'armée Françoise est en proie à la misere & à la désertion. Chagrin du Prince; sa fermeté. Il sauve la Picardie. Il ne peut secourir Furnes. Il se rend à Paris, & fait consentir la Reine à hazarder une bataille. Son retour à l'armée. L'ennemi prend Eterre. Avantage que le Prince remporte auprès de Béthune,

Belle manœuvre de ce Prince. Il reçoit un renfort de quatre mille hommes. Il se prépare à combattre l'Archiduc. Disposition de l'armée Françoise & Espagnole. Bataille de Lens. Condé remporte une victoire complette. Les troubles de Paris l'empêchent d'en profiter. Il assiége Furnes. Il est blessé. La Reine le rapelle. Triste situation de cette Princesse. Tous les Partis recherchent Condé. Sa gloire & sa prospérité. Portraits du prince de Conti, de la duchesse de Longueville. Le Prince ne veut user de sa puissance que pour rétablir la paix & l'union. Il empêche la Reine d'assiéger Paris. Il la fait consentir à négocier avec le Parlement. Il obtient d'elle une déclaration avantageuse au Peuple. Intrigues de la Cour. La Fronde offre ses services au duc d'Orléans. Chagrins de ce Prince. L'aigreur & la fermentation augmentent à Paris & dans le Royaume. Condé s'irrite contre la Fronde. Le Coadjuteur de Paris veut le mettre à la tête de ce Parti. Portrait de ce Prélat. Sagesse & modération de Condé. Il se rend au Parlement; il y parle avec fermeté. Il s'attire la haine de la faction. Conduite de la Reine en-

vers Condé. Elle implore son secours. Condé consent au siége de Paris, & se charge de l'entreprise. Le prince de Conti & la duchesse de Longueville l'abandonnent. Indignation de Condé. Il rassure la Reine & le cardinal Mazarin. Description du siége de Paris. Conduite admirable de Condé. Il bat les Frondeurs en détail. Combat de Charenton. Mouvement des Armées & des Provinces. Révolte du vicomte de Turenne. Le Prince trouve moyen de faire abandonner ce Général par son armée. Il arrête le duc de Longueville par ses négociations. Il consent à la paix de Saint-Germain. Il se reconcilie avec le prince de Conti & la duchesse de Longueville. Il se rend seul à Paris. Son intrépidité. Le Parlement lui députe pour le remercier de la Paix. Ingratitude du cardinal Mazarin. Mépris du Prince pour ce Ministre. Il refuse le commandement de l'armée de Flandres. Il s'oppose au mariage de la niéce du Ministre avec le duc de Mercœur. Commencement de brouillerie entre le Prince & le Cardinal. Incompatibilité de leurs caractères. Condé entreprend en vain d'achever de pacifier le Royaume. Mazarin

élude sa médiation. Condé va se reposer en Bourgogne. Disgraces de cette Campagne prévues par le Prince. Le comte d'Harcourt leve le siége de Cambrai. Embarras de la Cour. Inquiétudes & menaces des Peuples. La Reine n'ose retourner à Paris. Condé accourt à son secours. Il applanit toutes les difficultés. Il amene la Reine & Mazarin en triomphe dans la Capitale. Transports de reconnoissance de la Reine, combien démentis par l'événement.





HISTOIRE
DE
LOUIS DE BOURBON,
SECOND DU NOM,
PRINCE
DE CONDÉ,
PREMIER PRINCE DU SANG,
Surnommé *LE GRAND.*

LIVRE TROISIEME.

1648 - 1649.

JAMAIS la France depuis Charlemagne ne s'étoit vue dans un si haut degré de gloire, de puissance & de grandeur; redoutée de ses ennemis, qu'elle avoit réduits à l'extrémité; 1648.

1648. respectée de ses Alliés ; défendue par des troupes qui passoient pour les plus aguerries de l'Europe, & par des Généraux dont les exploits sont encore aujourd'hui la gloire & l'orgueil de la Nation ; à peine quelques revers avoient interrompu, pendant cinq ans, cet enchaînement inoui de victoires, de conquêtes & de triomphes ; déjà l'empereur Ferdinand III, accablé de tous les désastres qui étoient venu fondre sur l'Allemagne, mendioit la paix aux conditions que la France & la Suéde voudroient lui imposer : abandonnée de ce puissant Allié, affoiblie par la perte de tant de batailles & de Provinces, l'Espagne épuisée, languissante, sembloit être à la veille d'être resserrée dans ses anciennes limites. Mais au milieu de ce torrent de prospérités, l'Etat étoit menacé de plus de révolutions, que l'Espagne vaincue : il n'y avoit que la misère de la Nation qui égalât sa gloire.

Mémoires du marquis de Montglat, t. III.

Il faut reprendre de plus haut le fil des événemens, afin de mettre

ſous les yeux du Lecteur les cauſes
& l'origine des guerres inteſtines, 1648.
dans leſquelles on verra Condé, tour à tour le protecteur, la victime & le fléau du cardinal Mazarin, employer en ſa faveur & contre lui, ce courage & ces talens auxquels la France étoit preſqu'uniquement redevable de ſon ſalut, de ſes ſuccès & de ſa gloire.

Il eſt conſtant qu'une Monarchie ne peut être heureuſe & floriſſante, qu'avec des ſuccès au-dehors, & une ſage adminiſtration au-dedans. Henri IV, qui doit à jamais ſervir de modèle aux plus grands Rois, ne s'occupa que de la félicité publique. Sa mort déplorable détruiſit le bien qu'il s'efforçoit de faire, elle replongea le Royaume dans cet abîme de calamités, dont ſa main victorieuſe l'avoit à peine retiré. A un gouvernement également ſage, ferme, modéré, ſuccéda une Régence foible, timide, orageuſe. La licence, l'audace, les factions, les conſpirations & les guerres civiles, ſouillèrent preſque toutes les années

Mémoires de la minorité de Louis XIV, par le duc de la Rochefoucault, tom. I, pag. 147.

1648. du nouveau regne, juſqu'à ce que le cardinal de Richelieu eût trouvé le ſecret de ſe ſaiſir du timon de l'Etat. Ce Miniſtre ſi éclairé, qui, par la force de ſon génie, ſubjugua en quelque ſorte le Roi & ſes Concitoyens, n'ignoroit pas que les Monarchies les plus puiſſantes & les plus reſpectées, ne peuvent ſubſiſter long-temps, qu'avec l'heureux accord des armes & des loix. Cependant il anéantit toutes celles qui, en tempérant l'autorité Royale, l'affermiſſent & la conſolident. Il renverſa toutes les formes de la Juſtice & des Finances; il introduiſit la volonté du Souverain pour le ſuprême Tribunal de la vie & des biens des Sujets; il diſtingua des intérêts qui doivent être confondus: en un mot, il fit tout pour le Roi, & rien pour la Nation. Auſſi, malgré les ſuccès brillans du dehors, malgré l'éclat d'une réputation qui en impoſe encore, ſon adminiſtration deſpotique fut ſi odieuſe, qu'à ſa mort il y eut un très-grand Parti à la Cour & au Parlement, pour faire con-

Ibidem.

Mémoires du cardinal de Retz, tom. I.

damner ſa mémoire, comme celle d'un ennemi public. La ſageſſe de la Régente prévint ce coup, qui eût été injurieux à la majeſté du Trône. C'étoit de cette Princeſſe alors adorée, que la Nation attendoit la réforme des abus, ſon ſoulagement, ſa félicité & ſa gloire. Comme la deſtinée d'un Etat dépend preſque uniquement de ceux qui le gouvernent, il faut tracer celui de cette Reine. 1648.

Anne d'Autriche réuniſſoit en ſa perſonne preſque toutes les vertus qui rendent une femme & une Reine eſtimables. Aux charmes de la figure & de la taille, elle joignoit les qualités les plus ſolides du cœur & de l'eſprit. Son ame étoit noble, généreuſe, libérale, élevée, magnanime & ſenſible; ſa conſtance égaloit ſa fermeté; invariable dans ſa conduite privée; égale dans l'une & l'autre fortune; pieuſe ſans affectation; fidelle à ſes promeſſes; lente à croire le mal; prompte à le pardonner; pleine d'équité & d'humanité, perſonne n'eut plus de dignité

Mémoires de madame de Motteville.

1648. dans les mœurs, de candeur & de franchise dans le caractère : elle eût rendu le trône adorable, si elle eût eu le courage d'esprit nécessaire pour gouverner par elle-même. Mais la paresse, qui sembloit alors naturelle à la branche d'Autriche Espagnole, la défiance de ses propres forces, une modestie outrée, l'empêcherent de se charger d'un fardeau, que ses vertus & l'amour des Peuples eussent rendu plus léger entre ses mains. C'est par une suite de cette indolence, qu'elle se livra sans réserve à ceux qui gagnèrent son estime & sa confiance. Elle épousa leurs passions, leurs préjugés, leurs intérêts, au point de ne faire presque usage de sa puissance & de son courage, qu'en leur faveur. Jamais ambitieux ne rechercha l'autorité avec plus de plaisir, qu'elle s'en dépouilla en faveur de Mazarin. Elle se mit dans une si grande dépendance de ce Ministre, qu'elle se priva elle-même du seul avantage, qu'une grande ame connoisse sur le trône, celui de faire des heureux. Elle brava

Ibidem.

la haine, le mépris public, les injures & la guerre civile, pour ſoutenir un choix déſavoué & blâmé par la Nation. Cette chaleur extrême nuiſit long-temps à ſa réputation. On oſa affecter des doutes ſur ſa vertu ; elle paſſa pour avoir plus d'opiniâtreté que de fermeté ; plus d'orgueil que d'élévation ; plus de témérité que de prudence. Mais le ſuccès la juſtifia. Elle eut le bonheur, avant que de mourir, de réunir en ſa faveur tous les ſuffrages. On ne peut s'empêcher d'obſerver, que c'eſt à cette Reine que la Nation doit la gloire de paſſer pour la plus polie & la plus ſociable de l'Univers. Elle introduiſit à la Cour, où elle repréſentoit avec autant de majeſté que de grace, ce ton noble, vrai, facile, délicat, galant, qui fait l'ame & les délices de la ſociété ; & qui, s'étant communiquée à la Capitale & aux grandes Villes de Province, fait de la France le ſéjour le plus agréable de l'Univers.

1648.

Mémoires du cardinal de Retz, tom. I.

Anne d'Autriche déſiroit avec paſſion rendre ſa perſonne & ſon Gou-

vernement chers à la Nation ; & c'est
1648. parce qu'elle crut entrevoir en Mazarin une ame égale à la sienne, avec plus d'expérience, d'application & d'amour pour le travail, qu'elle l'éleva au ministère. Sa qualité d'étranger fut un titre de plus à l'égard de la Reine : Elle se flattoit, que n'ayant ni liaisons, ni alliances, ni appui dans le Royaume, il seroit plus équitable, plus modéré & uniquement attaché aux intérêts du Roi & de sa bienfaitrice ; qu'il n'épuiseroit point le trésor, pour enrichir des parens nés dans la médiocrité, & leur procurer de puissans établissemens. L'événement confondit les espérances de la Reine. La fortune du Cardinal devint la plus scandaleuse qu'on eût vue en France ; son ingratitude envers une protectrice qui avoit en quelque sorte hazardé l'Etat pour le maintenir, dut être également sensible & douloureuse à cette Princesse. Cependant, elle eut la force & la grandeur d'ame de respecter son propre ouvrage, qu'il n'eût tenu qu'à elle de détruire.

Mémoires de madame de Motteville.

Mazarin, né avec beaucoup de pénétration d'esprit, démêla bientôt le dégoût universel, l'horreur même de la Nation pour les premiers Ministres. Persuadé que son prédécesseur, qui, le premier avoit été revêtu de ce titre redouté, ne s'étoit attiré la haine des Princes, des Grands & des Parlements, que par l'excès de l'orgueil & du faste, il substitua, comme on l'a déjà remarqué, la modestie, la modération, la molesse même dans le commandement, à la hauteur, aux menaces & aux supplices : mais d'ailleurs il suivit en tout le plan & les vues de Richelieu ; il acheva de détruire les anciennes maximes, & d'accabler le Royaume d'impositions. Il marcha avec confiance à travers un chemin bordé d'écueils & de précipices, jusqu'à ce que la Nation qui sembloit engourdie & abattue sous le poids de ses maux, s'éveillât en frémissant. On verra les suites terribles de ce reveil, lorsqu'on aura achevé de faire connoître

1648.

celui qu'elle regardoit comme son
1648. oppresseur.

Jules Mazarini avoit la figure noble & majestueuse, l'air ouvert & caressant, des graces & de la douceur dans l'esprit. Souple, fin, délié, plein d'enjouement & de manége, sensible au plaisir, personne ne possédoit mieux que lui l'heureux don de plaire; mais il ne s'en servoit que pour tromper. Les voies les plus obliques & les plus détournées, étoient celles qu'il préféroit pour parvenir à ses fins, celles qui convenoient davantage à son caractère faux & dissimulé. Egalement insensible aux injures & aux bienfaits; il ne sçut n'y punir, n'y récompenser, n'y encourager le génie & les talens; on n'arrachoit de lui les graces les mieux méritées, qu'en le menaçant, ou en lui inspirant de la crainte. Le caractère de sa politique étoit la ruse, la défiance, la patience, la timidité & la prévoyance; cependant ce même homme, qui sembloit presque toujours attendre le succès des

affaires, du temps & des circonstances, témoigna quelquefois de la fermeté, de la résolution, de l'intrépidité, du mépris pour la mort. Si les qualités du cœur eussent répondu chez lui à celles de l'esprit, s'il eût étudié davantage le génie, les mœurs & les loix de la Nation qu'il avoit à gouverner; s'il eût respecté davantage la Religion, la vertu, les talens, la bonne foi; s'il n'eût cherché à corrompre les Grands par l'attrait du plaisir, à les amolir, à les subjuguer, & à les ruiner par le luxe; si parvenu enfin, après des traverses & des périls sans nombre, au suprême dégré de puissance & de grandeur, il eût cru qu'il avoit d'autres devoirs à remplir que ceux d'accumuler trésors sur trésors, on le regarderoit aujourd'hui comme aussi grand qu'il fut fortuné.

1648.

Tout répondit d'abord aux vœux de la Reine. La victoire au-dehors, la soumission au-dedans, les Princes & les Grands n'ayant d'émulation que pour servir l'État & acquérir de la gloire, la Régence eût été plus

1648. florissante que les plus belles années de nos Rois les plus sages, sans le désordre des Finances.

Depuis l'immortel Sully, cette partie de l'administration si nécessaire à la splendeur d'une puissante Monarchie, avoit été un véritable cahos : l'ignorance ne le cédoit qu'au brigandage. Non-seulement Richelieu avoit triplé la masse des impositions, mais il avoit laissé les Gens d'affaires s'engraisser impunément de la subsistance des Peuples. Quelques Provinces livrées à la rapacité des Surintendants, avoient fait de temps en temps quelques efforts pour se soustraire aux vexations dont elles se plaignoient ; mais châtiées, aussi-tôt que révoltées, elles n'avoient fait qu'aggraver le joug sous lequel elles gémissoient. C'est dans ces circonstances que Mazarin prit le gouvernail de l'Etat.

Mémoires du cardinal de Retz, tom. I. p. 120. & suiv.

Ce Ministre, très-versé & très-profond dans les affaires étrangères, mais sans aucune teinture de l'administration intérieure, de la législation & de la science des Finances, se

Ibidem, pag. 231.

livra entièrement à Particelli d'Hemeri, Italien comme lui, & l'homme le plus corrompu de l'Europe. Ce Surintendant, condamné, dit-on, dans sa jeunesse à être pendu à Lyon, avoit fait un long & plus heureux apprentissage de rapines dans un âge plus avancé. Il se moquoit publiquement de la probité & de la bonne foi, qui n'étoient selon lui, que des vertus de Négociants. Du sein de la débauche la plus effrénée, & du luxe le plus odieux, il n'étoit occupé qu'à chercher des noms aux impôts qu'il inventoit chaque jour. Il porta la misère & l'indignation publiques à son comble. 1648.

On ne peut lire, sans frémir, le détail des vexations auxquelles il autorisoit les Partisants. On avoit compté, pendant le cours de la seule année 1646, jusqu'à vingt-trois mille Cultivateurs en prison. Le Royaume offroit en même temps un spectacle bien différent & également douloureux. D'un côté, une multitude d'infortunés, les uns détenus dans les

Mémoires d'Omer Talon, tom. I.

1648. fers, les autres chaſſés de leurs maiſons, errants, vagabonds, mendians leur pain; les terres, les meubles, les beſtiaux à l'encan; les cris, les gémiſſements, l'indigence & le déſeſpoir : de l'autre le faſte inſenſé, l'orgueil, la débauche & la dureté d'une poignée de Citoyens obſcurs, qui, preſque tous parvenus de la baſſeſſe à l'opulence, ſe hâtoient de faire trophée de leurs fortunes.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, par le duc de la Rochefoucault, tom. I, pag. 148.

Après avoir ravagé la campagne, le Surintendant porta le fléau de la déſolation dans les Villes. Il impoſa des taxes ſur le toiſé des maiſons, ſur les Engagiſtes du domaine, ſur les biens, meubles & immeubles, ſur toutes les denrées, & enfin ſur les aiſés. Il y avoit tel Citoyen à Paris, condamné à une contribution de cent mille livres : il mit les tailles en parti; il y établit la ſolidité; il créa des offices de toute eſpéce & ſans nombre : enfin, en moins de cinq ans, il tira plus d'argent du Royaume, que Henri IV en vingt-deux ans de regne.

Ibidem.

Hiſtoire de Louis XIV, par Larrey, tom. I.

A la fin du miniſtère de Richelieu,

les revenus de l'Etat montoient à environ quatre-vingt millions ; d'Hemeri les porta jusqu'à cent quarante-trois. Si l'on observe qu'il n'y avoit presque point alors dans le Royaume de manufactures, d'industrie, de commerce maritime ; que le comté de Bourgogne, la Lorraine, le Barrois, le Roussillon, l'Artois, le Hainaut, le Cambrésis & la plus grande partie de la Flandres, n'étoient pas encore annexés à la Couronne, on jugera du dégré de misère où étoient réduits nos ancêtres. 1648.

Mais ce qu'il y avoit de plus funeste, c'est que tant de millions ne suffisoient pas pour soutenir le poids de la guerre ; la France étoit endettée de près de cinq cents millions de nos livres d'aujourd'hui. L'inégalité de la répartition, source de querelles, de plaintes & d'oppression, n'étoit guères moins apparente & moins odieuse que la dissipation. Le moindre intérêt que le Roi payoit de l'argent qu'il empruntoit, étoit de quinze pour cent.

1648. Bientôt les plus riches familles de la Cour & de la Ville, n'eurent pas honte de vouloir partager les dépouilles de l'Etat, en plaçant leurs fonds dans ces prêts usuraires, tant la corruption étoit devenue générale.

Cependant, malgré tant de vexations & d'exactions, la maison du Roi, les rentes de l'Hôtel-de-Ville, les pensions, les armées mêmes qui servoient si bien l'Etat, n'étoient point payées. On accusoit le Surintendant d'avoir laissé périr de faim & de misère plus de cent vingt mille Soldats dans le court espace de cinq ans. Que devenoient donc tant de millions arrachés avec tant de peine à la subsistance des Peuples?

Dans cette calamité générale, ce ne furent point les Provinces qui firent retentir la Cour de leurs plaintes, mais la Capitale, beaucoup moins accablée. Le Surintendant incapable d'être retenu par le frein de la justice & le sentiment de la compassion; mais ferme, intrépide, habile même, autant qu'on pouvoit

l'être, dans un siécle où l'on ignora les vrais principes de l'administration jusqu'au grand Colbert, brava le mépris, les insultes, la haine, la mort même dont plusieurs Citoyens désespérés le menacèrent. L'exécration augmentoit chaque jour; elle s'étendit enfin jusqu'à Mazarin qui se laissoit gouverner par d'Hemeri, avec autant d'empire, qu'il gouvernoit lui-même la Reine. La Nation regardoit comme le comble de la honte & de l'infortune de se voir asservie à deux Etrangers, qui sembloient n'être venus en France que pour conjurer sa ruine. 1648.

Mais rien n'ajouta plus à l'indignation publique, que les bruits sourds qui se répandirent, que Mazarin avoit refusé la paix aux Espagnols, qui offroient d'abandonner à la France toutes ses conquêtes. Ces bruits, accrédités par le duc de Longueville & le comte d'Avaux, Plénipotentiaires à Munster, & par les Hollandois, n'étoient pas sans fondement. Delà vint l'excès de la rage & du désespoir. Quel sera le terme des

maux de la France ? Quand finiront
1648. les taxes, les vexations, l'oppression ? Peut-on goûter la joie des triomphes & des victoires teints de sang & arrosés de larmes ? Déjà chacun n'entrevoit plus qu'un abîme sous ses pas; la haine pour l'Espagnol s'affoiblit; on applaudit hautement à la révolte d'Angleterre & à la sédition de Naples; on éleve dans les cercles & au milieu des rues le courage de ces Nations, qui, lasses d'être opprimées, opprimoient à leur tour; on respectoit moins la Reine; on jettoit des nuages sur sa vertu; les plus sages & les plus modérés, se plaignoient qu'elle n'eût que des larmes à donner à la misère publique.

Dans ces circonstances, le Parlement, long-temps invité, pressé, menacé même par le cri des Citoyens, s'éveille, murmure & éclatte enfin contre l'Edit du Tarif, qui portoit une imposition générale sur tous les objets de consommation. La multitude applaudit avec transport aux Magistrats; elle

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

crie à l'anéantiſſement des loix ; elle réclame & implore leur protection ; 1648.
elle ne connoît preſque plus d'autorité que celle du Parlement, à qui elle ſuppoſe autant de force & d'étendue qu'au tribunal des Ephores de Sparte. Elle oſe enfin déchirer d'une main téméraire le voile qui couvre les ſecrets de la Monarchie, reſpectés depuis une ſi longue ſuite de ſiécles.

Mazarin écouta d'abord ces clameurs, comme on écoute du haut du rivage les flots de la mer. Il commença par vouloir humilier le Parlement, en lui retenant ſes gages, & en lui refuſant le renouvellement de la Paulette ; il créa de nouveaux offices de Maîtres des Requêtes. Il ne fallut que cette étincelle pour exciter un incendie général. Le Miniſtre, aſſuré du duc d'Orléans & de M. le Prince, plein de mépris pour les autres Grands, dédaigna des plaintes, des murmures & des démarches qu'il regardoit comme impuiſſantes. Mais à peine le Parlement eut-il prononcé les deux cé-

lèbres Arrêts d'union, avec tous les
1648. Parlements & les autres Compagnies Souveraines du Royaume, que la fermeté de Mazarin l'abandonna. Il avoit condamné les aſſemblées de la Magiſtrature, comme illicites & criminelles ; maintenant il la remercie de l'intérêt qu'elle prend au ſalut du Royaume, appellant chaque membre du Parlement le Reſtaurateur de l'Etat, le Pere de la Patrie, lui prodiguant les mêmes titres dont le Peuple l'honoroit. Il fit plus, il accorda preſque tout ce qu'on lui demandoit ; il ſacrifia ſurtout ſon odieux favori, le Surintendant qui fut dépouillé de ſes emplois, chaſſé & rélégué dans ſes terres.

Tant de foibleſſe ne pouvoit qu'inſpirer le mépris ou la défiance. L'un & l'autre parvint à ſon comble. Le Parlement, qui n'avoit & ne pouvoit avoir d'autres vues que celles du bien public, ſe laiſſa emporter au-delà des limites que la ſageſſe & la modération devoient lui preſcrire. Il entreprit de s'ériger en Réformateur

teur de tous les abus vrais ou faux de l'adminiſtration. Chaque jour on voyoit éclore de nouvelles préten-tions : ce n'eſt pas qu'il n'y eût alors dans cette auguſte Compagnie beau-coup d'hommes ſages, habiles & profonds, qui eſſayèrent de contenir le zèle outré des plus ardents ; mais l'audace de quelques Particuliers, triompha de la modération de la Grand'Chambre. La multitude, com-poſée de jeunes gens ſans expérien-ce, échauffée par les applaudiſſe-mens continuels que le peuple lui prodiguoit, demeura inflexible à toutes les démarches pacifiques du Miniſtre. La diviſion ſe gliſſa dans le ſanctuaire de la Juſtice, le tu-multe & la confuſion devinrent ſi conſidérables dans les Aſſemblées, que le Premier Préſident Molé eut ſouvent la douleur de ſe voir inter-rompu par mille voix confuſes qui lui reprochoient d'être le penſion-naire du Cardinal. Les jeunes Con-ſeillers affectoient de ne pas ména-ger leurs propres pères, dans le deſ-ſein de paſſer pour les Héros & les

1648.

Mémoires d'Omer Talon, tom. VI. pag. 131.

Mémoires de Montglat, t. II, p. 306.

1648. Défenseurs de la Nation ; la plupart avoient pris Broussel pour leur modèle.

Ce Magistrat, devenu malheureusement si célèbre dans notre histoire, n'avoit d'autre mérite que celui de la probité & du désintéressement. D'un génie également borné & hardi, le seul nom de Ministre lui étoit odieux ; c'étoit toujours lui qui ouvroit les avis les plus violens contre la Cour, ne prévoyant pas les maux que l'indiscrétion de son zèle attireroit sur l'Etat, & en particulier sur la Capitale. La hardiesse de ce nouveau Tribun du Peuple lui valut l'amitié des Citoyens, au point qu'aucun particulier en France, n'en reçut peut-être jamais des témoignages plus éclatans. Mazarin ne voyoit en lui qu'un séditieux, & le Public que son protecteur ; mais ce n'étoit qu'un instrument dont la faction se servoit pour soulever le Parlement, les Grands & le Peuple contre la Cour. L'un de ceux qui se signala le plus après lui, fut Pottier de Blancmesnil, Président aux Enquê-

Ibidem.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, par le D. D. L. R.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

tes. Celui-ci n'agiſſoit que par un ſentiment de haine & de vengeance contre le Cardinal, qui avoit établi ſa fortune ſur les débris de celle de l'Evêque de Beauvais, ſon oncle. 1648.

Mais le plus dangereux de tous les ennemis de Mazarin, étoit Longueil, Conſeiller de la Grand'Chambre, d'une famille ancienne & illuſtre, d'un génie profond, délié, hardi, déciſif, & fertile en expédients; perſonne n'entendoit mieux que lui les détails & la manœuvre du Parlement, dont il dirigeoit les démarches par des reſſorts long-temps inconnus au Cardinal; c'eſt lui qui, ſans ſe commettre, forma & gouverna la faction connue ſous le nom de la Fronde. L'objet de cet ambitieux, en faiſant naître le trouble & le déſordre, étoit d'acquérir de la puiſſance & de la fortune. Il ne ceſſa de cabaler que lorſqu'il eut obtenu de grands dons pour lui, & la Surintendance des Finances pour le préſident de Maiſons ſon frère. *Ibidem.*

Cependant, la Juſtice ne s'adminiſtroit plus. Les jeunes Magiſtrats

ne regardoient plus qu'avec mépris
1648. les ſacs des procès ; leur ambition ne s'occupoit que des grands objets de la politique & de l'adminiſtration. Déjà le Peuple refuſoit de payer les impoſitions même les plus légitimes; les Financiers, qui ſe voyoient à la veille d'être immolés à l'animoſité de la multitude, n'avançoient plus de fonds ; les Loix étoient ſans vigueur, & la Cour ſans reſſources, lorſque le Cardinal, honteux enfin de voir l'autorité Royale anéantie entre ſes mains, entreprit de la rétablir par un coup d'éclat. Delà, les barricades, les déſaſtres, les excès de toute eſpéce, & la guerre inteſtine qui empêcha la France de ſubjuguer les Pays-Bas, & d'achever la ruine de l'Eſpagne.

Le Prince, de concert avec le duc
Ibidem. d'Orléans, fit tout ce qu'on pouvoit attendre de ſon zèle, pour arrêter le mal dans ſa ſource ; il offrit ſa médiation à l'un & à l'autre Parti. Mais les eſprits étoient trop aigris pour ſe prêter à des vues de concorde. Cependant, le temps de la

campagne avançoit; il fallut partir, & laiſſer les affaires dans une eſpéce de criſe. 1648.

Malgré ſes contradictions qu'il éprouvoit, Mazarin avoit trouvé le ſecret de raſſembler ſur la frontière de Picardie, une armée de trente mille hommes; mais il étoit moins raſſuré par le nombre & la valeur éprouvée de ces troupes, que par la fortune du Général qui les commandoit. Il eſt conſtant que dans les circonſtances où ſe trouvoit l'Etat, il n'eût fallu qu'un revers pour entraîner la chûte du premier Miniſtre, & peut-être celle du Royaume.

Déjà l'Archiduc, fier d'avoir arrêté la campagne précédente les progrès de la France, ſe flattoit de remporter bientôt des avantages plus déciſifs. La renommée, qui exagére tout, publioit à Bruxelles le mécontentement & l'impuiſſance des François, la foibleſſe du miniſtère, la haine, la diſcorde & la révolte prêtes à ſecouer leurs flambeaux dans toute l'étendue du Royaume. L'ima-

1648. gination de Léopold égarée & fascinée par l'espérance, lui représentoit les Provinces & la Capitale même, en proie à toute l'horreur des guerres intestines, des victoires & des triomphes faciles, la France enfin à la veille d'expier par ses propres maux tous ceux qu'elle avoit fait à l'Espagne. Tout l'entretenoit dans cette douce & agréable illusion. La défection de la Hollande qui venoit d'abandonner la France, la supériorité qu'il alloit acquérir en ne partageant plus ses troupes contre l'une & l'autre Nation; & enfin le bonheur particulier à la maison d'Autriche, qui sembloit ne lui offrir jamais de ressources plus puissantes que lorsqu'elle s'étoit vue plus près de sa ruine. Il méditoit une invasion sur la frontière de Picardie, pour être à portée de réaliser de si brillantes espérances.

Mais Condé, chargé de la destinée de l'Etat, déconcerta par son seul plan de campagne les vastes projets de l'ennemi. Au lieu de l'attendre & de se retrancher sur la défensive, il forma le dessein de l'aller

attaquer jusques dans le cœur des Pays-Bas. 1648.

De toutes les conquêtes qui pouvoient flatter son ambition, nulle de plus sensible à l'Archiduc, & de plus avantageuse à la France, que celle d'Ypres. La prise de cette grande Ville établissoit une communication sûre & facile entre les places situées sur la Lys, & celles qu'il avoit subjuguées deux ans auparavant sur la côte de Flandres; elle entraînoit, pour ainsi dire, la perte de Gand & de Bruxelles. Mais le danger de cette expédition surpassoit encore les avantages qu'on en pouvoit recueillir. Il n'y avoit guères que Condé assez hardi pour l'entreprendre & l'exécuter.

Mémoires du maréchal de Grammont, pag. 252.

En effet, on ne pouvoit se rendre devant cette Place qu'après une longue & pénible marche à travers le pays ennemi, & dans des chemins environnés à droite & à gauche de Watergans, qui forment un défilé presque continuel, l'espace de quinze lieues, depuis la Bassée, jusqu'à Ypres. Comment passer la Lys, sans

Ibidem, pag. 252 & suiv.

prêter le flanc à l'ennemi, maître
1648. d'Armentières, de Menin, de Comines, de tous les passages de la rivière, & à portée d'attaquer à son choix, l'avant ou l'arrière-garde de l'armée coupée & séparée l'une de l'autre par l'attirail d'une quantité prodigieuse d'artillerie, d'équipages? Enfin, il falloit prévenir devant Ypres, l'Archiduc qui campoit aux portes de cette Ville.

Tous ces obstacles n'effrayèrent point Condé. Son premier soin fut de veiller à la sûreté du Vermandois & du Santerre, où il porta deux corps de troupes pour mettre ces fertiles contrées à l'abri des courses & des ravages de l'ennemi; il visita ensuite toutes les Places frontières, & revint à Amiens où étoit le rendez-vous de l'armée. Comme il ne pouvoit réussir que par le secours de la ruse, il ordonna aux troupes diverses marches & contre-marches vers l'Escaut, le Hainaut & le Cambrésis, menaçant tour à tour les Places situées sur ce fleuve & dans ces Provinces. L'Archiduc,

inquiet & étonné de cette manœuvre, partagea ſes forces & les diſperſa dans les Villes qu'il croyoit les plus expoſées. Condé, n'eut pas plutôt vu le ſuccès de ſon ſtratagême, qu'il écrivit en même temps au maréchal de Rantzau, Gouverneur de Dunkerque, & à Palluau, Gouverneur de Courtrai, de ſe rendre le 13 de Mai devant Ypres, avec une partie de leurs garniſons. 1648.

Le 8 du même mois, Condé paſſe la Somme & la Scarpe, & vient camper le 10 ſur le ruiſſeau de Lens. Ce fut-là qu'il ſe confirma de plus en plus dans le deſſein de prévenir l'Archiduc devant Ypres, en marchant jour & nuit. Il partagea ſon armée en deux corps; ſe mit à la tête du premier, & abandonna l'autre à la conduite du maréchal de Grammont. L'artillerie & les bagages marchoient entre ces deux colonnes. Le Prince s'avançoit dans l'eſpéce de défilé, dont on a parlé, pendant que Grammont demeuroit rangé en bataille à la vue de la Baſſée & d'Eterre.

La première colonne avoit passé
1648. la Lys, que l'Archiduc la croyoit encore bien éloignée. Ce succès remplit Condé de joie & d'espérance. La connoissance qu'il avoit du caractère lent, incertain & timide de l'ennemi, le délivroit de la crainte d'en être attaqué, avant que celui-ci eût rappellé tous les détachements qu'il avoit envoyés dans le Hainaut & le Cambrésis. Mais, quoique désormais sûr du succès d'une marche si audacieuse, le Prince redoubla d'activité, de vigilance, de précautions & de ruse. Arrivé devant Armentières, il feignit de vouloir l'assiéger; il demeura dix heures rangé en bataille devant cette Ville. Cependant, les Troupes légères s'emparoient des ponts de Warwick & de Comines; elles masquoient presque toutes les avenues par où l'Archiduc eût pu jetter des troupes dans Ypres.

En même temps le maréchal de Grammont détachoit deux mille chevaux de sa colonne au secours du Prince, afin de fortifier le bruit


lverdinghe
Prince Robert
Langhemenck
d'Harcourt
Rambure

qu'il avoit répandu du siége d'Armentières. Bientôt après ce Général s'ébranla lui-même. Le Prince, n'eut pas plutôt appris que l'artillerie & les équipages avoient passé la Lys, qu'il poursuivit sa route à travers le même défilé. Il ne cessa de marcher jusqu'au 13, qu'il parut enfin devant Ypres à deux heures du matin. 1648.

Quatre heures après, arriva le maréchal de Rantzau avec une partie de la garnison de Dunkerque; & successivement après, le comte de Palluau avec une partie de celle de Courtrai, & enfin le maréchal de Grammont; ensorte que la Place se trouva exactement investie le jour même, & à l'instant que Condé avoit marqué. C'est ainsi que par une manœuvre également sçavante & profonde, & par la marche la plus belle & la mieux concertée, le Prince parvint à tromper l'Archiduc, & à le prévenir devant une Place, dont le siége avoit été jugé presqu'impossible.

Le lendemain, l'armée entière, sans excepter la Cavalerie, fut em-

1648. ployée aux lignes de circonvallation, dont l'enceinte embrassoit une étendue de près de six lieues. L'ardeur fut si grande parmi les troupes, qu'en moins de six jours, cet ouvrage immense se trouva en état de défense.

C'est ainsi que le Prince avoit distribué ses quartiers. Le maréchal de Grammont campoit avec son corps sur les avenues d'Armentières & de Warneton; celui de Rantzau, occupoit celles d'Aire & de Saint-Omer; Palluau étoit posté sur les chemins de Bruges & de Dixmude : enfin le Prince s'étoit retranché lui-même du côté de Ménin & de Comines.

Avant que de passer aux opérations du siége, il faut, conformément à notre plan, faire connoître les Officiers-Généraux qui partagèrent avec Condé les périls, les fatigues & la gloire de cette campagne. Indépendemment des maréchaux de Grammont & de Rantzau, qui commandoient sous les ordres du Prince, on comptoit dans l'armée cinq Lieutenants-Généraux; les marquis de

Villequier, de la Ferté-Senneterre, de la Ferté-Imbaut, le comte de Palluau, & le duc de Châtillon; neuf Maréchaux de Camp, les marquis de Noirmoustier, de la Moussaie, MM. d'Arnauld, du Plessis-Belliere, le Vidame d'Amiens, le comte de Tavannes, les marquis de Saint-Mégrin, de Razilly & de Vaubecourt; le comte de Cossé dirigeoit l'artillerie. 1648.

Quoique Condé eût vaincu de grands obstacles, il lui en restoit encore de bien difficiles à surmonter; il falloit emporter la place à la vue de toutes les forces des Pays-Bas.

La ville d'Ypres, l'une des plus grandes, des plus riches & des plus florissantes des Pays-Bas, étoit défendue par le comte de la Motterie, qui avoit sous ses ordres une garnison de trois mille hommes, à laquelle s'étoient joints tous les Bourgeois dévoués à la domination Espagnole, au nombre de douze mille hommes.

Le premier soin de Condé, après

avoir investi la place, fut d'en aller
1648. reconnoître les dehors avec les maréchaux de Grammont & de Rantzau. La Motterie fit une sortie vigoureuse sur les Généraux, mais il fut repoussé avec beaucoup de perte.

Cependant l'Archiduc, honteux & confus de s'être laissé surprendre, vint camper le 16 à la vue des lignes des assiégeants, encore imparfaites; il menaçoit tantôt un quartier, tantôt un autre: mais il trouvoit par-tout Condé qui le repoussa. Après bien des assauts infructueux, l'ennemi disparut.

Le Prince forma deux attaques: il conduisoit lui-même la première, & Grammont la seconde. Les travaux embrassoient une contrescarpe & deux demies-lunes également belles & bien fortifiées; le fossé étoit large, profond & rempli d'eau.

Les progrès du siége furent rapides. La garnison ne fit point de sortie qu'elle ne fût battue & repoussée. La frayeur devint si grande parmi les troupes réglées de la Place, qu'elles eussent capitulé dès le troi-

ſième jour de l'ouverture de la tranchée, ſans la fierté & le courage des Habitants qui ne pouvoient conſentir à changer de domination. 1648.

Mais pendant que Condé étoit ſur le point d'agrandir la France d'une Ville importante, la ſécurité, l'imprudence, lui en faiſoient perdre une qui n'étoit pas moins conſidérable. Le comte de Palluau, Gouverneur de Courtrai, avoit conduit devant Ypres une grande partie de ſa garniſon. Ce ne fut pas ſans avoir repréſenté au premier Miniſtre qu'il ne répondoit plus du ſalut de Courtrai : il s'adreſſa au prince de Condé, qui, frappé de la force de ſes raiſons, en écrivit à la Cour. Mais le Cardinal ne jugea pas à propos de rétracter ſon ordre. *Ibidem.*

Lorſque le Prince eut inveſti Ypres, ſon premier ſoin fut de s'informer de l'état de Courtrai. Il apprit que le Raſle, officier de réputation, commandoit en l'abſence de Palluau une garniſon de quinze cents hommes. Quoique ces forces paruſſent ſuffire pour la défendre

1648. d'un coup de main, il ne laissa pas encore d'y envoyer un secours de deux cents hommes. Cependant sa prévoyance fut confondue par l'événement.

Ibidem. L'Archiduc, voyant qu'il lui étoit impossible de sauver Ypres, marche à Courtrai, l'attaque en plein jour, & l'emporte d'emblée. Le Rasle eut à peine le temps de se sauver dans la Citadelle avec sa garnison. Il fit sçavoir au Prince que rien ne lui manquoit, & qu'il arrêteroit l'ennemi au moins quinze jours. Condé ajouta d'autant plus aisément foi aux promesses de le Rasle, que la Citadelle passoit pour une des meilleures de l'Europe. Il ne songea qu'à presser plus vivement les attaques d'Ypres, comptant bien encore avoir le temps de chasser l'Archiduc de Courtrai. Vaines espérances! La Citadelle fut défendue avec la même molesse que la Ville; en un mot, le Rasle se laissa forcer & prendre avec toute sa garnison. C'est ainsi que Courtrai, devenue par les soins du maréchal de Gassion,

le Boulevard de toutes les conquêtes des François ſur la Lys, fut perdue contre toutes les régles de la guerre. Cet exploit couvrit l'Archiduc de gloire. Il étonna toute l'Europe, qui, depuis long temps, n'étoit plus accoutumée à ces triomphes faciles & éclatants de l'Eſpagne. 1648.

Cependant tous les Militaires s'élevoient contre Palluau, à qui on faiſoit un crime d'avoir affoibli la garniſon de ſa Place; on le jugeoit avec d'autant plus d'amertume, que ſa faveur à la Cour & auprès du Cardinal, excitoit l'envie. Dans ce déchaînement univerſel, Palluau, l'un des hommes de France qui avoit le plus d'eſprit, garda un profond ſilence. Mais Condé, guidé par le ſeul ſentiment de la juſtice & de la vérité, le juſtifia; il déclara qu'il n'avoit dégarni Courtrai que malgré lui, & en vertu des ordres réitérés de la Cour. Il fit plus, quoiqu'il eût demandé avec inſtance le Gouvernement d'Ypres, pour le duc de Châtillon, il conſentit avec plaiſir

Ibidem.

à le voir paſſer entre les mains de
1648. Palluau, pour le dédommager de cinquante mille écus de rente, que lui valoit Courtrai. Le Cardinal de ſon côté, ſçut beaucoup de gré à cet officier Général de ſa diſcrétion; il ne le laiſſa pas languir long-temps après le Bâton de Maréchal de France.

Cependant l'Archiduc, fier d'un événement auſſi heureux qu'ineſpéré, reprend le chemin d'Ypres, dans l'eſpérance d'en troubler le ſiége; mais Condé le repouſſa & le força d'être ſpectateur de la priſe de cette Place.

L'action héroïque d'un régiment
Ibidem. Polonois, attaché au ſervice de la France, en accélera la conquête. Ce Régiment, qui ſervoit à l'attaque de Grammont, paſſe le foſſé de la demie-lune en plein jour & à la nage, coupe à coups de hache les paliſſades de la contreſcarpe, prend & tue tous ceux qui la défendent, & s'y établit à la vue & ſous le feu prodigieux de la garniſon. Pendant ce temps-là, Condé faiſoit attacher

le Mineur à la demie-lune de ſon attaque ; il ne tenoit qu'à lui d'emporter Ypres d'aſſaut. Pluſieurs Officiers le preſſoient de profiter de la circonſtance, pour effacer l'exploit de l'Archiduc devant Courtrai par une action plus éclatante ; mais le Prince rejetta un conſeil ſi barbare. L'idée du viol, du meurtre, du brigandage, des excès & des crimes de toute eſpéce, triſtes ſuites d'un aſſaut, lui inſpiroient de l'horreur. D'ailleurs la politique s'accordoit ici avec l'humanité ; il étoit de l'intérêt de la France de conſerver dans tout ſon éclat une ſi belle conquête. 1648.

Déjà, le comte de la Motterie, qui connoiſſoit toute la grandeur du danger, avoit battu la chamade, & envoyé au camp un Lieutenant-Colonel pour traiter des articles de la capitulation. Cet Officier, auſſi lâche qu'imbécille, excuſa la garniſon de ſa longue défenſe, & la rejetta ſur l'opiniâtreté des Bourgeois qui vouloient ſe défendre juſqu'à la derniére extrêmité, avouant que ce n'étoit qu'à force de priéres qu'on *Ibidem.*

1648. avoit obtenu d'elle la permiſſion de capituler. Après s'être beaucoup amuſé de la franchiſe de cet Officier, Condé le renvoya avec des conditions honnêtes pour la garniſon & la Ville. Le lendemain, le comte de la Motterie ſortit d'Ypres à la tête de ſes troupes qui montoient encore à plus de deux mille hommes, & de ſix mille Bourgeois qui aimèrent mieux s'expatrier, que de renoncer à la domination de leur Souverain. Cette illuſtre conquête ne coûta que cent hommes au Prince, parmi leſquels on ne comptoit d'Officiers que le marquis de Vieux-pont, Colonel du régiment d'Orléans.

Le vainqueur, dont le ſyſtême étoit de rendre le joug des François cher & agréable aux peuples conquis, confirma tous les privilèges d'Ypres. C'eſt en reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait que la Ville voulut lui décerner une eſpéce de triomphe. Il y entra environné de deux Maréchaux de France, des Officiers Généraux, & d'une foule de Volon-

taires distingués qui lui composoient la Cour la plus brillante. Il répondit avec autant de politesse que de dignité à toutes les harangues du Clergé, de la Noblesse & du Magistrat. 1648.

Pendant qu'Ypres ouvroit ses portes, l'Archiduc se réfugioit à Rousseler, & ensuite à Warneton, où il se retrancha avec tant de soin, que le Prince ne jugea pas à propos de lui livrer bataille. Il tourna ses vues sur Dixmude, dont il prépara la conquête.

Cette Ville avoit été perdue la campagne précédente. Déjà Condé s'approchoit de la Place, lorsqu'il reçut ordre de la Cour de renoncer à cette expédition, pour appuyer une entreprise que le maréchal de Rantzau avoit formé sur Ostende.

Le plan de ce Général, tracé sur le papier, paroissoit également beau & facile. Cependant Condé le trouva chimérique & impraticable dans l'exécution. Sans compter les autres obstacles, le projet ne pouvoit réussir qu'en comblant avec des fas-

1648. cines un baſſin ſi large & ſi profond, que les plus grands vaiſſeaux y entroient à pleines voiles. Condé ſe récria envain ſur le danger & l'inutilité de l'entrepriſe ; l'éloquence de Rantzau l'emporta à la Cour ſur ſes lumières & ſon expérience. Le Prince reçut ordre de laiſſer au Maréchal le choix des Officiers & des troupes qu'il jugeroit néceſſaires au ſuccès de cette entrepriſe. Ce ne fut pas ſans douleur que Condé vit partir de ſon armée douze cents hommes d'élite ; il les regardoit déjà comme les victimes de l'imprudence & de la témérité ; cependant, quoiqu'il blamât l'aveuglement de Rantzau & de la Cour, il ne laiſſa pas de ſe prêter à l'exécution du projet, avec la même ardeur, que s'il eût été certain du ſuccès. Il feignit de plus en plus de vouloir aſſiéger Dixmude, afin d'attirer ſur lui toute l'attention de l'ennemi. Son ſtratagême réuſſit au point que le marquis de Sfondrate, qui commandoit un camp retranché ſous Nieuport, marcha vers Dixmude avec toutes ſes trou-

Ibidem.

pes, & une partie de la garniſon d'Oſtende, qu'il obtint du Gouverneur. 1648.

A cette nouvelle, le maréchal de Rantzau fit voile de Dunkerque avec une eſcadre ſur laquelle il avoit embarqué deux mille hommes; mais dans l'inſtant qu'il fait ſa deſcente ſur la plage, un coup de vent écarte ſes vaiſſeaux, & il ſe trouve ſur le rivage avec douze cents hommes à la merci de l'ennemi. Tout fut tué, ou pris; lui-même ne ſe ſauva que par une eſpéce de miracle ſur une barque qui le ramena ſeul, confus & déſeſpéré, à Dunkerque. *Ibidem.*

Ce déſaſtre qu'il avoit prévu, n'en fut pas moins ſenſible & douloureux au prince de Condé; mais ce qui le touchoit davantage, étoit le ſpectacle de ſa propre armée en proie à la diſette, aux maladies contagieuſes, à la nudité & à la déſertion. Pluſieurs Régiments, composés de quinze cents hommes au commencement de la campagne, étoient réduits à trois cents. L'armée ne reçut en huit mois d'autres ſecours du miniſtère,

1648. qu'une demie-montre. Le mal n'avoit d'autre ſource que les diſſentions du Conſeil & du Parlement. Comment la Reine, qui manquoit elle-même de tout, eut-elle pu ſubvenir aux beſoins des troupes ?

Condé ſe voyoit tous les jours à la veille d'être battu, ou abandonné. Sa grande ame commençoit à être étonnée ; mais il diſſimuloit ſa douleur & ſes chagrins, témoignant toujours la même fierté. Il fit tout ce qui dépendoit de lui pour conſerver les troupes ; il prodigua ſon argent, il en emprunta pour les néceſſités les plus urgentes de l'armée. Comme quelqu'un lui repréſentoit qu'il couroit riſque de ſe ruiner par une dépenſe ſi énorme : Il répondit, *que puiſqu'il expoſoit tous les jours ſa vie pour le ſalut de la Patrie, il pouvoit bien lui ſacrifier ſa fortune ; que l'Etat exiſte ſeulement*, ajouta-t-il, *& je ne manquerai jamais de rien.*

Actions mémorables de la vie du prince de Condé, par le P. Bergier.

Pendant que l'armée Françoiſe fondoit tous les jours, celle d'Eſpagne recevoit de nouveaux renforts d'Allemagne. A la fin de Juin, l'Archiduc

chiduc comptoit ſous ſes drapeaux une fois plus de troupes que Condé. 1648.
Il profita de ſa ſupériorité pour s'ouvrir les chemins de Picardie, & s'avancer juſqu'à Péronne. Ce fut-là qu'il partagea ſon armée en divers corps, pour porter plus loin le ravage & l'effroi. Il fit répandre ſur toute cette frontière des placards injurieux au Gouvernement, dans leſquels il excitoit les Peuples à la révolte.

Condé campoit alors auprès de Béthune, veillant à la ſûreté des places de la Lys & de celles de la mer. A la nouvelle de l'invaſion de l'Archiduc, il repaſſa la Lys & ſerra les Eſpagnols de ſi près, qu'il les força bientôt de réunir toutes leurs forces en un ſeul corps, pour n'être pas battues en détail. Bientôt il rendit les frontiéres impénétrables.

Léopold, déchu de ſes vaſtes eſpérances, rebrouſſe chemin, traverſe à grandes journées le Hainaut & la Flandres, & va porter le théâtre de la guerre ſur la côte maritime. Le Prince, en marchant au ſecours de la Picardie, n'avoit rien

Mémoires du marquis de Monglat, tom. IV.

1648. tant recommandé au maréchal de Rantzau, que de se porter avec son corps de troupes sur les canaux qui couvrent Furnes. Mais ce Général osa éluder les ordres du Prince; il ne s'attacha qu'au salut des forts de la Knoque & de la Fintelle, abandonnant Furnes à sa destinée.

Mémoires du maréchal de Grammont.

Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé, par M. Coste.

Le Prince qui suivoit l'ennemi, le trouva retranché derrière cette multitude de canaux qui coupent les avenues de Furnes, & en rendent les approches presqu'inaccessibles. Cette position de l'Archiduc l'arrêta; pendant ce temps-là, le comte de Fuensaldagne réduisoit Furnes, dont la perte pouvoit entraîner celle de Dunkerque.

Condé ne voyoit qu'avec douleur les succès de l'ennemi; mais il faisoit voir une fermeté supérieure aux événemens, contenant le peu de troupes qui étoient à ses ordres dans une discipline aussi sévère, que si elles eussent été exactement payées, & que rien ne leur eût manqué. Les nouvelles fâcheuses qu'il recevoit de Paris, ajoutoient encore

à son chagrin. Il écrivit à la Reine pour la prier de lui permettre de venir conférer avec elle sur les moyens de rétablir l'ordre & la confiance. Anne d'Autriche y consentit avec joie ; elle s'étoit déjà proposée plusieurs fois d'appeller le Prince à son secours. 1648.

Mémoires de madame de Motteville, tom. II.

Cependant, Gaston, qui s'étoit porté jusqu'alors Médiateur entre la Cour & le Parlement, se plaint qu'au mépris des services qu'il rend tous les jours à la Régente, cette Princesse cherche d'autres appuis que le sien. Il fallut négocier pour calmer la jalousie du Duc. Condé trouva les affaires dans la plus grande crise. L'aigreur, la fermentation, étoient parvenues à leur comble. Le Prince se vit arrêté lui-même au milieu des rues par une multitude de Paysans, hommes, femmes & enfants, qui, en jettant de grands cris, lui demandoient la suppression, ou au moins une grande diminution de la taille. Condé les écouta, les consola & les congédia avec beaucoup de douceur.

Mémoires d'Omer Talon, tom. V.

1648. Ce Prince, qui voyoit de près les maux de l'Etat, crut qu'il n'y avoit qu'une victoire sur les ennemis du dehors, qui pût abbattre l'audace de la faction. Anne d'Autriche, dont l'ame étoit pleine de fierté & de courage, applaudit à son sentiment. Elle expédia un Courier au comte d'Erlach, qui commandoit un corps de quatre mille Veymariens en Alsace, avec ordre de se rendre sur les frontières de la Flandres. Ce renfort étoit d'autant plus nécessaire, que l'armée du Prince étoit réduite à dix ou douze mille hommes.

Mémoires du maréchal de Grammont.

Le Prince, au comble de la joie, retourna à l'armée qui étoit demeurée sous les ordres du maréchal de Grammont. Son absence n'avoit été que de quatre ou cinq jours. L'Archiduc en profita pour passer la Lys & tâcher de pénétrer jusques dans le cœur de la Picardie. Il s'arrêta devant le château d'Eterre, qu'il assiégea. A cette nouvelle, Condé décampe d'auprès de la Bassée, marche sur la Lys, qu'il passe en présence & malgré les efforts du gé-

néral Beck. Mais la rapidité de ce mouvement, ne sauva point Eterre, dont il apprit la prise en chemin. Il s'arrêta alors à Marville pour voir quel parti l'ennemi prendroit, & régler en conséquence ses opérations. 1648.

L'Archiduc poursuivit sa route vers la rivière de Lave, qui baigne les murs de Béthune. Il avoit entrepris de la passer aux villages de la Gorgue & de Lestrain. Condé tâcha de le prévenir ; il détacha d'abord le duc de Châtillon avec une partie de la Cavalerie, & le suivit lui-même à grands pas, avec le reste de l'armée.

Le premier objet qui frappa Châtillon en entrant dans la plaine, fut un corps d'ennemis qui déjà s'étoit posté au-delà de la rivière ; il étoit soutenu de toutes les troupes de l'Archiduc qui défiloient sur plusieurs ponts de batteaux. Châtillon, digne héritier de la valeur & des talens militaires de ses ancêtres, fond, malgré l'inégalité du nombre, sur les Espagnols, sans leur donner *Ibidem.*

le temps de se reconnoître. Le com-
1648. bat fut vif & sanglant ; mais enfin, après une vigoureuse résistance, les ennemis céderent le champ de bataille, & repassèrent la Lave dans un très-grand désordre. Cette action leur coûta sept ou huit cents hommes. Condé, qui avoit forcé sa marche, n'arriva qu'à la fin de l'action. Châtillon lui présenta sept ou huit étendarts, trophées de sa victoire. Ce succès n'étoit que le prélude de ceux qui devoient illustrer cette campagne. L'Archiduc avoit à peine décampé, que le Prince apprit que le comte d'Erlach étoit arrivé à Arras. La nécessité des affaires, exigeoit la plus prompte jonction avec ce Général. Mais l'armée Françoise ne pouvoit approcher d'Arras, sans abandonner la rivière de la Lys à l'ennemi, & le mettre à portée d'assiéger Ypres ou Dunkerque ; si au contraire elle demeuroit dans ses postes, il y avoit lieu de craindre que l'Archiduc ne rendît la jonction impossible, & n'attaquât séparément l'un ou l'autre corps.

Histoire du prince de Condé, par Coste.

Voici la manœuvre à laquelle Condé eut recours pour faire échouer toutes les vues de l'ennemi. Il partagea son armée en deux divisions. Il laissa le marquis de Villequier campé avec la première à Marville, au-delà de la Lys, & vint camper avec l'autre entre Béthune & l'ennemi : ces deux corps communiquoient ensemble, & l'Archiduc n'en pouvoit attaquer l'un, sans avoir l'autre à combattre. Par cette position, Condé couvroit Ypres & Dunkerque : en même temps il détacha le comte de Vaubecourt avec plusieurs Escadrons au-devant du général Erlach, qui enfin arriva heureusement à Béthune. 1648.

Le trajet de Béthune au camp, étoit le plus difficile & le plus dangereux, à cause de la proximité de l'ennemi. Le Prince ne voulut se fier qu'à lui-même de la sûreté des Veymariens. Il alla les recevoir à Béthune, & les amena à son quartier sans obstacles.

L'Archiduc étoit décampé, prenant la route de Picardie, selon les

1648. *Ibidem.* conjectures du maréchal de Grammont, & selon d'autres, celle de Champagne. Le Prince écrivit sur le champ au Vidame d'Amiens, qui voltigeoit avec un Camp volant aux environs d'Arras, de pourvoir au salut de Guise & de Rocroi. Cependant, comme le mouvement de l'Archiduc pouvoit être simulé, & qu'il y avoit lieu d'appréhender qu'il ne tournât vers les côtes de Flandres, il envoya un détachement aux ordres du comte de Vaubecourt, pour fortifier le maréchal de Rantzau, toujours campé sous Dunkerque.

La sagesse & la prévoyance de ces dispositions, garantissoient les frontières, & mettoient le Prince à portée de ne plus s'occuper que du soin de suivre l'Archiduc, & de le combattre par-tout où il le trouveroit.

La première opération du Prince, fut la prise du château d'Eterre, qu'il emporta la nuit en moins de deux heures. La Garnison, composée de trois cents hommes, se rendit à discrétion. Cette nuit-là même,

Relation de la bataille de Lens.

Il apprit que l'armée Espagnole passoit au Pont-Aventin. Sur le champ il part avec huit Escadrons pour éclairer sa marche, & pénétrer ses vues. Sur sa route, il reçut un nouvel avis par lequel on lui mandoit que l'Archiduc étoit devant Lens. Le Prince poursuivit son chemin, & bientôt après découvrit quarante escadrons Espagnols, Allemands & Lorrains, rangés en bataille sur la hauteur de Lens. 1648.

A la vue de l'ennemi, Condé tressaillit de joie. Il n'avoit rien tant desiré depuis le commencement de la campagne, que d'attirer l'Archiduc dans ces vastes plaines ondées qui entourent Lens, & qui présentent presque par-tout d'immenses champs de bataille & de destruction. La fortune sembloit prendre plaisir à prévenir & à combler ses voeux, en conduisant l'ennemi dans le piége. De retour au camp, il passa la nuit à former son plan de bataille.

L'armée n'étoit composée que de huit mille hommes d'Infanterie &

1648. de six mille de Cavalerie. Le Prince commandoit la droite ; Grammont la gauche ; Châtillon le corps de bataille, & Erlach la réserve. A la première ligne de la droite, combattoient Villequier, Noirmoutier & la Moussaie ; la seconde ligne obéissoit à M. d'Arnauld.

Ibidem.

Grammont étoit secondé par les marquis de la Ferté-Senneterre, de Saint-Maigrin. Du Plessis-Bellière commandoit la seconde ligne de la gauche.

Il n'y avoit d'Officiers-Généraux au corps de bataille, composé principalement d'Infanterie, que le duc de Châtillon ; à la réserve, le marquis de Razilly soutenoit le comte d'Erlach. L'artillerie, qui ne consistoit qu'en dix-huit piéces de canon, précédoit & couvroit le corps de bataille.

En rangeant les corps en bataille, Condé ne leur recommanda rien tant, que de se regarder marcher les uns les autres, afin de mieux observer leurs distances & leurs intervalles : de combattre toujours In-

Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé, par M. Coste.

ſanterie & Cavalerie ſur la même ligne ; de n'aller à la charge que lentement & au petit pas ; & enfin d'eſſuyer le premier feu de l'ennemi ſans tirer. 1648.

A la vue de ces préparatifs qui annonçoient la bataille, l'armée ſe livra à des tranſports de joie & d'allégreſſe, interrompant ſon Général par mille cris de *Vivent le Roi & M. le Prince.* L'Infanterie jettoit ſes chapeaux en l'air, la Cavalerie mit le ſabre à la main, comme s'il eût été queſtion de charger ſur le champ. Il n'y avoit pas un homme à qui, malgré l'inégalité du nombre, il vînt ſeulement en penſée de douter du ſuccès. On ſe rappelle ſans doute d'avoir vu, à la veille des batailles précédentes, les mêmes démonſtrations d'audace & de confiance de la part du ſoldat François. Mais un nouveau ſentiment l'animoit alors, la vengeance. Les Eſpagnols, fiers de leurs petits ſuccès, avoient oſé inſérer dans la gazette d'Anvers, qu'après avoir cherché inutilement les François par-tout où ils devoient

Memoires du maréchal de Grammont, pag. 276 & ſuiv.

Mémoires du marquis de Monglat, t. II, pag. 277.

être ſans les rencontrer, ils avoient
1648. enfin pris le parti de jetter des Monitoires pour les trouver. En falloit-il davantage que cette vaine rodomontade, pour ajouter à la haine nationale qui diviſoit alors les deux Nations ? Chaque ſoldat brûloit de laver l'offenſe de ſon Général & la ſienne dans le ſang de l'ennemi.

Hiſtoire du prince de Condé, par M. Coſte.

Les Officiers partageoient le reſſentiment du ſoldat, ils inſultoient à leur tour à l'orgueil des Eſpagnols, ne parlant qu'avec mépris de cette Nation d'ailleurs ſi brave, ſi magnanime, ſi bien diſciplinée ; ils ſe moquoient ſur-tout de l'Archiduc, qui avoit eu la foibleſſe de ſouffrir que ſes Flatteurs lui repréſentaſſent le Grand Condé aux abois & réduit à n'oſer paroître devant lui.

Il n'y eut que le Prince, qui, dans toute ſon armée, témoigna de la modération & de la modeſtie. Il réſervoit toute ſa fierté pour un jour de bataille. Il blâma & réprima les ſaillies des ſiens, diſant qu'il ne faut jamais inſulter à ſon ennemi, ni le mépriſer ; que les Eſpagnols

ſe trouveroient bientôt, & qu'on verroit alors qu'on ſeroit en préſence & les armes à la main, qui, de l'Archiduc ou de lui, reculeroit. 1648.

Cependant Condé ne voyoit pas, ſans une joie ſecrette, le ſoldat agir par des motifs ſi ſupérieurs à cet inſtinct machinal qui le conduit preſque toujours au combat. Cette fierté de la part des troupes, l'éminence de ſes talens qu'il ne pouvoit ſe diſſimuler à lui-même, lui inſpiroient une ſi noble confiance, qu'il ſe regardoit comme invincible, ſur-tout, lorſque le ſalut de ſa Patrie exigeoit qu'il le fût; & certes, depuis la mort de Louis XIII, la France n'avoit pas encore eu un beſoin ſi urgent d'avantages & de ſuccès. Une défaite ruinoit la Monarchie; une victoire la raſſuroit. Sa deſtinée dépendoit preſqu'uniquement, comme à Rocroi, du génie & de la fortune de Condé.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

Si les François témoignoient une ſi grande impatience de combattre, les Eſpagnols ne faiſoient pas paroître moins d'ardeur. Philippe IV, au-

trefois si sage, si circonspect, lorsqu'il s'agissoit d'une bataille, avoit
1648. changé de plan & de vues depuis qu'il voyoit la France prête à être déchirée des propres mains de ses enfans. Un succès sur la frontière de Picardie pouvoit lui ouvrir les portes de Paris, & lui faire gagner plus en un moment, par la révolte du Royaume, qu'il n'avoit perdu en tant de campagnes malheureuses. Déjà il avoit écrit à l'Archiduc de ne pas laisser échapper le moment de combattre & de vaincre.

Leopold n'avoit pas besoin d'être excité, les avantages qu'il avoit remportés, la supériorité de ses forces, qui montoient à dix-huit mille hommes : celle de son artillerie, consistant en trente-huit canons; & enfin, l'avantage du poste où il prétendoit recevoir la bataille : tout le flattoit de l'espérance d'une victoire décisive.

Si l'on jette les yeux sur les deux armées, on trouvera d'un côté l'abondance, le nombre, la vigueur, & la discipline; de l'autre, la misère,

la nudité & l'audace. Les talens militaires de l'Archiduc, ne pouvoient 1648.
ſoutenir à la vérité aucune comparaiſon avec ceux du Général qui lui étoit oppoſé ; c'eſt pour ſuppléer à ce déſavantage, que la Cour de Madrid lui avoit donné l'élite de ſes troupes & de ſes Généraux, le baron de Beck ſur-tout qui, à une expérience conſommée, joignoit la plus haute valeur. L'Archiduc avoit le nom & les honneurs de Général ; c'étoit Beck qui commandoit en effet.

De Poſtillon, d'autres diſent de Berger, Beck, devenu ſoldat, avoit paſſé par tous les grades militaires, & enfin étoit parvenu à la dignité de Maréchal-de-Camp-Général, & de Gouverneur du duché de Luxembourg. Sa fortune égaloit celle des plus riches Seigneurs ; ſon nom figuroit parmi les noms les plus illuſtres de l'Europe. Il excelloit ſur-tout dans la connoiſſance du théâtre de la guerre & de la ſcience des poſtes.

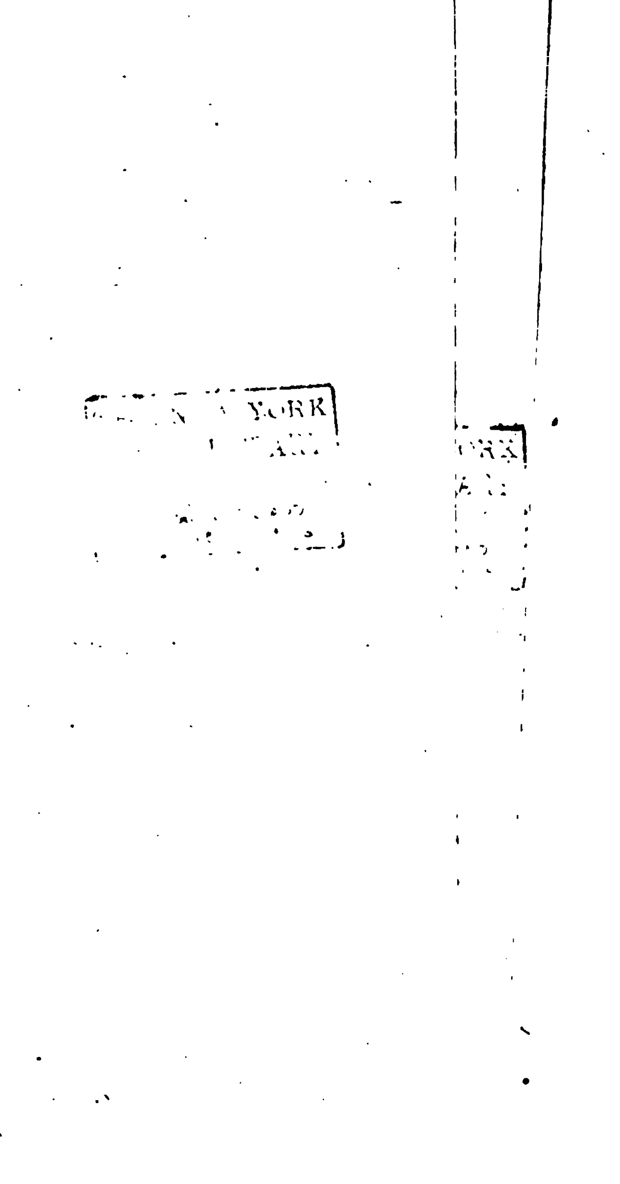
Telles étoient les vues, les diſpoſitions & les forces des deux armées,

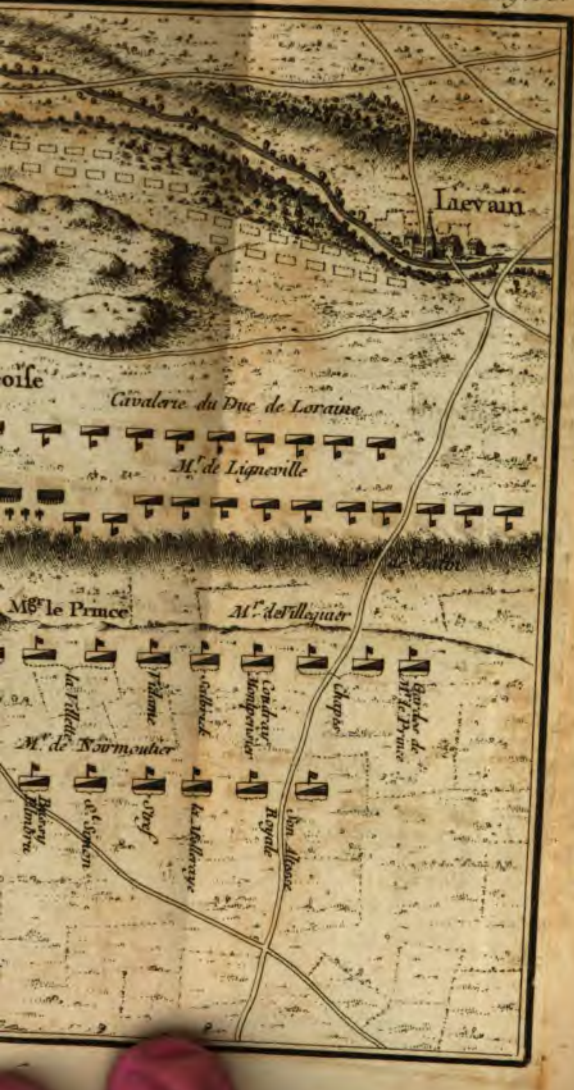
lorſque celle de France parut le 19
1648. Août, à la pointe du jour dans la plaine de Lens. Condé eſpéroit trouver l'ennemi dans les mêmes poſtes où il l'avoit rencontré la veille, mais il n'apperçut qu'une vaſte ſolitude. Le Gouverneur de Lens s'étoit rendu la nuit même priſonnier de guerre avec toute ſa garniſon, ayant à peine eſſuyé une décharge d'artillerie. Ce ſuccès ineſpéré, avoit valu à l'ennemi l'avantage de la poſition la plus formidable.

Hiſtoire du prince de Condé, par M. Coſte.

L'aile droite, compoſée de tout ce qui reſtoit à l'Eſpagne de vieilles bandes nationales, échappées au déſaſtre de Rocroi, étoit appuyée à la ville de Lens même, & couverte ſur ſon front de ravins & de chemins creux; le corps de bataille occupoit pluſieurs bourgs & hâmeaux, naturellement retranchés par des hayes vives & des foſſés; enfin, l'aile gauche étoit poſtée ſur une éminence qu'on ne pouvoit aborder qu'après avoir franchi quantité de petits défilés. L'Archiduc ſe félicitoit d'autant plus de cette diſpoſition impoſante,

Mémoires du maréchal de Grammont, pag. 278 & ſuiv.


YORK


Lievain
oise
Cavalerie du Duc de Loraine
Mr. de Ligneville
Mgr le Prince
Mr. de Villequier
la Villette
Vidame
Coudray Montpensier
Chapes
Gardes de Mr le Prince
Mr. de Normoutier
St Simon
Royale
Son Altesse

qu'il espéroit que Condé, emporté par le feu de son courage & le souvenir des batailles de Fribourg & de Nortlingue, mépriseroit l'avantage des postes, & l'attaqueroit avec la même impétuosité qu'il avoit fait voir dans ces deux mémorables journées. Mais les circonstances étoient changées; là, Condé n'hazardoit qu'une partie de son armée, quelques conquêtes peut-être. Ici, il s'agissoit de la fortune de l'Etat, & il ne vouloit combattre qu'avec la certitude de la victoire. 1648.

En effet, il n'eut pas plutôt apperçu l'armée Espagnole rangée en bataille dans l'ordre qu'on vient de décrire, que cet aspect imprévu refroidit toute son ardeur. Cependant ce Prince, sçavant dans l'art de varier sa conduite à la guerre, selon les conjonctures, ne renonça point au dessein de combattre. Escarmouches, canonades furieuses, stratagêmes; il employa toutes les ressources de son génie, pour arracher l'Archiduc de sa position. Celui-ci, ferme & inébranlable dans *Ibidem.*

son poste, ne lui opposa que le flegme & la circonspection, dans le desir d'irriter & d'enflammer de plus en plus son caractère bouillant & audacieux. Le jour manqua à Condé; il auroit bien voulu camper à la vue de l'ennemi, mais le terrein qu'il occupoit, étoit si stérile & si ingrat, qu'on n'y trouvoit ni eau ni fourages. Cependant il y avoit seize heures que les chevaux n'avoient n'y bu n'y mangé. Dans cette situation, il se voyoit obligé de rebrousser chemin, & de gagner le village de Neus, sur le chemin de la Bassée, où il trouveroit en abondance tous les secours nécessaires à une armée. Cette résolution prise, il délibéra s'il l'exécuteroit la nuit ou le jour. Mais, quoique le premier parti fût le plus sûr, il préféra le plus glorieux; il voulut que le Soleil éclairât sa retraite, dans l'espérance que l'ennemi, témoin d'un mouvement si hardi, le suivroit dans cette même plaine, qu'il souhaitoit depuis si long-temps illustrer par une grande victoire.

1648.

Ibidem.

Le corps de réserve s'ébranla au lever de l'Aurore; il étoit suivi de 1648.
l'armée distribuée en six colonnes: la première ligne de la droite, formoit l'arrière-garde couverte & protégée par dix Escadrons aux ordres du marquis de Noirmoustier. Les François se retiroient dans un ordre admirable & au petit pas, comme s'ils eussent eu du regret de s'éloigner de l'ennemi. Condé, qui étoit à la queue de l'armée, tournoit de temps en temps ses regards vers Lens, attentif à saisir toutes les manœuvres de l'Archiduc, & à se prévaloir de l'appas trompeur qu'il lui offroit, pour fondre sur sa proie. La fortune enfin remplit tous ses vœux, & lui présenta les moyens de vaincre après lesquels il soupiroit avec tant d'ardeur.

Ce fut le baron de Beck, qui s'apperçut le premier de la retraite audacieuse du Prince. Aussi-tôt il s'ébranle avec les Cravates & toute la cavalerie Lorraine, la meilleure qu'il y eût au service d'Espagne; bientôt il eut franchi l'espace qui

le séparoit des François. A la vue de ce mouvement, Condé fait faire halte aux Gendarmes qu'il se propose d'opposer à l'ennemi.

1648.

Relation de la bataille de Lens.

Déjà Beck en étoit venu aux mains avec les huit Escadrons qui protégeoient l'arrière-garde. Le marquis de Noirmoustier, secondé du comte de Brancas, Colonel du régiment de la Reine, soutint long-temps & bravement tous les efforts des Lorrains & des Cravates; mais enfin sa troupe est enveloppée & enfoncée; Brancas, pris, couvert de sang & percé de coups: Noirmoustier, ne se sauva qu'en se faisant jour à travers les Escadrons victorieux. Dans cet instant, le Prince donna le signal du combat à la Gendarmerie. Le duc de Châtillon la conduisit à la vue de l'une & de l'autre armée, spectatrice de l'action. Jamais il ne se vit peut-être à la guerre de manœuvre plus fière & plus brillante que celle de Châtillon. Quoique très-inférieur en nombre, il chargea avec tant d'ordre, d'audace & de succès, qu'il renversa

Ibidem.

les Lorrains, & les força de chercher leur salut dans la fuite. Mais, comme ils remontoient avec autant de confusion que de précipitation l'éminence d'où ils venoient de descendre, ils rencontrent la cavalerie entière de l'Archiduc, qui voloit à leur secours; soudain, ils reprennent courage, & retournent au combat. Bientôt cette masse énorme de Cavalerie, tombant avec autant de furie que de rapidité sur les Gendarmes, les culbute, les disperse & leur arrache la victoire. 1648.

Condé avoit prévu l'orage, pendant que l'armée se rangeoit en bataille sur une hauteur qui domine la plaine dans une distance égale de Lens & de Neus; il se préparoit à soutenir tous les efforts de Beck avec les huit Escadrons de la première ligne de la droite, tant pour favoriser la retraite de Châtillon, que pour lui donner le temps de se rallier, sous la protection de son feu. Le danger ne pouvoit être plus grand & plus manifeste; il s'agissoit d'arrêter, avec une poignée de Ca-

Mémoires du maréchal de Grammont.

valerie, plus de quarante Escadrons
1648. victorieux. Condé exhorta les siens en peu de mots à donner des marques extraordinaires de fermeté. Il n'y eut pas un Cavalier qui ne lui protesta de mourir à ses pieds, plutôt que de l'abandonner. Mais Condé ne se fut pas plutôt avancé à la tête du Régiment de son nom pour recevoir l'ennemi, que ces mêmes hommes, qui venoient de lui promettre des prodiges de valeur, étonnés de la défaite des Gendarmes, du nombre, de la fureur & des cris de ceux qui les poursuivoient, perdent la tête & le courage. L'épouvante fut si grande, & la fuite si
Ibidem. précipitée, si générale, que le Prince se trouva seul sur le champ de bataille. Il eut beau appeller le soldat de la voix & de la main, aucun n'entendit ses prières & ses menaces. Le sentiment de l'honneur, ce sentiment si vif dans l'ame des Officiers François, sembloit être éteint dans ce moment funeste. Condé, frémissant d'indignation, demeuroit immobile, en proye à tout ce que

ı douleur a de plus amer, ſans ſon- 1648.
er à la ſûreté de ſa perſonne, il
lloit être pris ou tué, ſans la vi-
ıeur de ſon cheval; le Page qui le
iivoit fut bleſſé & pris à ſes yeux.
La plus grande partie des fuyards
e s'arrêta que ſur l'éminence où
ırmée étoit rangée en bataille. Il
'y eut que trois ou quatre Eſca-
:ons, qui, honteux de s'être laiſſés
mporter aux mouvemens conta- *Ibidem.*
ieux de la frayeur, confus & dé-
ıſpérés ſur-tout d'avoir en quelque
ırte livré leur Général à la merci
es Eſpagnols, firent halte à un ri-
eau ſitué au pied de l'éminence,
ù les autres étoient allé chercher
n aſyle. Ce fut-là que Condé les
oignit, & les rallia avec les Gen-
armes : il leur fit tourner tête
'ers l'ennemi. Ce mouvement éga-
ement prompt & audacieux, étonna
Beck, qui, dans le déſordre où l'a-
'oit mis lui-même la pourſuite, n'oſa
es charger. Il craignoit que le ri-
leau ne couvrît de nouveaux Eſca-
lrons, & que l'armée entière qu'il
'oyoit ſur l'éminence, ne fondît ſur

1648. lui, & ne l'accablât. Il prit le parti qu'une longue expérience sembloit lui dicter; il ramena sa Cavalerie sur la hauteur, en attendant l'Archiduc à qui il envoyoit Aide-de-Camp sur Aide-de-Camp, pour l'exhorter d'accélérer sa marche, lui exagérant le désordre & la frayeur des François, lui promettant de lui amener Condé prisonnier; le félicitant enfin de la victoire que la fortune lui présentoit, aussi éclattante, plus facile & plus décisive que celles de Pavie & de Saint-Quentin.

Ibidem.

L'Archiduc, agréablement flatté, pressa la marche des troupes, persuadé qu'il n'a qu'à paroître pour achever la déroute des François. Mais qu'elle fut sa surprise, lorsqu'au lieu de les surprendre dans le trouble & la confusion, il les trouva dans un ordre admirable, prêts, non-seulement à le recevoir, mais encore à l'attaquer. Ses troupes étoient obligées en même temps de marcher & de se ranger en bataille.

Ibidem.

Ce n'étoit que par des prodiges d'activité, de prévoyance & d'habileté,

leté, que le Prince avoit reparé en si peu de temps les suites funestes de l'échec qu'il venoit de recevoir. Grammont & les Officiers Généraux, étoient venus le trouver au rideau dont on a parlé. Le Prince leur raconta en peu de mots & avec les marques les plus touchantes de sensibilité, les effets de la terreur qui s'étoit emparé des troupes qui l'accompagnoient, que son propre Régiment l'avoit abandonné, & qu'il s'étoit vu sur le point de perdre la vie ou la liberté. *Au reste*, ajouta-t-il, *puisque j'ai été assez heureux pour arracher l'Archiduc d'un poste inattaquable, mon dessein est de combattre, de vaincre ou de périr.* On ne délibéra point, chacun applaudit à la résolution du Prince, & le quitta pour aller s'établir au poste qui lui étoit destiné.

1648.

Relation de la bataille de Lens.

Le Prince ne changea rien au plan de bataille dont on a parlé ci-dessus, excepté que de la première ligne de la droite, fatiguée & encore effrayée de sa déroute, il en fit la seconde. On a toujours regardé

1648. ce mouvement hardi & décisif, comme une des principales causes de la victoire. Il caractérise la présence d'esprit, le sang froid & la connoissance profonde que Condé avoit du cœur humain. C'est ainsi que dans ces momens terribles, d'où dépendent les destinées des Armées & des Peuples, l'ame privilégiée de ce Prince sembloit prendre une nouvelle vigueur; son génie, un nouvel essor. Tout ce qu'il y avoit à faire, se présentoit à lui avec tant d'ordre & de clarté, que la multitude & la grandeur des objets ne remplissoient pas encore toute l'étendue & l'activité de son esprit : ensorte que si quelqu'un eût eu à traiter avec lui des affaires les plus importantes, il auroit pu choisir ces instants où le péril l'environnoit; tant sa tête étoit supérieure à tout ce qui étonne & déconcerte les autres hommes.

Actions mémorables du prince de Condé, par le P. Bergier.

Le mouvement qu'il venoit d'ordonner, fut exécuté avec la même précision & la même rapidité qu'une évolution ordinaire. Les deux lignes changèrent de poste, en passant par

Mémoires du maréchal de Grammont, pag. 280.

les intervalles l'une de l'autre. A peine l'ennemi préfent s'apperçut de cette manœuvre hardie. Le Prince rallia avec la même facilité les Gendarmes, qu'il plaça au centre ; il paſſa enſuite dans les rangs, en s'écriant : *Amis, ayez bon courage, il faut néceſſairement combattre aujourd'hui, il ſera inutile de reculer : Vaillants ou Poltrons, tous en viendront aux mains : ſouvenez-vous ſeulement de Rocroi, de Fribourg & de Nortlingue.* Il réitéra enſuite l'ordre qu'il avoit donné aux corps de ſe regarder marcher les uns les autres, de n'avancer qu'au petit pas, & ſurtout d'eſſuyer le premier feu de l'ennemi. A peine eut-il fini, que l'air retentit de fanfares. A ce bruit, ſuccéda un ſilence profond & menaçant. C'eſt dans ce moment que Condé & Grammont ſe jettent au col l'un de l'autre, & ſe ſéparent pour ſe mettre à la tête de chaque ligne. Ne croit on pas voir Brutus & Caſſius s'embraſſer à la bataille de Philippes, & ne ſe quitter que pour voler à la victoire ou à la mort? Mais

1648.

Mémoires de madame de Motteville, tom. II.

Mémoires du maréchal de Grammont, pag. 187.

1648. le génie de Condé, plus puiſſant que celui du dernier des Romains, lui réſervoit une carrière plus longue & plus brillante.

Il étoit huit heures du matin lorſque l'armée Françoiſe deſcendit dans la plaine. Condé conduiſoit lui-même la première ligne de la droite, environné de vingt-cinq Gentil'hommes d'une valeur éprouvée, qui ne le quittoient jamais dans les combats. Il arrêtoit de temps en temps la marche des troupes, pour les contenir dans leurs lignes.

Hiſtoire du prince de Condé, par M. Coſte.

Cependant l'artillerie précédoit l'armée, faiſant ſans ceſſe des décharges terribles ſur l'ennemi. Il n'y avoit point de coup qui ne portât dans cette multitude qui couvroit la hauteur; au lieu que le canon des Eſpagnols, plongeant de haut en bas, ne produiſoit guères d'autre effet que celui d'exciter les huées du ſoldat François.

Telle étoit la diſpoſition de l'Archiduc. Le prince de Ligne, le comte de Buquoi, commandoient la droite; le prince de Salve & le

comte de Ligne, la gauche ; le baron de Beck & le comte de Fuenſaldagne, le corps de bataille; Lignéville, la reſerve. Léopold ne s'attacha à aucun poſte particulier dans le deſſein de marcher par-tout où le danger & le beſoin l'appelleroient. 1648.

Ce Prince demeura immobile dans ſa poſition, juſqu'à ce que les François ſe fuſſent approchés à la diſtance de cinquante pas. Alors il donna le ſignal du combat, en faiſant tirer trois coups de mouſquet. Cependant Condé, qui ne craignoit que la trop grande ardeur des ſiens, la modéra par un nouvel halte ; il les confirma de plus en plus dans la réſolution de réſerver leur feu, jusqu'à ce qu'ils euſſent eſſuyé celui de l'ennemi. *Ibidem.*

Déjà le prince de Salve, à la tête de la première ligne de la gauche des Eſpagnols, s'étoit avancé audevant de celle du Prince. Les deux lignes n'étoient plus qu'à quatre pas l'une de l'autre ; eſcadron contre eſcadron, homme contre homme : on eût dit que c'étoit un duel, & non une bataille. Chacun préſente *Relation de la bataille de Lens, par Beaulieu.*

1648. le piſtolet, attendant dans un profond ſilence & ſans aucun mouvement, que l'ennemi ait tiré. Condé avertit les François qu'ils alloient avoir un choc furieux à ſoutenir; mais que ce danger eſſuyé, la victoire étoit à eux. Il parloit encore que l'ennemi, plus impétueux, fait une décharge ſi terrible, qu'on eût dit que l'Enfer s'ouvroit. Preſque tous les Officiers du premier rang furent bleſſés ou démontés. Condé, qui s'étoit mis à la tête du régiment de Villette, comme il avoit fait à Rocroi, dans le temps que ce brave Corps portoit le nom de Gaſſion, enfonce, l'épée à la main, l'Eſcadron qui lui eſt oppoſé. Son exemple anima tellement tous les Eſcadrons de ſa ligne, qu'ils eurent partout le même ſuccès.

Il avoit à peine renverſé celle de l'ennemi, qu'il ſe dégagea de la mêlée, pour obſerver de cet œil d'aigle, à qui rien n'échappoit, de quel côté il porteroit ſes pas & ſes ordres. Mais la ſeconde ligne ennemie, compoſée de troupes Lorrai-

nes, avoit déjà repoussé les François victorieux. Le marquis de Villequier avoit été pris après des prodiges de valeur. On admira la présence d'esprit de ce Seigneur. Persuadé qu'il est impossible que la victoire échappe au Prince, il présente sa bourse à ceux qui l'avoient fait prisonnier, & leur demande la grace d'être conduit à Lens, dans l'espérance que Condé briseroit ce jour-là même ses fers. Il ne se trompa point. Deux heures après, il se vit le maître de la liberté de ceux qui lui avoient ravi la sienne.

1648.

Histoire du prince de Condé, par M. Coste.

Cependant, Condé étoit déjà accouru au secours de la ligne ébranlée, il la rallia & la ramena à la charge, pendant que Noirmoustier fondoit avec la seconde sur l'ennemi. Ce fut-là que de part & d'autre on fit des actions dignes de l'immortalité. On voyoit les Escadrons rétablis, aussi-tôt que rompus, se mêler avec une nouvelle audace. Condé, indigné de voir la victoire balançer si long-temps, fit des efforts incroyables pour la saisir. Il n'y

Ibidem.

eut point d'Efcadron enfoncé, qu'il
1648. ne ralliât avec une célérité incroyable ; il paffoit d'un lieu à l'autre avec la rapidité de la foudre : il fembloit fe multiplier. En une heure, il chargea douze fois. Le marquis de Normanville, le chevalier de Marans, Bournai, deux Pages, l'un appellé Bellefontaine-Chazé, l'autre Laforeft, font tués à fes côtés. En l'approchant, les coups fembloient perdre leur force. Il faut avouer que les Efpagnols, & furtout les Lorrains, fe furpafferent eux-mêmes. Il n'y eut pas un Cavalier, qui, dans cette partie du
Ibidem. champ de bataille, ne combattit en Héros. Condé, impatient de vaincre, appelle la réferve ; Ligneville lui oppofe la fienne. L'action fe ranime à mefure que les nouvelles forces paroiffent. Mais les Veymariens, voyant à leur tête le Prince fous lequel ils avoient vaincu tant de fois, fe précipitent fur les Lorrains avec une efpéce de fureur & d'acharnement. Bientôt cette brave troupe épuifée, abattue de la

continuité des attaques précédentes, plie, recule & prend ouvertement la fuite, entraînant dans ſa déroute l'aile entière & le corps de réſerve, dont le vainqueur fit un grand carnage. 1648.

C'étoit par-tout le même ordre qui faiſoit mouvoir l'armée, le même eſprit qui l'animoit. On combattoit à la gauche & au centre avec le même courage & le même ſuccès. Grammont, après avoir ſoutenu à bout-portant une charge terrible, étoit tombé ſur la première ligne de la droite des Eſpagnols, & l'avoit renverſée; il enfonça enſuite & battit la ſeconde ligne, ſans lui donner le temps de ſe reconnoître. Il pourſuivit enfin les vaincus juſqu'au défilé de Lens, où il rencontra Condé. *Ibidem.*

Les deux ailes de l'armée ne ſe rejoignirent qu'en faiſant retentir l'air de cris de joie & de triomphe. Ce moment d'allégreſſe manqua d'être funeſte aux deux Généraux. Condé, qui tenoit encore à la main ſon épée ſanglante, voulut embraſſer Grammont, pour le féli- *Mémoires du maréchal de Grammont, pag. 190.*

citer de sa conduite. Mais son cheval, celui du Maréchal, devenus furieux par la chaleur du combat, faillirent à se dévorer l'un & l'autre. Le danger, auquel cette espéce de duel exposa Condé & Grammont, ne fut guères moins grand que celui qu'ils venoient de braver dans l'action.

1648.

Cependant, Condé avoit déjà investi Lens, & détaché à la poursuite des vaincus la Ferté-Senneterre, Erlach, Noirmoustier, & Saint-Maigrin. Il retourna ensuite sur le champ de bataille, où il espéroit joindre & combattre l'Archiduc, qu'il avoit jusqu'ici cherché inutilement dans la mêlée.

En arrivant, il trouva Châtillon victorieux. Les deux corps de bataille en étoient venus aux mains, en même temps que les deux ailes. D'abord le régiment des Gardes Françoises, emporté au delà de la ligne par un excès de courage, avoit attaqué & détruit un régiment Espagnol, & deux régiments Allemands. Mais bientôt pris en flanc

Ibidem.

lui-même, par un corps de Cavalerie que l'Archiduc conduisoit en personne, il alloit être taillé en piéces sans Châtillon, qui parut soudain à la tête de ces mêmes Gendarmes à qui on avoit vu faire de si grandes actions quelques heures auparavant. Il étoit soutenu par les Gardes du Prince. Enfoncer la cavalerie Espagnole & la dissiper, ne fut l'ouvrage que d'un instant. Toute l'infantèrie s'ébranla alors, & fondit sur l'infanterie Espagnole, Allemande, Italienne & Vallone, qui, déjà découragée par la défaite de la Cavalerie, ne témoigna pas la même audace qu'à Rocroi. Ce n'est pas que le général Beck, qui la commandoit, ne fît tout ce qu'on devoit attendre d'um Général blanchi sous les Lauriers. Il renouvella les prodiges qui immortalisèrent dans de semblables occasions les comtes de Fontaine & de Merci; le succès fût aussi malheureux; il fut pris, percé de coups, baigné de sang & conduit à Arras.

1648.

Ibidem.

L'Archiduc, voyant ses deux ailes

1648. battues, ſon corps de bataille enfoncé, la moitié de ſon armée détruite, l'autre fugitive dans la plaine, chercha enfin ſon ſalut dans la fuite. Il ne s'y détermina qu'à la dernière extrémité, & après avoir tenté inutilement de recueillir quelques débris d'un ſi terrible naufrage. Tant qu'il entrevit l'eſpérance de vaincre, il ſe comporta en Général, & s'expoſa en Soldat, ſe mêlant pluſieurs fois dans les eſcadrons François où D. Hurtado de Mendoce, ſon Capitaine des Gardes, fut pris à côté de lui. Il ſe ſauva à Douai, n'ayant preſque pour compagnon de ſa fuite, que le comte de Fuenſaldagne. Les vainqueurs le pourſuivirent juſqu'aux portes de cette Ville.

Ibidem.

Cependant l'Infanterie ennemie, abandonnée par la Cavalerie, s'étoit réunie en un ſeul bataillon, défendu & protégé par toute l'artillerie. Condé la trouva au moment qu'elle ſerroit ſes files, & préſentoit une forêt de piques & de mouſquets. Auſſi-tôt il ordonne à Deſroches,

Lieutenant de ſes Gardes, d'entamer ce corps redoutable. Celui-ci marche tête baiſſée, ſe fait jour à travers les picques & les mouſquets, ouvre le bataillon, le pénétre & le diviſe. L'ennemi ne voyant plus d'eſpérance de ſalut, jette les armes, tombe à genoux, & les mains jointes, crie de toutes ſes forces : *Salva vita, ſalva vita.* Condé, touché & attendri de ce ſpectacle, ordonna qu'on lui fit quartier. 1648. *Ibidem.*

Il y avoit encore huit cents hommes dans la ville de Lens, qui étoit déja inveſtie ; ils implorent la compaſſion du marquis de Villequier, leur priſonnier, à qui ils rendent les armes. Celui-ci leur promit la vie. Sa promeſſe fut ratifiée par le Prince, qui augmentoit ainſi les trophées de ſa victoire.

Tel fut le ſuccès de cette grande journée, que de dix-huit mille hommes que l'Archiduc avoit menés au combat, il y en eut près de quatre mille de tués, ſix mille de pris, ſans compter huit cents Officiers. Le reſte déſerta. L'Archiduc ſe vit ſans armée, & les Pays-Bas ſans défenſe

1648. & ſans reſſource. Preſque tous les drapeaux & les étendarts, au nombre de cent vingt; l'artillerie, conſiſtant en trente-huit piéces de canon, tous les bagages, preſque tous les Officiers-Généraux, tombèrent entre les mains du Prince. On comptoit parmi eux le baron de Beck, Maréchal-de-Camp-Général, le prince de Ligne, Général de la Cavalerie, qui, après avoir vu tous ſes Eſcadrons battus, étoit venu combattre à pied à la tête de l'Infanterie; le comte de S. Amour, Grand-Maître de l'Artillerie; Don Franciſco Albéda, Lieutenant-Général; D. Fernand Solis; D. Barnabo de Vargas; D. Hurtado de Mendoce, Capitaine de la Garde de l'Archiduc; D. Gabriel de Tolède; le baron de Crevecœur; le baron de Beaufort, fils du baron de Beck; les marquis de Bonnières & de S. Martin; D. Antonio Contades; D. Arrias Conſalve; D. Miquel Luna, Intendant de l'armée; les colonels Houſſe, Verduiſant, Guſtin, Boniface, Limoſin, Galand; D. Franciſco de Solis; D. Joſeph Pons; D. Joſeph Guaſco;

Relation de la bataille de Lens, par Beaulieu.

MM. du Plonquet & de Mouroi, tous Officiers-Généraux ou Colonels. 1648.

Il n'en coûta qu'une heure & cinq cents hommes au vainqueur, pour anéantir cette armée si florissante, si aguerrie, qui ne prétendoit pas moins que de pénétrer jusqu'à Paris. Pour comble de bonheur, il n'y eut de François distingués qui arrosèrent les plaines de Lens de leur sang, que six Capitaines aux Gardes; M. Chambord, Colonel du régiment de Mazarin, un jeune Nettancourt d'Haussonville, & les Gentil'hommes tués à côté du Prince, & dont on a parlé ci-dessus. *Ibidem.*

Le premier soin de Condé, fut d'envoyer visiter les Officiers Généraux prisonniers, à qui il fit offrir toute sorte de sécours, pour adoucir l'amertume de leur situation. Tous parurent pénétrés de l'humanité & de la générosité du Prince, excepté le Général Beck. Il ne voulut recevoir de consolation, de visite, ni de soulagement de personne. Il s'abandonnoit au désespoir le plus affreux, ne voulant pas laisser pan-

Mémoires du maréchal de Grammont.

Mémoires du marquis de Montglat, t. II, pag. 179.

1648. ſer ſes bleſſures. Les accès de ſa fureur augmentoient, quand il conſidéroit, qu'au lieu d'amener le prince de Condé priſonnier, c'étoit lui-même qui étoit tombé entre ſes mains, & qui devenoit le principal ornement de ſon triomphe. La mort, qu'il invoquoit à grands cris, vint bientôt terminer ſes regrets & ſa douleur. C'eſt le troiſième grand Général qui tombe aux pieds de Condé, illuſtre & malheureuſe victime de la gloire & des ſuccès de la France.

Les quatre victoires ſignalées du Prince, ſes conquêtes rapides, avoient enlevé en cinq ans à la maiſon d'Autriche ſes vieilles bandes, ſes grands hommes de guerre, ſes plus fortes Places, preſque toutes ſes forces. Chaque campagne devenoit pour elle une ſource d'infortunes, qui ſembloit préſager la plus grande de toutes, ſa ruine entière. Ce dernier événement, ſur-tout, livroit les Pays-Bas, conſternés, dénués de troupes, d'argent & de magaſins, à la merci du Général le plus actif &

le plus avide de gloire qu'il y eut en Europe. Mais la fortune, ou plutôt l'Arbitre suprême des Empires qui les éleve & les abaisse à son gré, qui en borne la puissance & la durée, n'avoit point encore marqué cet instant pour la destruction de la monarchie Espagnole. Des circonstances funestes, arrêtèrent le vainqueur au milieu de sa course. La bataille de Lens, au lieu d'entraîner la chûte de l'Espagne, fut pour la France le signal & l'époque de six années de guerre civile, d'infortunes & de fautes, dans lesquelles, tout ce qu'il y avoit de plus auguste dans le Royaume, ses Héros & ses Défenseurs, se trouveront enveloppés. 1648.

Le jour même que Condé eut détruit toutes les forces de l'ennemi, il dépêcha à la Cour le duc de Châtillon, pour lui porter l'agréable nouvelle d'une victoire à laquelle ce Seigneur avoit puissamment contribué. Châtillon trouva la Reine instruite de ce grand événement, par une voie extraordinaire. Un homme, accouru exprès d'Arras, étoit arrivé

1648. le 21 à Paris, à huit heures du matin; & s'étoit fait présenter à la Reine, en l'assurant qu'il y avoit une bataille de livrée; qu'il avoit entendu l'artillerie à Arras, que la victoire avoit certainement couronné les efforts des François, puisqu'il n'étoit revenu aucun fuyard de l'armée, occupée sans doute à la poursuite des vaincus. Malgré la vraisemblance de ce récit, la Reine émue n'osoit y ajouter foi, lorsque le duc de Châtillon entra, & lui confirma cette grande nouvelle. Le Roi présent, s'écria : *ah ! que le Parlement sera fâché de cette victoire.* Comme si cette illustre Compagnie, à qui on n'avoit à reprocher qu'un excès de zèle pour le soulagement des Peuples, eût été l'ennemie de la gloire de l'Etat. C'est ainsi que Mazarin formoit le jeune Monarque aux soupçons, à la défiance, à la haine & aux préventions. Ces paroles calomnieuses d'un Ministre étranger & odieux, lui coûtèrent cher chez une Nation plus jalouse de l'amour de son Roi, que de tous les titres qui la rendent si célèbre.

Mémoires de madame de Motteville, tom. II.

Ibidem.

Pour juger de l'excès de la joie de la Reine, il faut avertir le Lecteur, que la fermentation, excitée par le petit nombre de factieux dont on a parlé, étoit encore augmentée depuis le départ du Prince de Paris; que la Reine, fatiguée de tant de résistance & de contradictions, étoit prête d'appeller à son secours Condé & l'armée. Mais le reméde eût été plus dangereux que le mal. Il eût fallu abandonner une partie du Royaume à la discrétion de l'ennemi, & plonger l'autre dans les horreurs de la guerre civile. 1648.

Il n'y avoit qu'une victoire décisive, qui, en préservant la France d'une invasion, pût rendre à la Régence son ancien éclat & ses forces. Anne d'Autriche envisagea ce succès comme un prodige du Ciel, qui se déclaroit en sa faveur. Dans les transports de sa réconnoissance, elle voulut rendre hommage à S. Bernard d'une victoire que Condé avoit remportée le jour que l'Eglise célèbre la fête de ce Saint, en faisant transporter dans l'Eglise des Feuillants les

Mémoires de Monglat, t. II.

1648. drapeaux, les étendarts & les autres monuments de ce beau triomphe.

Anne d'Autriche goûtoit à longs traits le plaisir & la joie d'humilier l'ennemi, & sur tout de punir cinq ou six Magistrats, à qui elle attribuoit la cause des troubles; mais elle cacha soigneusement son ressentiment. On eût dit que la prospérité n'eût fait qu'adoucir son caractère. Cependant l'instant de la vengeance approchoit. Le jour même, qu'elle avoit choisi pour rendre de justes & solemnelles actions de graces à l'unique Auteur des succès & des victoires, devoit éclairer la perte de Broussel, de Blancmesnil & de Charton. Les deux premiers furent arrêtés & emprisonnés; l'autre se sauva. A cette nouvelle, Paris demeura en proye à la douleur la plus stupide. La mort du Grand Henri avoit fait verser moins de larmes que la disgrace d'un simple Conseiller. Les Citoyens couroient dans les rues, éperdus, poussant jusqu'au Ciel des cris lamentables, lui demandant leur Pere, leur appui, leur Protecteur.

Mais tout-à-coup la fureur & le désespoir succédent à ce moment de tristesse & de langueur. Deux cents mille hommes prennent les armes, barricadent les rues, investissent le Palais-Royal, & reclament Broussel avec des heurlements épouvantables, mêlés d'imprécations, de blasphêmes & de menaces. On prétend que les soldats même attachés à la Garde du Roi encourageoient les transports du Peuple. Quoiqu'il en soit, la Capitale présentoit l'aspect le plus affreux. Cependant la Reine méprisoit l'orage qui grondoit sur sa tête. Elle ne vouloit rendre les prisonniers que morts. Il fallut que toute la Cour, le duc d'Orléans, Mazarin, se jettassent à ses pieds pour la conjurer de céder aux circonstances. Les Prisonniers furent élargis. Mais dès-lors l'autorité Royale acheva d'être anéantie. Au lieu de ces hommages si empressés, la Reine ne reçût plus que des outrages. On lui reprochoit sans ménagement de sacrifier l'Etat à son attachement pour Mazarin. Il n'y,

1648.

Mémoires d'Omer Talon, tom. IV.

Mémoires d'Omer Talon, tom. IV.

avoit point de jour qui ne vît éclore
1648. contr'elle des couplets, des épigrammes, des libelles, monumens de la méchanceté la plus odieuſe, & de la licence la plus effrénée. Elle ne pouvoit ſortir qu'elle n'entendît chanter à ſes oreilles des vaudevilles qui rendoient ſa vertu problématique. La ſituation de Mazarin, étoit encore plus affligeante. C'étoit ſur-tout contre lui, que les imprécations & les menaces éclattoient avec plus de violence & de liberté. Son nom étoit devenu l'injure la plus attroce qu'on pût proférer contre quelqu'un. Il n'oſoit ſortir du Palais-Royal, dans la crainte d'éprouver le même ſort que le maréchal d'Ancre ſon compatriote.

La Reine éplorée, à peine reſpirant de tant d'allarmes & de périls, écrivit au prince de Condé de réſerver la conquête des Pays-Bas, pour des temps plus heureux, & de terminer au plus vîte la campagne. Mais avant que de lui obéir, le Prince jugea à propos de réduire Furnes, pour dégager Dunkerque & Ypres.

Le maréchal de Rantzau fut chargé du siége de cette place avec cinq mille hommes. 1648.

Ce Général força d'abord & battit le marquis de Sfondrate, qui couvroit Furnes, avec un corps égal. Cet exploit, sembloit annoncer la conquête de cette ville; cependant le mauvais temps, des pluies continuelles, décourageoient le Maréchal & ses troupes. Il semble même que l'esprit de désobéissance s'étoit glissé jusques dans le camp, & parmi les armées, qui ne peuvent être contenues que par la discipline la plus austère. Malgré les ordres réitérés du Prince, qui, des frontières de l'Artois, veilloit sur cette expédition, la tranchée ne s'ouvroit point. Le Maréchal eut même la hardiesse de dater ainsi une de ses lettres au Prince: *Du camp de Furnes, ou auprès de Furnes, tout comme il vous plaira.* A la vue de cette lettre, Condé transporté de fureur monte à cheval, suivi de quatre Escadrons, traverse une partie du pays ennemi & arrive au camp, résolu d'humilier le Ma-

Histoire du prince de Condé, par M. Coste.

Ibidem.

1648. réchal. Mais celui-ci prévenu de ſa marche, s'étoit hâté d'exécuter ſes ordres. C'étoit l'unique moyen de le déſarmer.

Le zèle du Prince manqua de lui être funeſte, il ne deſcendit de cheval que pour entrer dans la tranchée. Il y avoit à peine mis le pied, qu'il reçut un coup de mouſquet au haut de la hanche droite. La bleſſure eût été mortelle, ſans le plus heureux des hazards. Le buffle du Prince ſe trouva replié en deux en cet endroit. Cependant la contuſion fut ſi grande, qu'il fallut avoir recours à des inciſions conſidérables. Au reſte, cet accident, loin de rallentir l'activité du Prince, ſembloit l'avoir augmentée. Les aſſiégés n'eurent pas plutôt appris que Condé étoit devant Furnes, que, vaincus au ſeul nom de ce Prince, ils ſe rendirent priſonniers de guerre, au nombre de quinze cents hommes.

Hiſtoire du maréchal de Grammont.

C'eſt à cet unique exploit, que ſe bornèrent les ſuites d'une victoire qui devoit entraîner la conquête des Pays-Bas. Mais comme ſi l'Eſpagne,

depuis

depuis qu'elle étoit affoiblie, n'eût plus paru digne d'être attaquée; les François ne pensoient plus qu'à tourner leurs bras victorieux contre eux-mêmes. Il étoit de la destinée de cette Nation, après s'être montrée invincible au-dehors, de n'être vaincue que par elle-même, au-dedans. 1648.

Cependant la Reine, qui s'étoit retirée à Ruel, n'osoit retourner dans la Capitale, encore souillée par la faction & la révolte. Paris, jusqu'alors le centre des plaisirs & de la mollesse, sembloit être celui des intrigues & des cabales. Déjà dans les cercles, on ne parloit plus que politique, administration : on exagéroit la misère & l'oppression publique. On s'entretenoit avec complaisance du fameux Édit de 1617, qui exclut les Etrangers du Gouvernement; on ne blâmoit dans les guerres civiles d'Angleterre, que l'emportement & la cruauté; il n'y avoit pas jusqu'aux femmes, qui, portant leurs passions, leurs rivalités, leurs prétentions dans les cabales,

Mémoires de madame de Nemours.

ne les échauffassent. La Nation sem-
1648. bloit avoir changé de mœurs, de génie & de caractère ; elle s'accoutumoit à l'idée de la guerre civile. Les Provinces, ébranlées, par l'exemple contagieux de la Capitale, & le succès des barricades, n'attendoient que le signal de la révolte. On étoit à la veille d'une révolution.

Anne d'Autriche, de son côté, voyant son autorité foulée aux pieds, sa personne attaquée par toute sorte d'outrages, son Ministre prêt à être chassé avec ignominie, ne dissimuloit son ressentiment, que par l'impuissance où elle étoit de le laisser
Ibidem. agir avec éclat. Elle attendoit avec impatience le prince de Condé, dans l'espérance qu'il se prêteroit au ministère terrible de la vengeance.

Il parut enfin. Tous les regards étoient fixés sur lui. Les nouveaux lauriers, dont il venoit de se couvrir, le rendoient peut-être moins cher à la Nation divisée, partagée d'inclination, de vues, en proie à toutes les passions ; que le bonheur

de n'avoir eu aucune part aux troubles qui venoient d'ébranler la capitale. L'un & l'autre parti cherchoit en lui son appui, son défenseur. La Reine & Mazarin l'envisageoient comme le seul homme capable de rendre la force & la majesté au commandement suprême. La Fronde, qui n'espéroit de vaincre & de dominer que par le secours de son bras, invoquoit sa protection par toute sorte de voies & d'artifices : elle accusoit sur-tout Mazarin d'avoir osé souiller & profaner la victoire de Lens, en la faisant servir à l'oppression du Parlement. Il est constant que, si le Prince se fut prêté aux vues de la faction dans un temps où l'enfance du Roi, le mépris qui entouroit la Reine, la foiblesse du duc d'Orleans, l'exécration qui suivoit le Ministre, la fureur & la licence de la multitude ouvroient la plus vaste carrière à l'ambition du premier Prince du Sang, il se seroit vu le maître absolu du Royaume. Tout sembloit concourir à sa grandeur : d'un côté

1648.

Mémoires de la minorité P. L. D. D. L. R.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I, p. 236.

1648. les fautes, l'infortune, le mépris; de l'autre la vigueur, la fermeté, le courage; tout ce qui environnoit Condé participoit à ſon éclat. La gloire, le génie, la réputation, la puiſſance & les richeſſes ſembloient être alors uniquement concentrées ſur la branche de la Maiſon Royale dont il étoit le chef & l'ornement.

Mémoires de madame de Motteville, T. III.

Armand de Bourbon, prince de Conti, ſon frère, venoit d'entrer dans le monde avec tous les avantages que la plus auguſte naiſſance, beaucoup de fineſſe, de délicateſſe, de vivacité, d'eſprit & de courage procurent auprès d'une Nation idolâtre du ſang de ſes Maîtres. Soit que le Prince ſon père le jugeât incapable de ſoutenir les fatigues de la guerre, à cauſe de la délicateſſe de ſa ſanté; ſoit plutôt qu'il regardât le partage de ſes biens entre ſes deux fils comme une eſpece de diſſipation qui pouvoit en diminuer la puiſſance, il avoit deſtiné celui-ci à l'état eccléſiaſtique. Le jeune Prince répondit avec ſuccès aux vues paternelles; il parcourut,

avec le même éclat que son ainé, la carrière des études; mais ce fut particuliérement sur les bancs de Sorbonne qu'il se surpassât lui-même. Le spectacle d'un Prince du Sang, soutenant à l'âge de seize ans des thèses sur toute la théologie, parut un prodige. On sçait que l'Archevêque de Bourges, en ouvrant cet acte célébre, le compara aux jeux séculaires de Rome, à l'entrée desquels le héraut invitoit les citoyens d'assister avec d'autant plus d'empressement que personne ne les avoit vu, & ne les verroit jamais. Mais les applaudissemens ne fixerent point le prince de Conti dans l'état qu'il avoit embrassé. Entrainé par son courage, aiguillonné par les trophées du Prince son frère, il abdiqua les plus beaux & les plus riches bénéfices du Royaume; & parut à la tête des armées qu'il commanda avec succès. On reprochoit à ce jeune Prince de la légéreté, de l'inconstance, trop de confiance en ceux qui l'approchoient, du penchant à la raillerie & à la

1648.

Histoire de Louis XIV, par Larrey, t. I.

malignité : mais ces défauts disparurent avec le feu de la première jeunesse.

1648.

La piété, à laquelle il se livra à la fin de sa carrière, donna un nouveau lustre à ses grandes qualités, & sur-tout à sa bienfaisance qui devint presque sans bornes. Le Clergé qui avoit alors l'honneur de le compter au nombre de ses membres, & qui le regardoit comme son appui & son protecteur, ne lui étoit pas moins dévoué, que la noblesse & les gens de guerre à son frère.

Mais de toute cette maison si florissante, celle qui, après Condé, jouoit le rolle le plus brillant, étoit Genevieve de Bourbon duchesse de Longueville, sa sœur ainée. Les divers hommages que les hommes s'empressent de rendre à la beauté, à la naissance, à la fortune, au génie, se réunissoient presque sur elle seule : elle étoit l'objet de tous les vœux. Ses lumières, son éloquence douce, vive & pénétrante, les graces répandues sur toute sa per-

Mémoires de madame de Motteville, t. II, p. 15 & 16.

ſonne achevoient de lui ſoumettre tous les cœurs. On avoit une ſi haute idée de ſa ſagacité & de ſa pénétration, qu'il n'y avoit perſonne à la cour & à la ville, qui ne regardât ſon ſuffrage comme le bien ſuprême. La Reine ſeule, quoique ſage & modérée, ne pouvoit ſe défendre de quelque ſentiment de jalouſie, d'autant mieux fondée, que la Princeſſe affectoit de ne lui rendre que les devoirs dont elle ne pouvoit ſe diſpenſer, & qu'elle ſembloit vouloir élever au milieu de la cour & juſques ſous ſes yeux, autel contre autel. 1648.

Au reſte cette Princeſſe, l'un des ouvrages les plus rares & les plus accomplis de la nature, qui reſſembloit, dit-on, à un ange plutôt qu'à une femme, avoit un défaut qui fut la ſource de ſes fautes, de ſes écarts & de ſes malheurs. Au lieu de dominer ſur ſes adorateurs, elle épouſoit leurs ſentimens, leurs goûts, leurs paſſions, leurs querelles avec tant de zèle & d'ardeur qu'elle ne paroiſſoit plus la même à ceux qui

Mémoires de la minorité, P. L. D. D. L. R.

1648. l'étudioient davantage. Ainsi, quoiqu'elle fut naturellement amie du repos, des jeux, des plaisirs, des arts, & jalouse seulement de régner dans un cercle, elle n'eut pas plutôt accordé son estime & sa confiance au prince de Marsillac, jeune, ardent, brave & spirituel, mais inquiet & factieux, qu'elle devint l'ame & l'héroine de presque tous les partis. Elle fit voir dans cette nouvelle vie, si agitée, si contraire à ses véritables inclinations, autant d'activité que de fierté ; elle bravoit les périls avec la même audace que Condé. Si, comme on l'a prétendu, la duchesse de Longueville, en excitant, en soutenant les factions, n'eut d'autres vues que celle d'acquérir une grande réputation, on peut dire que la fortune la servit au-delà de ses vœux. Nos annales seront éternellement remplies de son nom ; elles attesteront à la postérité la plus reculée ses intrigues & ses talens, ses passions & ses vertus, ses foiblesses & son courage, ses remords & son repentir, sa

Vie de la duchesse de Longueville.

pénitence aussi longue que sevère. 1648.
Personne n'ignore que le milieu & la fin de la vie de cette Princesse furent aussi purs devant Dieu, que les commencemens en avoient été éclatans aux yeux des hommes.

La princesse Douairiére, Charlotte-Marguerite de Montmorency, conservoit dans un âge assez avancé presque tout l'éclat de cette beauté qui avoit étonné la cour d'Henri IV, & celle de Louis XIII: c'étoit la femme la plus respectée de la Nation, tant par son rang & ses grands biens, que par le mérite supérieur de ses enfans: son caractère étoit haut, fier, vrai & décisif; amie sincère & zèlée, ennemie implacable; on la soupçonnoit d'être trop sensible à la faveur & à la fortune. Tout le monde convient qu'elle n'avoit d'autre objet que celui de resserrer les liens qui unissoient son fils à la Reine, & d'éteindre jusqu'aux moindres étincelles de l'incendie qui menaçoit de dévorer la France, pour jouir en paix de sa gloire & de ses richesses.

Mémoires de madame de Motteville, t. I.

1648. *Mémoires du cardinal de Retz, t. I.*

Le duc de Longueville, son gendre, n'avoit pas des vues si droites; c'étoit l'homme le plus considérable de la Nation, après les Princes du Sang; généreux, magnifique, humain, bienfaisant, l'alliance du grand Condé, l'empire presqu'absolu dont il jouissoit dans son gouvernement de Normandie, l'entrée qu'il avoit obtenue au conseil de Régence, ses richesses & ses créatures ajoutoient un nouvel éclat à ses belles qualités; mais l'inquiétude, l'inconstance & la légereté de son caractère le priverent de presque tous ces avantages. Il entra le premier dans tous les partis, & s'en lassa le premier; négociateur éternel & infatigable, il trouva en la personne de Mazarin un ministre plus actif, plus rusé, plus habile; il en fut toujours trompé. Enfin il ne tira d'autres fruits, des intrigues, des cabales & des factions, que celui de partager les malheurs du prince de Condé, à qui, dans ces temps de trouble & d'orage, il ne passât jamais pour être sincerément attaché.

Au nombre de ces appuis plus apparents que solides de sa grandeur, Condé eut pu compter les Bouillons, les Turennes, les Nemours, les la Rochefoucaud, & presque tous les grands, déjà corrompus par l'espoir de s'élever sur les débris de l'Etat, s'il eut voulu se déclarer contre la Cour; mais quelqu'éclat qu'eût la fortune qu'on lui faisoit envisager, il sçut la mépriser; il ne balança pas entre le devoir & l'ambition. Après avoir été le défenseur du Royaume, il voulut en être le pacificateur, & marcher d'un pas égal & intrépide entre le trône & la cabale. 1648.

Tel fut le plan sage qu'il se prescrivit à lui-même, pour prévenir & écarter la guerre civile. Il prétendoit renouveller à la Cour les marques d'attachement & de respect qu'il lui avoit toujours prodigué, réparer avec soin les traits de mépris qui lui étoient quelquefois échappés contre le Ministre, s'insinuer de plus en plus dans l'esprit de la Reine, & l'accoûtumer peu-

1648. *Mémoires de la minorité, P. L. D. D. L. D.*

à-peu aux vérités dures qu'elle refusoit d'entendre du Parlement, l'organe de la Nation : parvenu à ce point décisif, il devoit faire sentir à la Reine combien elle hazardoit en soutenant son Ministre contre le Royaume presqu'entiérement soulevé, & l'obliger insensiblement à l'abandonner. Les chefs de la Fronde ont publié que Condé leur avoit promis d'embrasser leurs intérêts, s'il ne pouvoit venir à bout de vaincre l'opiniâtreté d'Anne d'Autriche. Condé a toujours nié le fait. On présume, d'après plusieurs Ecrivains du temps, que le duc de Châtillon, dépositaire de tous les sécrets du Prince, avança cette parole à son insçu. Il est constant que ce Seigneur, qui, en héritant du courage & du génie de ses pères, avoit aussi hérité de leurs inquiétudes & de leurs penchants à la faction, étoit personnellement irrité contre le Cardinal qui le laissoit languir après le bâton de Maréchal de France ; on le verra bientôt déploier tout ce qu'il avoit de force & d'adresse dans

Ibidem.

l'esprit pour engager le Prince à la révolte. 1648.

Quoiqu'il en soit, le plan de Condé ne fit que suspendre l'orage; bientôt il échoua par l'imprudence, l'audace & la malignité des principaux Frondeurs. Condé outré de colère ne ménagea pas long-temps la cabale qu'il méprisoit. Ce flegme, cette patience si nécessaires au caractère d'un médiateur, lui échaperent; il oublia cette modération magnanime qu'il avoit fait paroître jusqu'alors, & qui eut été aussi utile à l'Etat que ses victoires.

Cependant l'aigreur étoit parvenue à son comble entre la Cour & la Fronde : tout-à-coup la nouvelle se répand que le marquis de Chavigni est arrêté; le parti crie au despotisme, on publie que Chavigni ne gémit dans une étroite prison, que pour s'être opposé à la destruction de la Capitale que Mazarin vouloit surprendre & saccager.

Chavigni dont le sort intéressoit si vivement la faction, ministre & secrétaire d'Etat par la protection

1648. vengeance & de châtimens exemplaires. Ce ne fut pas sans peine que le Prince la fit consentir à une négociation avec le Parlement ; en conséquence il écrivit à la compagnie pour lui proposer des conférences. Le duc d'Orléans en fit autant. Le Parlement n'y acquiesça qu'à condition que le premier Ministre en seroit exclus. Mazarin se vit obligé de se soumettre à cet affront, d'autant plus humiliant qu'il achevoit en quelque sorte de le dégrader aux yeux de toute la France.

Mémoires du cardinal de Retz, tom. I.

Tel fut le résultat de la négociation, 1° que le quart des tailles seroit supprimé ; 2° que la liberté seroit rendue aux prisonniers & aux exilés ; 3° que le Roi retourneroit à Paris ; 4° qu'il ne seroit permis d'emprisonner aucun citoyen, qu'il ne fût au pouvoir de ses Juges naturels de l'interroger dans les vingt-quatre heures ; 5° qu'il ne seroit jamais établi d'impôt, sans être enregistré au Parlement.

Mémoires de madame de

Anne d'Autriche opposa long-temps la résistance la plus vive à

la conclusion de ce traité ; elle aimoit mieux tout hazarder que de ne pas laisser à son fils l'autorité telle qu'elle l'avoit reçue du Roi son époux. Mais personne n'osoit se charger de la haine publique, en se prétant à ses vues. Condé lui fit observer qu'elle ne pouvoit avoir recours à la force, sans exciter une révolte générale, & que c'étoit aux premières marques de désobéissance, qu'elle eut dû emploier les remèdes vigoureux. *C'est une faute, j'en conviens*, répliqua la Princesse, *mais n'en faisons pas une seconde, en cédant.* Il fallut pourtant s'y résoudre ; ce ne fut pas sans verser bien des pleurs: avant que de signer, elle exigea des Princes & sur-tout de Condé, qu'ils se déclareroient contre la Fronde, si le Parti, fier des avantages qu'il venoit d'obtenir, en sollicitoit de nouveaux, & de plus grands dans la suite. Jamais le Public ne célébra avec plus de joie les victoires remportées sur l'ennemi que celle qu'il venoit d'obtenir sur la Cour. Il se trouvoit déchargé de trente-deux

1648.

Motteville, tom. XI, p. 427 & 28, & suiv.

Mémoires d'Omer Talon, t. IV.

1648. *Mémoires du cardinal de Retz, tom. I.*

millions d'impôts. Nul François ne pouvoit être détenu plus de trois jours en prifon, fans avoir la confolation d'être renvoié à fes Juges; il n'y eut que les Gens de qualité, à l'égard defquels cette grace fut reftreinte. Comme la Cour eft le théâtre éternel des intrigues & des cabales, le Parlement confentit que la Reine ne rendit les Courtifans prifonniers que trois mois après leur détention, afin d'avoir le temps d'approfondir les foupçons ou les accufations, en vertu defquels ils auroient été arrêtés.

Condé jufqu'ici s'étoit conduit en homme qui ne refpiroit que la félicité publique : lui feul avoit éteint le flambeau de la guerre civile, prêt de confumer la Patrie ; il avoit procuré au peuple le foulagement le plus prompt ; le Royaume alloit refpirer de tant de maux & d'allarmes. Il n'y eut point d'hommages que les Grands & le Parlement, la Nobleffe & les Citoyens ne rendiffent à fa vertu. Il trouvoit fa grandeur dans la paix & la concorde. Anne

d'Autriche, de son côté, étoit persuadée que c'étoit à la conduite du Prince, & peut-être à la terreur de son nom, qu'elle devoit le salut de son Ministre que la Fronde se préparoit à poursuivre. Son autorité étoit à la vérité limitée par la déclaration; mais en conservant la Régence, combien d'occasions de rentrer insensiblement dans l'exercice des droits dont elle se plaignoit d'être privée. La paix sembloit établie sur des fondements inébranlables; mais bientôt on fit de part & d'autre des fautes que la passion rendit irréparables. Au lieu d'observer les articles de la déclaration avec la plus scrupuleuse exactitude, le premier soin de Mazarin fut de l'entamer & de l'altérer. Le parti qui la regardoit comme loi fondamentale de l'État, en défendit les articles les moins importans avec la même vigueur que s'il se fût agi de l'oppression du Royaume. Ainsi cette Déclaration fameuse, l'ouvrage des Princes & du Parlement, concertée avec tant de peines & de soins, qui,

1648.

Mémoire du cardinal de Retz, tom. I.

1648. ſelon le témoignage d'un Juriſconſulte célebre, ne renfermoit que les Priviléges de la nation reconnus & confirmés par une longue ſuite de Rois, qui devoit faire évanouir juſqu'au moindre nuage de la tempête qui menaçoit depuis ſi long-temps de bouleverſer l'État, devint inutile & dangereuſe. Le calme qui ſuccéda à tant d'agitations ne fut que faux & trompeur. Il nourriſſoit de nouveaux orages encore plus terribles.

Mémoire de Talon, tome III.

La Cour ne goûta pas même cet inſtant de tranquillité; elle fut en proye à des intrigues ſans nombre. Celle qui fit le plus d'éclat & à laquelle Condé ſe vit forcé de prendre part, n'eût d'autre ſource que l'ambition forcenée de l'Abbé de la Riviere.

Mémoires de Joli.

Louis Barbier, Abbé de la Riviere, dont on a déjà fait connoître la lâcheté, avoit été tiré du ſein de l'obſcurité & de la miſere par le Duc d'Orléans. La réputation qu'il avoit d'entendre parfaitement l'inutile Rabelais lui ſervit de recommandation auprès de Gaſton, qui

lui-même avoit fait une étude particuliere de cet écrivain également hardi, obſcêne & ſatirique. L'eſprit d'intrigue, de baſſeſſe, le libertinage acheverent ſa fortune. Il devint premier Aumônier de S. A. R., Chef de ſes Conſeils, & Miniſtre d'État. Il n'y avoit que l'avarice de la Riviere qui égalât ſa méchanceté. Il avoit fait le trafic le plus honteux des graces, des bienfaits & des ſecrets de ſon maître. Il l'avoit vendu au Miniſtre, le regne précédent, toutes les fois que ſon intérêt l'éxigeoit. En un mot, il paſſoit pour le traître le plus fameux & le mieux récompenſé du Royaume. 1648.

C'étoit pourtant par un homme ſi vil & ſi mépriſable que Gaſton, qui ne manquoit ni de lumières ni de pénétration, ſe laiſſoit gouverner. Dès le commencement de la Régence, la Riviere qui ne ſçavoit point mettre de bornes à ſon ambition, aſpira au Cardinalat; Mazarin, ne pouvant alors ſe paſſer de l'appui de Gaſton, donna à ſon favori les plus fortes eſpérances de

Mémoires de la minorité P. L. D. D. L. R.

1648. cette grande dignité. Mais il se garda bien de les réaliser dans la crainte de trouver un rival de son autorité dans un homme qui marcheroit son égal au Conseil. Il le combloit seulement de dons & de bénéfices pour enchaîner son avidité & le rendre plus souple & plus docile. Ce manége fut justifié par le succès jusqu'à la naissance des troubles. Alors l'Abbé jugeant que Mazarin ne pouvoit subsister sans la protection des Princes du sang, exige le chapeau pour prix de celle de son maître. Mazarin céda à la nécessité. Il donna cette nomination si ardemment désirée, mais il se réservoit les moyens de la reculer & même de l'éluder par des obstacles secrets.

Mémoires de madame de Motteville, t. III, pag. 15 & suiv.

Cependant la Riviere au comble de la joye, prodigue l'argent à Rome. Il agit avec tant d'adresse, d'activité & de bonheur qu'il reçoit parole du Pape d'être bientôt revêtu de la pourpre sacrée. A cette nouvelle Mazarin éperdu, lui suscita un rival contre lequel il ne lui étoit pas permis de lutter, sans encourir

l'indignation de toute la France.

Ce rival si redoutable étoit le prince de Conti. Déjà Condé pour le fixer de plus en plus dans la carrière Eccléſiaſtique, avoit eſſayé de lui ménager l'Evêché de Liege. Ce projet également utile & glorieux pour la France, n'avoit échoué que par la jalouſie & les artifices du Cardinal qui ne redoutoit rien tant qu'un accroiſſement de puiſſance dans la Branche de Bourbon-Condé. Le Prince travailloit alors à obtenir pour ſon frere le chapeau de Cardinal, mais par une promotion extraordinaire & avec les mêmes diſtinctions que les enfans des Rois. Dans ces circonſtances Mazarin s'adreſſe à Condé. Il lui fait obſerver les dégoûts & l'averſion que le prince de Conti avoit déjà laiſſé entrevoir pour un état qui auroit captivé ſon courage. Il ajoute qu'il y a lieu de craindre qu'il ne lui échappe, s'il ne trouve le moyen de le fixer malgré lui dans le Clergé. Le Prince reçut avec joye les ouvertures & les offres du Miniſtre. Ce jour là

1648.
Ibidem.

1648. même Conti ſubjugué par l'aſcendant de ſon frere, demanda lui-même en plein Conſeil, la nomination de France qui lui fut accordée ſur le champ. Ce coup imprévu accabla la Riviere. Son étonnement, ſa confuſion, ſa fureur n'eurent point de bornes. Il fait retentir le Luxembourg de ſes plaintes, de ſes cris & de ſon déſeſpoir. Il traite Mazarin de fourbe & d'ingrat. Il inſpire à ſon maître toutes les paſſions qui le dévorent. Gaſton ſe croyant mépriſé & inſulté, éclate, menace, raſſemble chez lui tous les mécontens & ſemble ſe diſpoſer à la révolte.

Ibidem.

Avant que de laiſſer embarquer ſon maître dans une entrepriſe ſi odieuſe, la Riviere le fit conſentir à une négociation avec le prince de Condé. On lui députa un homme de la premiere qualité avec ordre de lui offrir tout ce qui peut tenter l'avarice & l'ambition, pourvu qu'il engageât ſon frere à renoncer au chapeau. Le Prince répondit en peu de mots & avec toute la dignité de la vertu, *que ſa fortune étoit ſi grande,*

de, qu'il n'avoit besoin que de la modérer; que s'il suivoit les conseils de 1648.
Monsieur, & qu'il accumulât charge sur charge, trésor sur trésor, il se rendroit justement odieux & suspect au Roi qui devenu majeur ne chercheroit qu'à détruire sa puissance; qu'il n'avoit enfin d'autre ambition que celle de conserver son héritage & ses établissements par de nouveaux services, un zèle & une fidélité à toute épreuve. Ibidem.

Ces paroles magnanimes ne firent qu'aigrir Gaston; il n'alloit plus chez le Roi qu'accompagné de tous les Princes, des maisons de Vendôme, de Savoie, de Lorraine, des ducs d'Epernon, de Candale, & suivi d'une nombreuse garde; il ne parloit plus que de réformer l'Etat, de chasser Mazarin, de pacifier l'Europe, & de remplir les premières charges du Royaume de nouveaux sujets, plus habiles & plus intégres que ceux qui les occupoient. Ces invectives, ces menaces pénétrent bientôt au Palais Roial, & le remplissent d'inquiétude, de trouble & d'alarmes. On craint de voir

à chaque inftant Gafton à la tête
1648. des Frondeurs enlever le Roi &
envahir la Régence : mais bientôt
Condé raffura toute la Cour.

Ibidem. Il parut lui-même dans les rues de Paris avec la même efcorte que le duc d'Orléans. Les deux partis fe bravoient mutuellement : on s'attendoit à quelque coup d'éclat, funefte préliminaire de la guerre inteftine; mais cet incendie, allumée en fi peu de temps, s'éteignit & difparut bientôt.

La Cour fut redevable du calme & de la concorde au maréchal d'Etrées & au marquis de Senneterre, l'un & l'autre refpectable par fes lumières & fon expérience; ils fe préfentent au Luxembourg, & demandent audience à Gafton; ils lui remontrent avec force que fa rupture avec la Reine ne peut durer plus long-temps, fans entraîner la ruine de l'Etat; que la caufe en eft odieufe & injufte; qu'il ne peut, fans fe déshonorer, préférer fon domeftique à un Prince du Sang, fon proche parent; que s'il ne modére

ſes tranſports & ſon reſſentiment,
il forcera la Reine à s'abandonner 1648.
à la conduite de M. le Prince; qu'il connoit le courage impétueux de Condé, capable de tout entreprendre pour le réduire à ſon devoir. Puis s'adreſſant à l'Abbé, ils lui demandent s'il prétend porter le flambeau de la diſcorde dans la Maiſon Royale, & plonger le Royaume dans les horreurs de la guerre civile, pour ſatisfaire ſon ambition; ne doit-il pas rougir d'entrer en concurrence avec un Prince du Sang? eſpére-t-il que ſon maître bravera long-temps les reproches & la haine de la Nation, en le protégeant au mépris de la décence & de l'équité? enfin, comment ſe mettra-t-il à couvert de la vengeance & du reſſentiment d'un homme, tel que M. le Prince.

A ce nom redoutable, la Riviere, déjà vaincu par la fraieur, céda & conjura Gaſton d'abandonner ſes intérêts; mais rien n'étonna plus le Duc, que le bruit qui ſe répand tout-à-coup que Condé, à la tête

1648. de la garde du Roi, se disposoit à le venir forcer jusques dans son propre Palais. Gaston, éperdu de crainte, frémissant de colère & de dépit, fut cacher sa honte & sa douleur à Limours, d'où il revint deux jours après chez la Reine, traitant Mazarin à son ordinaire ; on acheva de le désarmer à force de promesses qu'on oublia bientôt. C'est ainsi que Condé, par la seule terreur de son nom, termina une querelle, sur laquelle les factieux avoient conçu les plus vastes espérances.

Cependant les vacances étoient à peine écoulées qu'on vit renaître à Paris la fermentation & le désordre : il n'y avoit point d'artifice auquel les chefs de la Fronde n'eussent recours pour entretenir les Parlements & les Citoyens dans la défiance, les soupçons, la haine & la frayeur. On publioit par-tout que la Régente conservoit un vif & profond ressentiment de la journée des Barricades, dans laquelle elle avoit eu la douleur de voir la multitude prévaloir contre l'autorité suprême,

sa Majesté Royale éclipsée ; que 1648.
cette victoire des Peuples sur le Souverain n'étoit susceptible ni de pardon ni d'oubli ; que les injures, les invectives, les outrages étoient presque toujours gravés en caractères ineffaçables dans l'ame des Maîtres du monde ; que Mazarin surtout condamné & proscrit par la voix du peuple, ne dissimuloit sa rage & sa vengeance, selon le génie de sa Nation, que par le sentiment de sa foiblesse actuelle ; qu'il n'attendoit qu'un schisme dans le Parlement, un changement dans le peuple, naturellement leger & inconstant, la majorité du Roi ; les occasions enfin que le dépositaire de la puissance Royale est toujours le maître de ménager, pour laisser éclater son ressentiment dans toute son étendue ; que tandis que les circonstances étoient favorables, que le Parlement étoit prévenu contre le Ministre, plein de force & de vigueur, la multitude échaufée & encouragée par le succès, il falloit poursuivre & chasser cet étranger dont le joug

étoit si honteux pour l'Etat; que la
1648. Reine n'étoit ni assez puissante ni
assez respectée pour le maintenir,
sans le concours & l'appui du duc
d'Orléans & de M. le Prince; qu'on
connoissoit la modération & même
la foiblesse du premier, incapable
d'encourir l'indignation publique
pour protéger un homme qui l'avoit
souvent trompé; que l'autre à la
vérité étoit plus redoutable, mais
qu'il étoit trop éclairé pour ne pas
sçavoir qu'un Prince de sa réputation n'a d'autre asyle contre l'insolence & la tirannie d'un favori, que
la faveur publique; que quand même il se chargeroit du salut de Mazarin pour complaire à la Reine, il
sçauroit bien arrêter & modérer son
zèle; qu'il n'y avoit pas lieu de
craindre que le premier Prince du
Sang préférât les intérêts d'un Italien odieux & détesté, à ceux de la
Nation.

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

Ainsi raisonnoient Longueil, Broussel, Novion, Blancmesnil, Viole, Charton, dans les assemblées qui se tenoient tantôt chez le pre-

mier de ces Magiſtrats, tantôt ailleurs. On prétend que tous, excepté Brouſſel, n'agiſſoient que par des motifs de vengeance, d'ambition, d'intérêt perſonnel. Le bien public, ſi cher à la compagnie dont ils avoient l'honneur d'être membres, n'étoit que le prétexte de leur zèle. Mais leur parti eût été bientôt diſſipé & anéanti ſans un de ces hommes remuants & audacieux que la providence ſuſcite quelquefois pour châtier les Peuples & les Rois. On voit que je veux parler du Coadjuteur de Paris, ce Prélat ſi longtemps funeſte à ſa Patrie, à Condé, à Mazarin & à lui-même.

1648.

Mémoires du Joli.

Mémoires de madame de Nemours.

Jean-François-Paul de Gondi de Retz, iſſu d'une famille ancienne à Florence, & très-illuſtre en France, avoit reçu de la nature un génie puiſſant & lumineux, des qualités éclatantes, un courage indomptable. Son ame étoit inquiéte, jalouſe, amie de l'oſtentation, du faſte, des nouveautés, de l'indépendance & de la faction. Les dangers éminents, ſuivis d'une grande réputation, n'a-

1648. voient que de l'attrait pour cet homme fier & dangereux, habile à pénétrer les desseins d'autrui, profond & impénétrable dans les siens, d'une foi inviolable envers ses complices, prodigue de son bien & de celui des autres, capable de tout oser, de tout attaquer, de tout renverser pour satisfaire ses passions; au reste, sans frein & sans mœurs, faisant servir indifféremment à ses vues la vertu, le vice, la probité, les sciences & la religion. C'est du sein de la débauche & du libertinage qu'il osoit prêcher au peuple toute la sévérité de la morale chrétienne. Son éloquence, son génie, son affabilité, ses profusions secrètes, le zèle dont il affectoit d'être pénétré pour le bien public, le rendirent long-temps l'objet de la vénération de la multitude. Elle ne voyoit que des vertus, de l'élévation, de la grandeur d'ame, de la générosité dans un Prélat qui n'étoit regardé par les sages que comme un homme factieux, violent, hardi & emporté. Tels étoient les déréglements

de l'ame & de l'esprit de Gondi, qu'il eut préféré la qualité de chef de parti à celle de premier Ministre. 1648.

Croiroit-on qu'il s'honnoroit du nom de petit Catilina ! & que dès son enfance, il ne regardoit qu'avec vénération ce fameux conspirateur & les autres, dont le génie & les attentats, le courage & la destinée ont étonné l'univers. Il approfondissoit leurs caractères, il démêloit leurs intrigues, il étudioit leurs marches, & se formoit sur leur modèle ; lorsqu'au Séminaire on le croyoit occupé à méditer les vérités de la Religion, dont on lui destinoit un des principaux ministères, il essaioit son ame aux complots & aux conjurations : il avoue lui-même qu'il en conduisit une à l'âge de vingt-trois ans contre la vie de Richelieu. Cet apprentissage du crime enhardit son courage, dévelopa ses talents, au point qu'on disoit de lui, qu'il avoit autant de génie pour déchirer & renverser un Empire, que le Grand Condé pour le conquérir & le gouverner.

1648. *Histoire du vicomte de Turenne, par Ramsai, tom. I.*

Les mémoires que cet homme sublime & pervers nous a laissés, & dans lesquels il parle avec autant d'audace que d'indifférence, de ses vices, de ses excès, de ses fautes, de ses passions, de ses crimes, & de ses talents, respirent la grandeur, le feu, l'impétuosité & l'inégalité du génie. On voit qu'il n'est touché que des choses extrêmes, souvent chimériques, impossibles, & toujours supérieures à la fortune & à l'ambition d'un particulier. Au reste, la destinée de ce Prélat fut la même que celle de presque tous les grands hommes de ce siècle. Après avoir scandalisé la terre, il l'édifia; aux passions les plus violentes succéda le calme le plus profond; l'esprit de faction & de discorde fit place à la douceur & à l'aménité; il devint enfin dans sa vieillesse l'amour & les délices des honnêtes gens, dont il avoit été le fléau dans sa jeunesse. Personne n'ignore que le cardinal de Retz paya scrupuleusement des dettes prodigieuses que le Coadjuteur n'avoit contractées que pour

plonger sa patrie dans le trouble, la révolte & les guerres civiles. 1648.

C'est ce Prélat, alors si redoutable par ses passions, son caractère, sa place & ses talens dangereux, qui avoit été l'auteur secret & invisible des Barricades; c'est lui qui animoit & dirigeoit la Fronde; mais il croyoit n'avoir rien fait, tant qu'il ne mettroit pas à la tête du parti, l'homme qu'il paroit avoir le plus estimé de son siécle.

Dès le retour de Condé à Paris, le Prélat avoit épuisé toutes les ressources de son génie, pour l'exciter à embrasser la protection de la Fronde. Condé n'avoit, comme on l'a vu, d'autre point de vue que celui de préserver le Royaume de la guerre civile, & de détacher la Reine d'un Ministre contre qui il voyoit la Nation déchaînée. Déjà il avoit suspendu le ressentiment d'Anne d'Autriche, préservé la Capitale d'un siége; & obtenu ou plutôt arraché de la Cour cette fameuse Déclaration qui sembloit mettre le Royaume à l'abri de l'op-

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

1648. pression. Il ne lui restoit plus, pour consommer son ouvrage, que d'éloigner peu-à-peu le Cardinal du ministère, & de l'envoyer à Rome, sa patrie, avec une grande récompense & un beau titre ; mais il n'eût pas plutôt vu la chaleur de la faction, qu'il la soupçonna de vouloir restreindre l'autorité royale dans des bornes trop étroites. Plusieurs traits particuliers augmenterent encore le dégoût, l'aversion & le mépris, qui commençoient à naître dans son ame contre la Fronde. Les chefs du parti avoient été offrir leurs services à S. A. R. dans le démêlé éclatant qu'il venoit d'avoir avec elle. Cette disposition du Prince n'échapa pas à la pénétration du Coadjuteur ; il déploia tous les artifices de l'éloquence pour justifier son parti, & lui ménager un chef qui seul pouvoit le préserver du naufrage ; il fit souvent retentir à ses oreilles les fameux noms de Guise & de Mayenne, qui, avec une naissance moins éclatante, un rang moins élevé, moins de génie & de fortune, avoient lutté si long-

temps contre l'autorité ſuprême. 1648.
Condé connoiſſoit auſſi bien que le Coadjuteur la ſupériorité de ſes avantages ſur ces deux Princes étrangers : mais il vouloit alors les ſurpaſſer en vertus, comme il les ſurpaſſoit en réputation.

Il répondit au Coadjuteur, qu'il n'avoit rien promis dont la faction ne l'eût diſpenſé par ſon emportement. *Le parti*, lui dit-il, *eſt entraîné, précipité au-delà de ſes vues par des eſprits fougueux ; ſi je me précipitois avec lui, je ferois peut-être mieux mes affaires que lui ; mais je m'appelle Louis de Bourbon, & je ne veux pas ébranler la couronne.* Gondi ne ſe rebuta point ; il étala pluſieurs fois aux yeux de Condé tout ce que le crédit & la puiſſance d'un chef de parti, l'amour & les applaudiſſements des peuples préſentent d'attraits à un ambitieux. Son diſcours fut vif, preſſant, plein de feu, de force & d'énergie ; Condé n'y répondit qu'en exhortant le Coadjuteur à renoncer lui-même à la cabale, offrant de le rétablir dans les bon-

1648. nes graces de la Reine. Le Coadjuteur eut plutôt renoncé à sa place. Il ne vit plus dès-lors dans le Prince qu'un homme qui aimoit mieux regner dans le cabinet que dans la faction. Il eût recours à des moyens plus faciles pour bouleverser l'Etat; ils ne lui réussirent que trop. Il étoit de la destinée de la capitale d'être en proie aux horreurs de la guerre civile par un homme, dont le ministère n'est institué que pour le maintien de la concorde, de la paix & de l'union, & par une Princesse qui sembloit n'être née que pour les jeux, les ris, les plaisirs & les graces.

Mémoires de Montglat, tom. III.
Mémoires de Joli; de la duchesse de Nemours.

Tel est le détail d'une partie des intrigues qui précéderent le siége de Paris. Quelques Ecrivains ont cependant prétendu que Condé ne balança jamais dans le fond de son cœur entre la Cour & la faction, & que s'il prêta l'oreille aux chefs du parti, ce ne fut que dans le dessein de rendre un nouveau service à la Reine, & les empêcher de s'adresser au duc d'Orléans.

Quoiqu'il en soit, les assauts que le Coadjuteur livra à sa vertu, ne 1648.
furent pas les plus dangereux qu'il eût à repousser; la duchesse de Longueville essaya de le séduire; le Duc son époux lui prédit qu'il perdroit la fortune de l'Etat & la sienne même, s'il protégeoit Mazarin. Enfin, le duc de Châtillon, qui ne l'abandonnoit pas plus à la Cour que dans les combats, ne cessoit de lui représenter qu'à travers tous les vains dehors de respect & de soumission, que le Cardinal lui prodiguoit, on voyoit percer de temps en temps la jalousie, la crainte & les soupçons; que, sans rappeller le siége de Lérida où il n'avoit pas tenu à ce Ministre qu'il ne perdît la vie avec la réputation, il venoit d'éprouver des marques plus récentes de haine & de défiance de sa part; qu'il lui avoit débauché le marquis de Noirmoutier qui, pendant cette dernière campagne n'avoit pas rougi de prendre auprès de lui l'humiliant emploi d'espion. Quelles récompenses lui avoient valu ses victoires ?

1648. le refus de l'Amirauté, des offres insidieuses, des persécutions secrétes; des refus réitérés & constants de graces & de bienfaits pour ses amis ? est-il juste qu'il sacrifie tous les avantages que la naissance, la victoire & la réputation réunissent à l'envi en sa personne pour soutenir la fortune chancelante d'un Ministre qui prétend gouverner la Nation par des maximes étrangéres & tiranniques? depuis quand, la France, si féconde en génies puissants, cherche-t-elle les dépositaires de l'autorité souveraine parmi des étrangers issus d'un sang ennemi ? Il ajoute qu'il ne voit que des piéges, des écueils, des précipices en se liant avec Mazarin; que si le Prince le maintient contre tout le Royaume, l'ingrat ne profitera de sa fortune, que pour détruire celle d'un protecteur trop puissant; que si au contraire le Ministre vient à succomber, il l'entraînera dans sa chûte.

Mémoires de la minorité de Louis XIV P. L. D. D. L. R.

Ibidem.

Ces raisons ébranloient Condé, & le laissoient flotter dans l'incertide & la perplexité; mais le maré-

chal de Grammont, le compagnon
de ses victoires & de ses plaisirs, 1648.
qui partageoit sa confiance avec
Châtillon, plaidoit encore avec
plus de force & de chaleur la cause
de la Cour. Il exagére les entreprises de la faction; il se plaint qu'elle ne met bientôt plus de bornes à ses prétentions, qu'elle envahit insensiblement toute l'autorité; que loin d'être satisfaite de la fameuse déclaration du 28 Octobre, qui laissoit en quelque sorte l'administration absolue des finances au Parlement, elle aspire maintenant à la connoissance des affaires de la guerre, à la disposition du ministère; que si on ne l'arrête, il y a lieu de craindre qu'elle n'attaque bientôt les personnes les plus sacrées; que la condition des factieux seroit enviée de tout le monde, s'ils imposoient des loix aux Souverains, & celle des Princes du Sang digne de compassion, s'ils s'y soumettoient; que la Monarchie, de sa nature, est une, indivisible, absolue, indépendante; que s'il y a des abus à corriger dans

1648. le gouvernement, c'eſt à la Nation aſſemblée par ſes députés à les détruire, & non à une cabale enhardie par l'impunité ; que ce n'étoit point par des conſeils foibles & timides, mais par le courage & la vigueur, que les Empires ſe ſoutenoient & devenoient floriſſants ; que le mal étoit parvenu à un point qu'il falloit avoir recours à la force pour le réprimer ; que, ſi dans cette extrêmité le grand Condé refuſoit ſa protection à une Cour opprimée & réduite aux abois, il auroit la honte & la douleur de voir la Reine, ſuivie du Roi & du duc d'Anjou, ſortir du Royaume pour aller mendier un aſyle & des ſecours chez des Nations alliées de la Couronne.

Ibidem.

Ainſi parloit un homme eſclave de la faveur ; il ajoutoit, pour défendre ſon ami, que la mutation de Miniſtres étoit preſque toujours inutile & dangereuſe ; qu'il valoit mieux en tolérer de médiocres & même de mauvais, que d'en recevoir des mains d'un peuple mutiné. Il excuſoit enſuite & pallioit la conduite & les

défauts de Mazarin, proteſtant au
Prince que ce Miniſtre ſouple, com- 1648.
plaiſant, facile n'auroit jamais ni le pouvoir ni la volonté de ſe ſouſtraire au joug de ſon libérateur.

Mais ce qui décida Condé, fut la conduite d'Anne d'Autriche. Elle employa tout ce que les larmes & la douleur ont de force dans une Reine malheureuſe pour l'attendrir; elle lui proteſta que n'ayant de reſſource & d'eſpérance que dans ſon appui, elle le regarderoit toujours comme ſon troiſième fils. Mazarin s'humilia juſqu'au point de lui jurer qu'il dépendroit toujours de ſes volontés. Enfin, le jeune Roi dont les graces & la majeſté naiſſantes commençoient à imprimer le reſpect & la tendreſſe, préparé par la Reine ſa mère, ſe jette au col du Prince, l'embraſſe, le ſerre dans ſes bras, & lui recommande le ſalut de l'Etat & de ſa perſonne. L'ame du Héros ne put réſiſter à une ſcéne ſi touchante; comment le Vainqueur de Rocroi, de Fribourg, de Nortlingue & de Lens eût-il oſé démentir tant

de gloire & de services? Il se livra
1648. au plaisir de protéger une Cour
qu'il croyoit ingrate & un Ministre
qu'il n'estimoit pas.

Ibidem. Il garda d'abord quelque modération, essayant de ramener le calme par d'autres voies que par la force des armes; mais bientôt son caractère impatient & fougueux, irrité par des obstacles qu'il dédaignoit, l'emporta comme un torrent au-delà des bornes qu'il sembloit s'être prescrites. La querelle de Mazarin devint la sienne, & il la soutint avec tant de fierté, de hauteur & de fermeté, qu'il convertit en haine & en terreur cette tendre vénération dont chaque ordre de l'Etat lui avoit donné tant de marques.

Cependant, la Reine mettoit en usage les ressources d'une politique foible & méprisée, pour arrêter les progrès du parti. Elle se plaint que la Fronde, sous prétexte du bien public, remplit la France de divisions & de malheurs; que le peuple, encouragé par les factieux, refuse de payer les impositions; que

toutes les sources de la Finance sont taries ; & que l'Etat est réduit à la triste nécessité de faire banqueroute aux familles qui lui ont prêté des sommes considérables avant l'expulsion d'Hemeri. Elle demande enfin ce qu'on veut que la France devienne dans de si tristes conjonctures. Mais la Fronde, qui dominoit dans le Parlement, craignant que les secours que la Reine réclamoit, ne servissent à sa ruine, répond que la chambre de Justice, établie pour la recherche des Financiers, produira plus d'argent qu'il n'en faut pour obliger l'Espagne à une paix qui lui est plus nécessaire qu'à la France. L'esprit de vertige, de discorde & de faction avoit amené les choses au point qu'il falloit que l'autorité Royale reprit son ancienne vigueur ou achevât d'être anéantie.

1648.

Anne d'Autriche tenta un dernier effort ; elle envoya au Parlement les Princes & les Pairs, dans l'espérance que ce concours des premières têtes de l'Etat contiendroit les plus emportés, & imprimeroit du

Mémoires de madame de Motteville, t. III.

1648. respect & de la terreur à la multitude qui assiégeoit le Palais. Telle étoit la prévention de cette Princesse en faveur des Grands, qu'elle comptoit sur le secours de tous en général, & de chacun en particulier. Elle ignoroit que plusieurs d'entr'eux, déjà séduits par leur propre corruption & les artifices du Coadjuteur, ne respiroient que le trouble. Ce prétendu remède ne fit que précipiter le fleau de la guerre civile.

Mémoires du cardinal de Retz, de madame de Nemours, de Joli.

En effet, l'assemblée n'eut pas été plutôt ouverte, que le président Viole invoque le Saint-Esprit pour éclairer messieurs les Princes sur les abus de l'administration; il entre ensuite dans le détail de ces abus, & finit en se plaignant vivement que, tandis que le Ministre cherche à entamer une négociation insidieuse, il fait filer des troupes vers Paris, pour opprimer les défenseurs de la patrie; le Prince qui ne s'étoit contenu jusqu'alors qu'avec beaucoup de peine, se leve & demande au Président d'un air fier, qui commandoit ces troupes; *c'est*, lui ré-

pondit Viole, *le colonel David.* Le Prince élevant la voix déclara à la compagnie que, depuis qu'il étoit à la tête des armées, il n'avoit jamais entendu parler du colonel David; il réfuta ensuite avec la même hauteur tout ce que Viole avoit avancé, & conclut en disant que ce n'étoit pas à la compagnie à s'immiscer des affaires d'Etat, mais qu'elle devoit se renfermer dans le soin de rendre la justice aux particuliers. La compagnie étonnée de la vivacité & de la véhémence du Prince, demeura quelque temps dans un profond silence : à ce silence succedent des murmures sourds & confus. Condé aigri par le bruit jette des regards fiers & méprisants sur quelques jeunes Conseillers qui témoignoient le plus de chagrin & d'impatience. Un d'eux, le plus impétueux des Enquêtes, appellé Quatresoux, s'écrie que M. le Prince l'a menacé du doigt. Condé a toujours protesté qu'il n'en avoit pas même eu la pensée. Cependant la fermentation augmentoit avec les plaintes; l'heure qui sonna

1648.

Mémoires de la minorité de Louis XIV P. L. D. D. L. R.

alors empêcha les progrès du trou-
1648. ble. Chacun ſe retira triſte & mé-
content. Le diſcours & la prétendue
menace du Prince, répandu & exa-
geré dans le public, lui aliénerent
tous les cœurs; il ceſſa dès ce jour
Mémoires du cardinal de Retz, tom. I. d'être l'amour & les délices de la
Capitale; il ſoutint ce revers avec
fermeté, oppoſant autant de mépris
aux clameurs du peuple, qu'il avoit
laiſſé voir d'indifférence pour ſes
applaudiſſemens.

Cependant, les démarches de la
faction indignoient Condé, il déclara
à la Reine, qu'il ne retourneroit
plus au Palais, qu'on lui avoit man-
qué de reſpect, que *de Prince du
Sang il ne deviendroit jamais Bour-*
Mémoires de Talon, t. III. *gueme͡ſtre.* Enfin, ce Prince juſqu'a-
lors ſi ſage & ſi magnanime, qui
ſeul avoit arrêté la vengeance de
la Reïne, la ſollicita, & offrit d'en
être le Miniſtre.

Quand même Anne d'Autriche
eût eu aſſez de grandeur d'ame pour
oublier la journée des barricades,
il étoit difficile que tout ce qui ſe
paſſoit alors, ne rappellât & n'é-
chauffât

chauffât ses anciens ressentimens. Elle éprouvoit de la part des com- 1648.
pagnies supérieures des contradictions auxquelles Mazarin ne pouvoit s'accoutumer ; la déclaration du 28 Octobre n'avoit été enregistrée à la Chambre des Comptes & à la Cour des Aides, qu'avec beaucoup plus de clauses & de modifications qu'au Parlement même.

La seconde de ces compagnies venoit de donner un Arrêt, par lequel il étoit défendu, sous des peines capitales, de mettre les tailles en parti, & d'avancer de l'argent au Roi sur cette branche de ses revenus. Certes, la Cour des Aides n'avoit d'autres vues que d'écarter l'oppression des campagnes, & d'arrêter la dissipation des fonds absorbés par des intérêts énormes, mais cet Arrêt n'en réduisoit pas moins la Cour au discrédit & à l'indigence ; sur les plaintes amères & réitérées de la Reine, la Cour crut se relâcher beaucoup, en suspendant son Arrêt pour six mois. La Régente envoya dans le même temps à la

1648. Chambre des Comptes une déclaration, qui l'autorisoit à emprunter à dix pour cent d'intérêt ; la compagnie entière se prêtoit à ses vues, lorsque, tout-à-coup, le Clergé de Paris, animé & excité par le Coadjuteur, s'oppose à la déclaration, comme illicite & défendue par les loix de l'Eglise, qui ont toujours proscrit l'usure ; il déclare que les compagnies ne peuvent acquiescer aux desirs du ministère, sans autoriser la corruption & le scandale ; la Reine se vit forcée de retirer sa déclaration.

Mémoires du cardinal de Retz, tom. I.

Pendant que la haine agissante & infatigable du Coadjuteur surprend & alarme la vertu, le zèle & la fidélité du Clergé, des Compagnies & des Citoyens, il poursuit & attaque Mazarin, son ennemi, avec les armes du ridicule, presque toujours victorieuses & décisives auprès d'une Nation également vive, ingénieuse & enjouée. Il n'y avoit point de jour qu'il ne parut quelque vaudeville contre le Cardinal : le succès en fut prodigieux. Mazarin se vit

Mémoires de Lainé, t. I, page 67.

en même temps couvert de mépris, d'opprobres, de haine & de railleries. 1648.

Il ne manquoit plus au Prélat que la ressource de la calomnie pour achever de le rendre odieux & exécrable; il ne tarda pas à l'employer. Ses Emissaires publient dans tout Paris que la nuit de Noël doit être aussi funeste à la Nation que l'avoit été dans le siécle dernier celle de la Saint Barthelemi; que la Cour l'avoit destinée au meurtre & au pillage. On ne sçauroit croire avec quelle avidité ces bruits absurdes & horribles étoient reçus de l'imbecille populace. La haine, la fureur, la licence n'avoient plus de bornes; les places publiques, les carrefours regorgeoient de placards satiriques, & les maisons, de libelles, dans lesquels on déchiroit impitoyablement tout ce qu'il y avoit de plus auguste & de plus sacré dans la Nation.

Mémoires de madame de Motteville, tom. II. Mémoires de Nemours, de Joli, de la Rochefoucaut &c.

La Reine ne se consoloit de tant d'outrages, que parce qu'elle se voyoit à la veille d'en châtier les

1648. *Mémoires de Montglat, tom. III.*

auteurs. Déjà elle tenoit des conseils secrets & fréquents avec le prince de Condé ; elle concertoit avec lui les moyens d'accelérer la vengeance. Condé, persuadé qu'elle ne peut dompter la faction & recouvrer son autorité, que par le secours de la terreur & la force des armes, écoute & adopte les conseils les plus hardis : voici celui qu'il appuya le plus & qui convenoit davantage à son caractère fier & entreprenant.

Il vouloit répandre le bruit que les Espagnols paroissoient sur la frontière de Picardie, & sous ce prétexte faire sortir l'armée de ses quartiers, & l'appeller promptement vers la Capitale ; que, lorsqu'elle ne seroit plus éloignée que d'une journée, le Roi s'avanceroit avec lui au devant d'elle ; qu'il la posteroit entre la rivière & le fauxbourg Saint Antoine ; qu'on se saisiroit de l'arsenal, & qu'alors on sommeroit les chefs de la Fronde de se retirer ; que s'ils refusoient d'obéir, & que le peuple eut recours à de nouvelles barricades, l'armée partagée en trois corps

ayant chacun à sa tête vingt piéces de canon, entreroit en même temps dans la Ville par la porte Saint Antoine, le quai des Céleſtins & la porte Saint Bernard; qu'on s'empareroit de l'isle Saint Loüis, dont on feroit une eſpèce de place d'armes, pour contenir la Cité; qu'on romproit les barricades à coup de canon; qu'à meſure que le peuple reculeroit, les troupes & l'artillerie avanceroient jusqu'à ce qu'on eût emporté tous les retranchemens; que le Roi, devenu maître de la Ville & du Palais, se feroit livrer les principaux factieux, dont il feroit un châtiment exemplaire, & qu'il regneroit alors ſans obſtacle & ſans contradiction.

1648.

Ibidem.

Tels étoient les moyens de Condé; on ne peut nier qu'ils ne fuſſent auſſi faciles que déciſifs. Quelle réſiſtance eût pu apporter un peuple immenſe, à la vérité, & irrité, mais amoli par le luxe & les délices, n'ayant ni Généraux ni artillerie; d'un autre côté, n'étoit-ce pas hazarder le ſalut d'une infinité de Citoyens plus malheureux que coupa-

bles, & expoſer aux plus terribles
1648. extrêmités la Ville la plus floriſſante de l'Europe, l'ouvrage immortel de tant de ſiécles & de Rois, qui déjà commençoit à être la patrie des arts, des ſciences & de l'induſtrie.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

Cependant, le Conſeil preſqu'entier applaudit au plan du Prince; il n'y eut que Mazarin qui s'y oppoſa. La foibleſſe & non l'humanité guidoit ce Miniſtre; il craignoit de ne trouver jamais aſſez d'iſſues pour ſe ſauver de la Capitale, & ſe dérober à la fureur des Bourgeois déſeſpérés. On préféra le ſentiment de Michel le Tellier, ſecrétaire d'Etat, de la guerre & autrefois procureur du Roi au Châtelet. Le Tellier, très-inſtruit des reſſources qui répandent l'abondance à Paris, prétendoit que, ſi l'on pouvoit venir à bout de bloquer cette grande Ville, & de lui couper les vivres, ſeulement pendant huit jours, on l'affameroit aiſément, & que la multitude viendroit elle-même livrer au Roi les auteurs des troubles, pour obtenir la paix & du pain. Peu importoit à la Reine de

quels moyens elle se serviroit pour recouvrer son autorité ; cependant, 1648.
comme elle croyoit appercevoir moins de périls & d'obstacles dans le projet de le Tellier, elle adopta son plan, & chargea Condé de l'exécuter.

Soit que le duc d'Orléans fut jaloux du chef de l'entreprise, soit qu'il voulut ménager les frondeurs, qui lui avoient offert plusieurs fois la régence, soit qu'il craignît un soulevement général de la part des Provinces, il combattit une résolution concertée à son insçu. La Reine employa long-temps en vain les prières & les larmes pour le toucher ; voyant qu'elles ne l'ébranloient pas ; *puisque*, dit-elle d'un ton ferme, *le Lieutenant Général de la Couronne, l'oncle du Roi, l'abandonne dans le péril le plus pressant, je n'en poursuivrai pas moins mon entreprise ; je suivrai par-tout M. le Prince avec mes enfans ; seul il aura la gloire d'être le défenseur & le restaurateur de l'Etat.* L'émulation produisit des effets, que la tendresse & la pitié n'avoient

point opérés. Gaston consentit à
1649. tout : il fut résolu sur le champ que la Maison Royale sortiroit de Paris la nuit du 5 au 6 Janvier.

Ce jour-là même le maréchal de Grammont donna un grand souper au duc d'Orléans, à M. le Prince & au cardinal Mazarin : chacun couvroit, sous les apparences de la joie & du plaisir, les desseins vastes & profonds dont il étoit occupé. Sur les deux heures, les Princes & le Ministre rentrerent au Palais Royal, dont les portes furent fermées ; une heure après, la Reine sortit, ayant dans son carosse le Roi & le duc d'Anjou ; elle attendit au cours Gaston & Condé, qui avoient été prendre leurs familles. Le premier parut bientôt suivi de son épouse & de ses quatre filles, dont les trois dernières étoient encore au berceau. Le prince de Condé arriva le dernier au rendez-vous, avec sa mère, sa femme, son fils & le prince de Conti qu'il avoit été chercher jusques dans son lit, parce qu'il s'en défioit. Il ne manquoit de toute la Maison Royale que la du-

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

cheſſe de Longueville qui, ſous pré- 1649.
texte d'une groſſeſſe très-avancée, refuſa opiniâtrément de ſortir de la Ville. On verra bientôt les motifs de ſa conduite.

Au moment que les premières têtes de l'Etat s'échapoient de la Capitale, comme des fugitifs, on diſtribuoit à tous les Officiers de la Couronne, aux Miniſtres, aux Grands, des billets qui leur enjoignoient de partir ſur le champ & d'aller joindre le Roi à Saint Germain. Jamais nuit ne fut plus remplie d'effroi, de trouble & d'alarmes: funeſte contraſte des fêtes & des plaiſirs qui ſignaloient ce temps conſacré aux réjouiſſances. La Cour arriva à Saint Germain, ſans Officiers, ſans meubles, ſans linge & ſans argent. On vit des Dames de la première qualité, des Princeſſes, être obligées de coucher ſur la paille dans la ſaiſon la plus rigoureuſe de l'année. L'inquiétude, le chagrin, la crainte de l'avenir déchiroient tous les cœurs. Il n'y avoit que Condé qui, par ſon intré-

pide gaieté & ſa confiance, raſſurât
1649. les eſprits. Anne d'Autriche partageoit ſa fermeté & ſon courage ; elle diſoit en riant que ce n'étoit qu'un voyage de huit jours, tant le Tellier avoit ſçu lui perſuader que, dans ce cours eſpace de temps, elle jouiroit de la gloire & du plaiſir de voir les habitans de cette Ville, ſi
Ibidem. ſiére & ſi indocile, réclamer à genoux ſa clémence & ſon humanité. Cependant, la ſituation de la Reine n'étoit guéres moins affligeante que celle des Courtiſants ; elle manquoit de tout. Elle ne ſubſiſta pendant toute cette expédition que de l'argent que lui prêta la Princeſſe Douairiere. La table du Roi étoit renverſée ; les diamans de la Couronne engagés ; les Pages de la Chambre congédiés ; la plupart des grands & des petits Officiers avoient diſparus, dans l'impuiſſance où ils étoient de ſervir plus long-temps à leurs dépens. Les troupes, même deſtinées au châtiment de la Capitale, ne ſubſiſterent, pendant un blocus de trois mois, que de pillage.

Telle étoit la face de Saint Germain : celle de Paris étoit encore plus déplorable. A peine le bruit de l'évasion du Roi se fut répandu que tous les Citoyens sortent de leurs maisons, les uns font retentir l'air de cris & de gémissements, ceux-ci d'imprécations, de menaces & de blasphêmes. On en voit qui courent dans les rues, éperdus de crainte & de frayeur ; les autres prennent les armes, tous s'accordent à regarder Mazarin comme l'unique auteur des malheurs publics.

1649. *Ibidem.*

Cependant le Parlement s'assemble, malgré la solemnité de la Fête. La douleur s'étoit communiquée à tous les Membres de la compagnie : chacun se regardoit avec étonnement ; les larmes couloient de presque tous les yeux ; on gardoit un morne & profond silence, qui n'étoit interrompu que par les soupirs qu'arrachoit la vue des maux qui alloient inonder le Royaume. La compagnie fit tout ce qui dépendoit d'elle pour les prévenir ; elle députa à Saint-Germain, pour ap-

1649. prendre, de la bouche même de la Reine les causes de sa retraite, & la supplier de désigner les Citoyens qui lui étoient suspects, afin de leur faire leurs procès.

Les députés se présenterent à Saint Germain, en qualité de suppliants; Mazarin eut l'imprudence de faire congédier, sans réponse, ceux du Parlement. Faute d'autant plus inexcusable, que la Reine n'auroit éprouvé qu'une soumission aveugle & sans bornes de la part de la compagnie; elle feroit rentrée, le jour même dans la Capitale, victorieuse, triomphante & absolue, sans qu'il en eût couté une goutte de sang françois. Déjà la plupart de ceux qui avoient contribué à la cabale ne pensoient qu'aux moyens d'échapper à la vengeance suspendue sur leurs têtes.

Mémoires de Montglat, tom. IV.

Cependant les Gens du Roi étoient retournés à Paris, tristes, confus & humiliés; ils rendirent compte à la compagnie, en peu de mots & avec les marques les plus sensibles de douleur, de la fierté, de la hauteur & de la dureté de la Cour; ils ajou-

Mémoires de Talon, du cardinal de Retz.

terent qu'elle étoit résolue de porter les choses jusqu'aux extrêmités les plus effrayantes, qu'il n'y avoit d'espérance de salut que dans la protection du ciel, en un mot que Paris étoit bloqué de toute part. A cette terrible nouvelle, la fureur & le désespoir s'emparent de tous les esprits; l'excès de la frayeur produit l'audace & la fermeté; Mazarin est proscrit; on prend les armes; l'avarice, l'ambition, la vengeance amenent de nouveaux défenseurs à la Fronde. 1649.

Le premier, qui se présenta, fut le duc d'Elbeuf avec ses trois fils, il fut suivi des ducs de Beaufort, de Bouillon, de Brissac & de Luines, du maréchal de la Mothe-Houdancourt, des marquis de Fosseuse, de Vitri, d'Alluie, de la Boulaie, de Fiesque, de Montrésor, de Matha, de Saint-Germain-d'Apechon & de plusieurs autres. Mais le Coadjuteur, le principal artisan des troubles, qui n'avoit cessé d'attiser le feu de la discorde, avoit ménagé secrétement à son parti

un Chef, dont le nom seul donna plus de force & de réputation à la cause commune, que tout ce concours de Généraux & de Gens de qualité. C'étoit le prince de Conti qui, déjà subjugué par l'ascendant qu'il avoit laissé prendre sur lui à la duchesse de Longueville, céda aisément aux instances du Prélat.

1649.

Mémoires du cardinal de Retz, tom. I.

La jalousie seule arma le frère contre le frère; le jeune Prince vouloit faire voir à son aîné qu'il étoit capable des plus grandes choses sans lui, & même contre lui. Pour la duchesse de Longueville, l'envie de se venger de quelques railleries, échapées au prince de Condé contre elle, & de briller à la tête d'un grand parti, la précipiterent dans la faction. Condé, qui ne voyoit qu'à regret sa sœur entre les mains des Frondeurs, lui assigna un rendez-vous aux Carmelites de la rue Saint Jacques, d'où il prétendoit l'enlever à la tête de deux mille chevaux; mais la Duchesse, qui attendoit de jour en jour le prince de Conti, n'eût garde d'accepter ses offres.

Ce fut le duc de Longueville, le Prince de Marsillac, & les marquis de Noirmoustier & de Silleri qui dirigerent & accompagnerent la fuite du jeune Prince. Il ne fut pas d'abord reçu du peuple avec la joie & les applaudissemens qu'un Prince du Sang devoit attendre: les Parisiens n'osoient se fier au frère de Condé, qui sembloit avoir juré leur ruine. Le duc d'Elbeuf eut l'audace de lui disputer le pouvoir suprême; il fallut que le Coadjuteur l'aidât de tout son crédit, & rendît publiques les liaisons que Conti avoit formées avec lui, quelque temps auparavant, en faveur de la Fronde. Le Prince fut proclamé Généralissime; le duc d'Elbeuf, le maréchal de la Mothe-Houdancourt, les ducs de Beaufort & de Bouillon partagerent sous lui les honneurs & les fonctions du commandement. Le duc de Longueville, qui n'osoit aspirer à l'égalité avec un Prince du Sang, mais trop fier pour se voir confondu avec cette multitude de Généraux, se retira en Normandie, dans le dessein de

1649.

Ibidem.

1649. soulever & d'armer cette grande Province contre la Cour.

Au reste, rien ne rassura plus la multitude, que le parti que prit la duchesse de Longueville de venir demeurer à l'Hôtel de Ville avec ses enfants, pour servir d'ôtage à la foi de son frère & de son époux. On peut dire que c'est là qu'elle regna avec plus d'éclat que la Reine même à Saint Germain. Les Généraux, les Magistrats, les Gens de qualité lui composoient une Cour plus nombreuse, plus brillante; elle présidoit aux conseils, elle étoit l'arbitre des grandes affaires, & la dispensatrice des graces.

Ibidem.

Cependant l'autorité du prince de Conti contint & modéra les transports du peuple. Paris jusqu'alors n'avoit présenté que l'image la plus effrayante: on n'entendoit jour & nuit dans les rues que des cris affreux, des imprécations, des menaces horribles: tout ce qui étoit soupçonné de zèle & d'attachement à la Cour se voyoit à chaque instant sur le point de perdre la vie ou les biens.

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

Le respect, dû à un Prince du Sang, arrêta la plupart de ces désordres. 1649.
A la fureur succéda la gaieté la plus licentieuse & la plus dissolue : c'étoit au milieu des cabarets & des maisons de débauche, qu'on tenoit les conseils, qu'on agitoit les affaires les plus importantes. Les chansons & les épigrammes inondoient Paris : les Chefs de la faction n'étoient pas eux-mêmes à l'abri du ridicule ; il n'y avoit point de jour qu'on n'épuisât sur le Coadjuteur qui en étoit l'ame, & le duc de Beaufort qui en étoit le héros, les traits de la raillerie la plus ingénieuse, les sarcasmes les plus piquants. La duchesse de Longueville n'étoit guéres plus épargnée. On eut ignoré l'existence des Officiers Généraux, sans les vaudevilles qu'on publioit tous les jours contre eux : enfin on passoit les jours & les nuits à se moquer les uns des autres. Condé disoit de cette guerre, qui d'ailleurs ne fut accompagnée d'aucun de ces excès atroces, qui caractérisent presque toujours les discordes civiles, qu'elle ne méritoit d'être traitée

Mémoires de madame de Nemours.

Mémoires de Joli.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

Mémoires de madame de Nemours.

1649. qu'en vers burlesques ; lui-même égayoit tous les jours la Reine & son cercle par les contes les plus plaisants sur le génie, le caractère, les exploits & les entreprises des chefs de la Fronde.

Au reste, il ne falloit pas moins que la confiance magnanime de Condé, pour soutenir le courage de la Reine ; l'évasion du prince de Conti avoit été pour elle un coup de foudre : elle avoit vu avec douleur les gens de qualité, dont on vient de parler, déserter ses drapeaux, pour combattre sous ceux de la Fronde ; cependant elle se consoloit, dans l'espérance de leur faire bientôt éprouver les justes effets de son indignation. Qu'on juge de sa surprise, lorsque, le 10 Janvier au matin, elle voit entrer chez elle la Princesse Douairiere, éperdue, désolée, qui dès la porte se met à crier, *Madame, donnez-moi des gardes, faites-moi mettre en prison, ou plutôt ayez pitié de la plus malheureuse de tous les femmes ; mon fils, le prince de Conti & M. de Longueville se*

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

ſont jettés cette nuit parmi les Rebelles.
En parlant ainſi, elle tombe aux pieds du lit de la Reine, verſant un torrent de larmes. La Reine, ſaiſie de crainte & d'étonnement, demeura long-temps immobile, ſans avoir la force de proférer un mot; elle conſidéroit, en frémiſſant, tous les avantages que la Fronde alloit recevoir d'un Prince du Sang. Mais ce qui la touchoit le plus, c'eſt qu'elle ſoupçonnoit Condé lui-même d'infidélité, Condé, ſans l'appui duquel elle déſeſpéroit de vaincre. Etoit-il vraiſemblable que le prince de Conti, qui l'avoit toujours honoré & reſpecté moins comme ſon ainé, que comme ſon père, eût oſé prendre à dix-neuf ans une réſolution ſi déterminée, à ſon inſçu & contre lui? Le hazard fortifioit encore les ſoupçons & la défiance de la Reine. Condé étoit parti, la veille même, de Saint Germain pour aller établir des troupes dans les poſtes qui ſont ſitués ſur la Seine, au deſſus de Paris. Depuis ce temps, on n'en avoit reçu aucune nouvelle, & Anne

1649.

Mémoires de Montglat, tom. IV.

d'Autriche trembloit qu'il n'eût sui-
1649. vi la même route que son frère.

Dans ces momens si tristes, elle envoya chercher le duc d'Orléans & le Cardinal, à qui elle fit part de la défection de Conti & de ses inquiétudes sur Condé. Loin de consoler la Reine, l'un & l'autre ne témoignerent que de l'abbatement & de la consternation; le Ministre sur-tout succomboit sous le poids de la douleur & de la frayeur; il ne trouvoit plus de ressources contre un Prince dont la réputation & l'autorité alloient entraîner toute la France; il n'attendoit que la nuit pour fuir du Royaume, où la fortune ne lui présentoit que des piéges & des écueils. Mais enfin la présence de Condé, qui arriva le soir même à Saint-Germain, mit fin à la perplexité & à la désolation de la Cour.

Il seroit difficile de peindre les transports auxquels il s'abandonna, en apprenant la fuite de son frère; il devint si furieux que personne n'osoit l'aborder & lui parler; il éclatoit en invectives contre la du-

Mémoires de madame de Nemours.

cheſſe de Longueville, à qui il attri-
buoit la conduite de cette intrigue. 1649.
L'idée de voir ſa famille, indocile & révoltée autant contre lui que contre la Reine, ajoutoit encore à ſon indignation ; mais bientôt témoignant le calme le plus profond, il fait revêtir d'une caſaque dorée, & armer de pied en cap un nain qu'il préſente à la Reine, en lui diſant : *Madame, voici le Généraliſſime des Pariſiens.* Après avoir exhalé ſon reſſentiment contre ſon frère par tout ce que l'ironie a de plus amer, il prend Mazarin qu'il voyoit toujours pâle & tremblant, le conduit devant la Reine, & jure qu'il périra, ou qu'il le fera triompher de tous ſes ennemis. Il ajouta qu'il vouloit battre les Pariſiens comme des poltrons, & leurs Généraux comme des hommes dont la valeur & l'expérience deviendroient inutiles par la jalouſie & la méſintelligence ; l'ame de la Reine s'éleva avec celle de ſon invincible défenſeur, elle agit avec une nouvelle vigueur, ne ménagea plus rien, & porta les cho-

ſes juſqu'aux dernières extrêmités.
1649. Mais les coups d'éclat & d'autorité qu'elle frappa, les hoſtilités de ſes troupes, n'excitoient plus que le mépris & la raillerie des Pariſiens. Depuis que le prince de Conti avoit embraſſé la défenſe du parti, il n'y avoit point de jour que des gens coſidérables ne ſe jettaſſent dans Paris. On voyoit des Villes, des Provinces entières donner un libre eſſor à la haine qu'elles portoient au Miniſtre, & former des vœux tout haut en faveur de ſes ennemis; peut-être même ſe ſeroient-elles déclarées contre lui, ſans le reſpect & la terreur qu'inſpiroit le nom de Condé.

Pendant que les Pariſiens, fiers de leur nombre, de leurs tréſors & de leurs reſſources, inſultent du haut de leurs murs à Mazarin; Condé déploioit toute la force de ſon courage & de ſon génie, pour les obliger à tomber bientôt aux pieds de ce Miniſtre outragé.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

Le duc d'Orléans étoit revêtu des marques du commandement, Condé en rempliſſoit les fonctions; ſur lui

ſeul rouloit la conduite & les détails de cette entrepriſe, à laquelle la poſterité aura peine à ajouter foi. 1649.

En effet, c'étoit avec ſept ou huit mille hommes, les débris de la dernière campagne, que le prince de Condé avoit formé le projet d'en réduire plus de cinq cent mille rétranchés derrière des murailles, & animés par la fureur, la haine & la vengeance. Il n'avoit ni argent ni magaſins; l'hiver étoit tel qu'on ne ſe ſouvenoit pas d'en avoir vu un plus rigoureux. On regardoit dans l'un & l'autre parti le deſſein du Prince comme téméraire & impraticable; on ſoutenoit qu'il échoueroit & qu'il perdroit devant Paris la réputation du plus grand Capitaine de l'Europe, dont il jouiſſoit de l'aveu unanime de toutes les Nations. Mais ce Prince, accoutumé à exécuter de grandes choſes avec de petits moyens, fit bientôt voir qu'il n'y a rien d'impoſſible à la conduite, à la vigilance & à l'audace. D'abord il s'empara de Pontoiſe, de Saint Cloud, de Meudon, de Montlheri,

Mémoires de Montglat, tom. IV.

de Corbeil, de Lagny, de Ch
1649. ton, de Vincennes & de Saint
nis; il jetta ſon Infanterie dans
ces poſtes, qui coupoient aux
ſiens la communication avec la
mandie, la Picardie, la Brie,
Champagne, la Beauce & l'Orlé
nois; en ſorte que les chemins d
ces Provinces, qui ſont les grenie
de la Capitale, étant fermés,
falloit les ouvrir par la force des
armes, ou ſe réſoudre à périr de faim.

Après avoir fait toutes ces diſpoſitions avec une activité incroiable, Condé n'avoit plus à ſes ordres qu'une poignée de Cavalerie, à la tête de laquelle il défioit cette multitude innombrable, renfermée dans les murs de Paris. On le voyoit marcher jour & nuit, viſiter & fortifier ſes poſtes, enlever les convois qui arrivoient des Provinces aux aſſiégés, pourſuivre & combattre les troupes qui ſortoient de la Ville. De toutes les guerres qui rempliſſent les annales du genre humain, celle de Paris eſt peut-être la ſeule où la fortune n'ait eu aucune part aux évenemens.

événemens. Jamais ni la supériorité du nombre, ni l'avantage des positions ne firent balancer un instant la victoire en faveur de la Fronde; ce n'est pas que les Généraux du parti manquassent de courage, d'application & d'expérience; mais leurs troupes n'étoient recommandables que par la bonne mine & l'élégance; elles n'avoient ni valeur, ni fermeté, ni discipline.

1649.

Le nom seul de Condé les épouvantoit, au point que des Régiments entiers jettoient leurs armes, & s'enfuyoient à la vue d'une compagnie de l'armée qu'il commandoit. Les vaincus ne rentroient à Paris qu'au milieu des huées & des insultes de la populaec; mais ils s'excusoient sur le respect qu'ils devoient aux troupes du Roi, qui ne leur avoit pas permis de tirer les premiers. Le régiment de Corinthe que le Coadjuteur avoit levé & armé à ses frais, ayant témoigné plus de résolution, fut battu & dissipé dans un combat. On appella cet échec, *la première aux Corinthiens.*

Mémoires de madame de Motteville, t. IV.

Tout succédoit si heureusement

1649. au Prince ; il avoit pris des mesures si sages, qu'il eût réduit Paris en moins de quinze jours, sans l'avarice de ses propres troupes. Les assiégeants renouvellerent ce qui s'étoit passé au siége de Paris, sous Henri IV ; ils vendoient sécretement des vivres aux assiégés. Les Païsans, attirés par l'appas du gain, profitoient de la longueur des nuits, pour se glisser jusques sous les murs de la Ville avec des hottes chargées de pain & de viande, qu'ils échangeoient contre de l'or. Enfin, comme le Prince n'avoit pas assez de troupes pour garder exactement les vastes dehors de la Capitale, quelques convois entrerent heureusement dans la Ville. Ces divers moyens prolongerent le blocus ; & quoique le peuple souffrit beaucoup, cependant ses maux ne furent jamais assez extrêmes, pour l'obliger d'abandonner les chefs de la faction au ressentiment de la Cour.

Mémoires de Montglat, tom. IV.

Condé, faute de troupes, n'avoit pu se saisir de Brie-Comte-Robert & de Lésigni ; il se vit même obligé

d'évacuer Charenton. Auſſi-tôt le prince de Conti ſe ſaiſit de tous ces poſtes; il y établit un grand nombre de troupes pour favoriſer les convois qu'il attendoit de la Brie. Le duc de Beaufort forma un projet plus éclatant; ce fut de forcer Corbeil, & d'ouvrir les paſſages de la Seine. Il ſort de Paris avec ſix mille hommes de troupes réglées & une multitude de Bourgeois; mais cette armée n'eût pas plutôt appris que Condé en perſonne lui avoit épargné la moitié du chemin, en ſe poſtant au moulin de Charenton, que vaincue ſans avoir vu l'ennemi, elle ſe diſſipa & s'enfuit, malgré tous les efforts de ſon Général.

1649.

Mémoires de la minorité, P. L. D. D. L. R.

Le Prince voyant qu'il lui étoit beaucoup plus difficile de trouver les Frondeurs que de les battre, réſolut d'attaquer Charenton qu'ils avoient fortifié avec beaucoup de ſoin. Clanleu, le plus brave & le plus expérimenté des Officiers Généraux de la Fronde, commandoit dans ce poſte; il avoit ſous ſes ordres neuf Régiments qui formoient

1649. un corps de plus de trois mille hommes.

Condé raſſemble cinq mille hommes de tous les poſtes qu'il occupoit ; il fait ſes diſpoſitions la nuit du 7 au 8 Février, & invite le duc d'Orléans, les Grands, les Miniſtres & tous les Courtiſants à être ſpectateurs du combat, ou plutôt de la victoire.

Mémoires du cardinal de Retz.

L'infanterie, qui ne conſiſtoit qu'en trois mille hommes, étoit partagée en trois corps, ſous les ordres de trois Officiers Généraux. Condé ſe poſta avec la cavalerie ſur une éminence, tant pour ſoutenir l'attaque, que pour contenir l'armée de la Fronde, qui couvroit toute la plaine qui s'étend depuis Piquepus juſqu'à la Rivière ; ce corps, compoſé de quinze mille hommes, étoit ſoutenu par une multitude innombrable de Pariſiens rangés en bataille depuis la Place Royale juſqu'à Piquepus. On voyoit au premier rang le Coadjuteur chargé de rubans, armé de pied en cap, impatient de ſignaler ſa valeur en faveur du parti,

Mémoires du marquis de Montglat, de Retz, de Joli, de Nemours, &c.

Mémoires de madame de Nemours.

comme il avoit ſignalé ſon éloquence. 1649.

Dès que le jour eût paru, Condé donne le ſignal aux troupes deſtinées à l'aſſaut ; elles s'ébranlent en même temps, & avec la même ardeur ſous la conduite du duc de Châtillon, à qui le Prince vouloit ménager la gloire de mériter le bâton de Maréchal de France aux yeux de tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre en France. Clanleu, qui voyoit la plaine couverte des troupes de ſon parti, oppoſa la réſiſtance la plus vigoureuſe, dans l'eſpérance d'être ſécouru ; cependant, malgré tous ſes efforts, le jeune comte de Boutteville pénétre le premier dans la place à la tête de la diviſion qu'il commandoit. Bientôt les autres corps le ſuivent : en moins de cinq quarts d'heure, les aſſaillants forcent ſix barricades, tuent ou prennent tous ceux qui les défendent. Clanleu, à qui le vainqueur offre généreuſement quartier, répond qu'il aime mieux périr les armes à la main, que de porter ſa tête ſur un écha-

Hiſtoire du maréchal de Luxembourg, tom. I.

1649. faut ; en même temps il se précipite au milieu des Royalistes, où il tombe percé de coups. Le duc de Châtillon qui avoit fait des prodiges de valeur, est lui-même blessé mortellement dans le sein de la victoire : il n'y en eût jamais de plus complette. L'artillerie, les bagages, tous les drapeaux, où étoient inscrits ces mots, *Regem nostrum quærimus*, tomberent entre les mains du Prince ; le seul marquis de Cuguac, petit-fils du maréchal de la Force, après avoir combattu vaillamment à la tête de son Régiment, se sauva sur un glaçon qui l'amena heureusement à Paris.

Mémoires de Montglat, tom. IV.

Pendant que Châtillon tailloit en piéces les meilleures troupes du parti, l'armée parisienne demeuroit immobile dans sa position, n'osant franchir la vallée de Fécamp qui la séparoit de Condé ; il semble que ces nombreuses légions n'étoient sorties de la Capitale, que pour voir de plus près la honte & le désastre du parti. Le combat étoit à peine fini, que les Généraux reprirent la route de

Paris, honteux & consternés; ils ne furent reçus de cette multitude armée dont on a parlé, qu'avec des reproches & des insultes. Le soldat qui jusqu'ici n'avoit donné que des marques de frayeur, osoit se plaindre qu'on lui eût arraché la victoire en ne le conduisant pas au combat; il eût volontiers puni les Généraux de sa propre lâcheté.

1649.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

Ce combat, le plus sanglant de cette guerre, coûta à la France plus de cent braves Officiers, quatre-vingt du côté des vaincus, & quinze de celui des vainqueurs. L'un & l'autre parti donna des larmes à la mort du duc de Châtillon qui expira le lendemain, âgé de vingt-sept ans & à la veille d'être Maréchal de France. Anne d'Autriche le fit enterrer à Saint Denis, au milieu des Héros, dont il égaloit déjà la gloire. Jamais Achille, sous les murs de Troie, ne témoigna des regrets plus douloureux de la perte de Patrocle, que Condé de celle de Châtillon. Il avoit déjà vu périr à ses yeux Tournon, Laval, Chabot qu'il ai-

moit tendrement ; & l'impitoyable
1649. Mars lui enlevoit le premier de ſes amis, le compagnon de ſes victoires & de ſes plaiſirs, un autre lui-même. On craignoit qu'il ne ſuccombât ſous l'excès de ſon affliction.

Cependant, au milieu de ſes cris & de ſes gémiſſemens, il n'oublia point ce qu'il devoit au Roi & à lui-même ; la nuit qui ſuivit la mort de Châtillon, il détacha le comte de Grancey, depuis Maréchal de France, avec quelques troupes pour s'emparer de Brie-Comte-Robert, de Léſigni & de Villemenon, les ſeuls paſſages qui reſtaſſent aux Frondeurs ; en les perdant, il falloit ſuccomber ſous le poids de la faim & de la miſere, ou recevoir la loi du vainqueur. Il n'y avoit qu'une révolte générale de la part des Provinces qui pût garantir le parti de ſa chûte.

Mémoires de la minorité, P. L. D. D. L. R.

Grancey remplit avec autant de courage que d'activité les ordres de ſon Général. D'abord il battit le marquis de Noirmouſtier qui commandoit un camp volant de dix-ſept

escadrons ; il força ensuite les châteaux de Lésigni & de Villemenon, & obligea en moins de deux jours la garnison de Brie-Comte Robert, composée de huit cents hommes, à se rendre prisonnière de guerre. 1649.

Ces avantages furent suivis ou précédés des combats de Vincennes, de Lagny & de Montlhéri. On n'entrera point dans le détail de ces actions célébres alors & presque oubliées aujourd'hui ; elles présentent toutes le même spectacle. Le petit nombre l'emporte toujours sur la multitude ; la discipline & la valeur triomphent de tous les obstacles. En un mot, Condé ne parut pas moins admirable aux vaincus qu'aux vainqueurs.

Mémoires de Montglat, tom. IV.

Cependant tous les désastres, dont on vient de parler, remplissoient la Capitale de deuil & de terreur ; pour comble de malheur, la Reine avoit abandonné au pillage les Maisons de Campagne & les Terres des Magistrats ; les sommes auxquelles les Citoyens s'étoient taxés, avoient été dévorées par les Généraux &

Mémoire de Talon, t. IV.

1649. les Officiers. Il falloit s'épuiser pour former de nouveaux fonds, ou se résoudre à voir l'armée fondre misérablement, faute d'argent & de vivres. Le Parlement n'avoit plus que les vaines apparences de l'autorité & du commandement : les Généraux seuls jouissoient de la réalité : la Fronde avoit bien trouvé le secret dangereux de soulever le peuple, mais celui de le contenir lui étoit échapé.

Dans ces circonstances, les plus illustres Membres des compagnies, presque toute la haute Bourgeoisie désiroient ardemment la cessation de la guerre, ce fléau qui ruinoit la fortune de l'Etat & celle des Particuliers; mais ils n'osoient exprimer leurs vœux tout haut, dans la crainte de devenir l'objet des soupçons & de la haine des zèlés, qui, déguisants leurs passions sous le prétexte spécieux de la liberté & de la sureté publiques, ne vouloient traiter qu'à condition que la Régente abandonneroit son Ministre.

Ibidem.

Mémoires de madame de

Anne d'Autriche de son côté,

fiere de tous les avantages que le bras de Condé lui avoit ménagés, 1649. ne vouloit traiter qu'en Reine victorieuse ; elle exigeoit que les Factieux imploraſſent à genoux ſa clémence, & ſe ſoumiſſent à toutes les conditions qu'elle jugeroit à propos d'impoſer : la hauteur de cette Princeſſe n'étoit ſecondée que par celle de Condé. Déjà Gaſton, toujours foible & incertain, ſe juſtifioit auprès des Frondeurs, de la ſortie du Roi & de la guerre qui en étoit la ſuite. Mazarin lui même recherchoit par des baſſeſſes ſécretes les Chefs du parti contraire ; il oſoit rejetter, ſur l'audace & l'impétuoſité de ſon Protecteur, le projet du ſiége de Paris, & tous les maux qui étoient venus fondre ſur les rebelles.

Motteville, tom. IV.

Ibidem.

Cette manœuvre honteuſe & perfide n'échappa point au Prince, il déclara aux négociateurs du duc d'Orléans & du Miniſtre, qu'il ne vouloit point être ſeul chargé de la haine publique ; & qu'il feroit ſa paix avec le parti entier, s'ils ne renonçoient pas à des démarches capa-

Ibidem.

bles de relever le courage & les
1649. espérances des vaincus. Les menaces du Prince effrayerent Mazarin qui se contenta de jetter la division parmi les Chefs de la faction.

Cependant chaque jour rendoit le fort des assiégés plus affligeant & plus douloureux. La Reine eût bientôt joui du plaisir de les voir humiliés & accablés, sans les nouvelles funestes qu'elle reçut coup sur coup des Pays étrangers, des Provinces & de la frontière.

Le Coadjuteur ne se fut pas plutôt apperçu que la puissance & les forces du parti qu'il avoit créé & animé, ne répondoient point à ses vastes projets, qu'il engagea les autres Chefs à implorer les secours & la protection de l'Espagne; on vit, à la honte du nom françois, les marquis de Noirmoustier & de Laigues briguer le criminel honneur d'introduire l'ennemi dans le sein de l'Etat. L'Archiduc, guidé par ces deux Officiers, s'avança jusqu'à Guise & delà à Crespi en Valois, avec vingt mille hommes. Ses Envoyés furent admis

Mémoires du cardinal de Retz, tom. I.

au Parlement, & prirent séance sur les Fleurs de Lys; peut-être même 1649.
que la Capitale lui eût été livrée sans l'autorité & le courage de Mathieu Molé, premier Président, & d'un grand nombre de Magistrats qui ne voyoient qu'avec horreur le succès des intrigues du Prélat.

Dans le même temps on apprit que le duc de Longueville avoit trouvé le secret de lever une armée de dix mille hommes en Normandie, & qu'il se préparoit à venir enlever le Roi jusques dans Saint-Germain. L'esprit de révolte s'étoit communiqué aux principales Villes; les Parlements de Bordeaux & d'Aix venoient de s'unir à celui de Paris; celui de Toulouse chanceloit; Reims, Châlons, Tours, Poitiers, le Mans s'étoient déclarés ouvertement en faveur de la Fronde. Le marquis d'Hocquincourt, depuis Maréchal de France, écrivoit à madame de Montbazon, fort attachée au duc de Beaufort, que Peronne étoit à la belle des belles. Enfin le duc de la Tremoille, proche parent du

Prince, venoit de lever une armée
1649. contre la Cour.

Mais ces nouvelles effrayerent moins la Reine, que celles qu'elle reçut d'Alſace. Le Roi entretenoit ſur cette frontière les troupes les plus aguerries de l'Europe, l'armée Veymarienne, dont on a tant parlé dans le volume précédent; le vicomte de Turenne la commandoit depuis cinq ans avec autant d'éclat que de ſuccès. Ce Général, qui depuis ſon enfance avoit paru ſi éloigné, non ſeulement de l'eſprit de faction, alors naturel aux Grands de la Nation, mais de tout ce qui avoit l'air d'intrigue & de cabale, démentit tout-à-coup ſes ſervices, ſa gloire & ſon caractère; il ſouleva contre le Roi l'armée que le Roi lui avoit confiée. Cette action, qui étonna juſqu'à l'audace du petit Catilina, étoit capable d'entraîner la ruine de la Monarchie. Que doit-on penſer du genre humain, quand on voit ceux qui en ont été la gloire & l'ornement s'oublier juſqu'au point de fouler aux pieds les devoirs les plus

Mémoires du cardinal de Retz, tom. I.

ſacrés ? Il n'a pas moins fallu que les exploits immortels & ſur-tout les vertus de ce grand homme pour réparer une faute ſi funeſte & ſi dangereuſe. 1649.

Cependant l'Etat étoit à deux doigts de ſa perte. Turenne marchoit d'un côté, l'Archiduc de l'autre, Longueville s'ébranloit auſſi; l'armée Royale, compoſée de ſept à huit *Ibidem.* mille hommes épuiſés de veilles, de fatigues & de travaux, alloit être enveloppée ou diſperſée. La Cour étoit ſans reſſources; elle ne voyoit d'aſyle que dans la fuite, & elle ne ſçavoit dequel côté la diriger, dans le bouleverſement preſque général des Provinces. Dans ces circonſtances déſeſpérées, Condé eut encore la gloire de raſſurer & de ſauver la Monarchie.

C'étoit à la tête de cette même armée, devenue rébelle ſous les ordres de Turenne, qu'il avoit gagné les mémorables batailles de Fribourg & de Nortlingue, & détruit preſque toutes les forces d'Allemagne. Les Officiers & les Soldats avoient con-

servé pour lui la plus profonde vé-
1649. nération ; Condé profite de cette disposition favorable ; il écrit à tous les Colonels de ne plus reconnoître l'autorité de Turenne. Ces lettres appuyées de celles du Roi, & surtout d'une somme de huit cent mille livres qu'Hervart, Contrôleur Général des Finances, avança de ses propres fonds, furent suivies d'un succès décisif. Turenne se vit presque généralement abandonné ; il s'enfuit dans les pays étrangers, dans la crainte d'être arrêté & livré à la Reine qui ne demandoit qu'à signaler sur lui sa vengeance. Du fond de son asyle, il implora la protection de Condé qui la lui accorda généreusement ; non seulement il ménagea son pardon, mais il lui obtint des graces considérables. Condé négocioit alors aussi heureusement qu'il faisoit la guerre ; il trouva le moyen d'arrêter & de suspendre la marche des ducs de Longueville & de la Tremouille.

Ibidem. La Cour étoit à la vérité délivrée d'ennemis redoutables, mais les ap-

proches des Espagnols troubloient la joie de ces succès. 1649.

Dans ces circonstances, la nécessité rapprocha tous les partis; la Fronde, parce qu'elle voyoit la Ville prête à être affamée; la Reine, parce qu'elle ne pouvoit soutenir à la fois une guerre civile & étrangere. Tels furent les moyens simples qu'on employa pour dénouer cette intrigue si compliquée, & accélérer la paix.

La Cour envoya un Héraut d'armes sommer le prince de Conti, le Parlement & la Ville de rentrer dans le devoir. Après une longue délibération, le Parlement refusa d'entendre le Héraut: le respect dirigea les démarches de la compagnie; elle répondit qu'il n'étoit d'usage d'envoyer des Hérauts qu'à des Souverains ou à des Ennemis; qu'elle n'étoit ni l'un ni l'autre, & qu'elle députeroit à Saint-Germain pour recevoir les ordres du Roi.

Mémoires de Retz, de Joli, de la minorité.

Condé, qui d'abord ne vouloit rentrer dans la Capitale qu'en conquérant, eût la grandeur d'ame de sacrifier ses ressentimens à l'amour

de la patrie ; il se prêta avec zèle
1649. à la paix, mais il vouloit que la Reine en dictât les conditions. Personne ne le seconda : Anne d'Autriche, qui regardoit le salut & la fortune de Mazarin comme d'assez dignes prix de la victoire, fut la première à se relâcher. On prétend que la nouvelle du parricide commis en la personne du Roi d'Angleterre, qui enfin, après de longues infortunes, venoit de périr sur un échafaut, victime de la fureur de ses sujets, ne contribua pas peu à modérer la fierté de cette Princesse. Au reste, cette action atroce n'excita guéres moins de pitié, d'indignation, d'horreur & de regrets à Paris qu'à Saint-Germain ; l'un & l'autre parti déploroit à l'envie des guerres intestines, qui ne produisoient que des calamités & des forfaits inouis.

C'est sur ces entrefaites que la paix fut enfin signée à Saint-Germain ; personne n'en ignore les conditions ; aucun des deux partis ne remplit son objet ; la Reine, qui

vouloit accabler le parti, se vit obligée de traiter, pour ainsi dire, 1649.
d'égal à égal avec lui; la Fronde, qui n'avoit armé que pour perdre Mazarin, ne lui porta que des coups foibles & impuissants; il demeura comme auparavant le maître de la Cour, & par conséquent à portée de se venger de tous les outrages qu'il avoit reçus.

Il n'y eût guéres que Condé qui gagna de la gloire & de la puissance dans cette guerre. Il avoit réduit la Fronde à des extrêmités si déplorables, qu'elle ne pouvoit éviter sa ruine entière, qu'en employant les moyens les plus odieux, c'est-à-dire, en livrant la Capitale aux Espagnols, & en précipitant le Royaume dans le plus affreux précipice. Enfin, ce qui valoit mieux que des victoires, c'est lui qui principalement avoit négocié & rendu la paix à la France.

Cependant Matthieu Molé qui revenoit de Saint-Germain, la branche d'olivier à la main, au lieu d'être reçu avec les honneurs qu'on

1649. *Mémoires du cardinal de Retz, t. I.*

doit au père & au libérateur de la patrie, se vit en proie aux insultes, aux reproches & aux menaces des Factieux ; on l'accusoit d'avoir trahi les intérêts de la Nation, en souffrant dans le ministère son oppresseur & son tiran ; il se vit sur le point d'être mis en piéces par les ingrats qu'il venoit de sauver ; mais loin d'être effrayé de la mort qui se présentoit sous l'aspect le plus hideux, l'intrépide Magistrat présenta toujours un front calme, une ame inébranlable à l'orage.

C'étoit le Coadjuteur, principalement soutenu des ducs de Beaufort & de Bouillon, qui s'opposoit avec le plus d'aigreur & d'animosité à cette paix si agréable au Parlement & aux Gens de bien ; Gondi, qui avoit souillé si souvent la sainteté de son ministère, au milieu des armes & des factions, s'étoit rendu le maître de la Capitale par une multitude de scélérats qu'il payoit ; fier d'un crédit qu'il ne devoit qu'à l'imposture & à son argent, il anime les Généraux & les Officiers, il ap-

pelle l'ennemi avec de nouvelles & de plus fortes instances ; il remplit les salles du Palais de ses émissaires, il y paroît lui-même un poignard sous sa robe. Molé, secondé de presque toute la Magistrature, fit tout ce qui dépendoit de son zèle, pour déconcerter ses desseins ; cependant il céda à la crainte de voir le temple de la justice profané & ensanglanté ; il se vit obligé de ménager jusqu'aux vues mercénaires des Chefs de la faction, & de consentir à une nouvelle députation envers la Reine, afin d'obtenir des graces & des bienfaits pour des hommes, qui ne méritoient, aux yeux de la Cour, que des châtiments. Ceux ci exigeoient, pour prix de leur révolte, des récompenses telles que Condé, qui avoit si souvent sauvé l'Etat, n'en eût osé prétendre de plus grandes ; la moitié du Royaume suffisoit à peine à leur avidité. 1649.

Cependant l'imbécille populace, au lieu de voir qu'elle n'étoit que la victime de l'intérêt & de l'ambition des Grands qui l'avoient si mal servi, applaudissoit à leur audace ; ceux-

ci en rougirent eux-mêmes, & en-
1649. voyerent offrir à Condé de se désister de leurs prétentions & de se contenter de l'amnistie, à condition que Mazarin seroit renvoyé. Condé se moqua de l'alternative, & le Cardinal trouva le secret de les diviser & de les affoiblir; il accorda seulement au prince de Conti l'entrée au Conseil & le gouvernement de Damvilliers; il lui eût accordé d'autres graces sans Condé qui s'y opposa avec vigueur. On désarma les autres Chefs avec un peu d'argent & beaucoup de promesses, & il ne resta à la plupart des rebelles que la honte & la douleur d'avoir indiscretement manifesté leur avidité & leur ambition.

Mémoires de Montglas, de madame de Motteville, de Joli, de Nemours, de Retz, de la Rochefoucault &c.

Dès que la paix eût été signée, le premier soin de la Princesse Douairiere fut de réconcilier ses enfants. Le temps avoit calmé les transports de Condé; il présenta lui-même au Roi & à la Reine le prince de Conti son frère; & celui-ci tous les Gens de qualité qui avoient servis sous lui, excepté le Coadjuteur & le duc de Beaufort, qui ne purent se ré-

Vie de la duchesse de Longueville.

ſoudre à remplir ce devoir ſacré. L'opiniâtreté de leur haine augmenta leur réputation & leurs forces ; ils eurent le ſecret de conſerver un parti, à la tête duquel ils dominerent encore long-temps dans la Capitale. 1649.

Au reſte, le feu de la guerre inteſtine n'étoit pas tellement éteint, qu'on n'apperçut encore par-tout les ſemences de l'embraſement. La défiance, la haine, les ſoupçons, la terreur partageoient tous les eſprits. La Fronde, qui demeuroit expoſée à la vengeance de Mazarin, entretenoit par toute ſorte de moyens l'animoſité publique, comme le ſeul aſyle qui lui reſtoit contre la puiſſance du Miniſtre. Paris préſentoit la même image qu'avant la guerre ; il retentiſſoit de plaintes, d'imprécations & de murmures : c'eſt ainſi qu'après un violent orage, le bruit ſourd de la foudre ſe fait encore entendre dans les airs.

Il n'y avoit qu'un moyen de ramener le calme, c'étoit de conduire le Roi à Paris ; la Magiſtrature, la *Mémoires de la minorité P. L. D. D. L. R.*

1649. Bourgeoisie, le corps des Marchands sur-tout que la guerre civile avoit ruiné, sollicitoient vivement la Reine de rétablir son séjour dans la Capitale. Condé offroit d'être son guide; mais Anne d'Autriche, sensible à tous les outrages qu'elle avoit reçus, ne pouvoit consentir à rentrer sitôt dans une Ville, encore souillée & profanée par l'esprit de révolte & de faction. Mazarin sur-tout ne se croyoit pas en sureté au milieu de plus de deux cents mille ennemis; il mena la Cour à Compiegne, sous prétexte de veiller de plus près aux opérations de la campagne que les Espagnols avoient déjà ouverte; mais en effet dans l'espérance que la main bienfaisante du temps calmeroit la fermentation.

La conduite de Condé contraste parfaitement avec celle de Mazarin. Ce Prince, qui sçavoit que les Parisiens ne le haïssoient guéres moins alors que le Ministre *qu'il avoit*, selon l'expression trop énergique du cardinal de Retz, *tiré du gibet*, s'imagine qu'il y va de sa gloire de se montrer

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

montrer à ce peuple innombrable qui le regardoit comme le seul auteur de tous ses maux. Il se rend à Paris, & parcourt, seul dans son carosse, les principales rues de cette Ville. O spectacle, ô triomphe ! sa vue n'inspire que des sentiments de respect & de vénération ; tant il est vrai que le génie & la valeur suprême ont des attraits pour ceux-mêmes qui en ont éprouvé les plus terribles effets ! Tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Capitale s'empressa de venir rendre ses hommages à un Prince qui, quelques jours auparavant, imprimoit tant de crainte & de frayeur. *Le Parlement lui-même lui envoya une célébre députation, tant pour le saluer, que pour le remercier de la paix à laquelle il avoit puissamment contribué. Il y eut des Magistrats qui voulurent s'opposer aux honneurs qu'on lui déféroit, en disant qu'ils n'appartenoient qu'aux Rois & aux

1649.

Mémoires de madame de Nemours.

* Les Frondeurs avoient fait accroire au peuple que M. le Prince ne se nourrissoit que des oreilles des Bourgeois de Paris. *Ibidem.*

enfans des Rois ; mais le Parlement
1649. décida qu'il n'avoit pas besoin d'exemple pour honorer la vertu d'un si grand homme.

Ibidem. La joie que Mazarin ressentit de voir Condé lui frayer ainsi le chemin de la Capitale, fut bientôt tempérée par l'éclat qui suivoit ce Prince. Le Ministre, devenu jaloux de son protecteur, le regardoit comme un Rival dangereux ; les honneurs extraordinaires qu'il avoit reçus à Paris, son autorité, sa réputation qui augmentoient chaque jour, l'épouvantoient. Il lui offrit, pour l'éloigner de sa famille, de ses amis & de Paris, le commandement de l'armée des Pays-Bas ; mais soit que la santé de Condé fut altérée par les fatigues d'une campagne d'hiver, pendant laquelle il avoit été nuit & jour à cheval ; soit plutôt qu'il regardât le plan formé par le Ministre comme mal conçu, il déclara qu'il iroit se reposer dans son gouvernement de Bourgogne. Avant que de partir, il voulut avoir la gloire d'achever de pacifier tout le Royaume : la

Guienne & la Provence étoient le théâtre des troubles les plus violens, excités par la mésintelligence des Parlements & des Gouverneurs ; tous les partis s'en rapportoient à la médiation & aux lumières du Prince, mais le Cardinal, qui ne cherchoit qu'à affoiblir sa puissance, trouva le secret d'éluder ses offres.

1649.

Ibidem.

Cependant tous ceux qui approfondissoient le génie, le caractère, les prétentions des Chefs de la Nation, envisageoient, dans la situation présente des affaires, des troubles plus longs & plus dangereux, que ceux dont on vient de parler. Le service que le Prince venoit de rendre à la Reine & au Cardinal, étoit si grand, qu'il étoit presque impossible qu'ils conservassent une reconnoissance proportionnée à ce bienfait. D'un autre côté, comment Condé, parvenu au comble de la gloire & de la puissance, à un âge où il est si difficile de modérer ses passions, soutiendra-t-il ce poids immense de prospérités ? Déjà la crainte, la défiance, les soupçons,

Ibidem.

la jalousie, prenoient insensiblement
1649. la place de la confiance & de l'amitié entre le Prince & le Ministre. A peine échapé du naufrage, Mazarin essayoit déjà de secouer le joug qu'il s'étoit imposé à lui-même. Condé mettoit sans cesse la complaisance du Ministre à l'épreuve, en lui demandant des graces, moins pour lui, que pour les Officiers qui l'avoient aidé à vaincre. Si Mazarin lui opposoit ses artifices & sa lenteur ordinaire, les reproches & les menaces succédoient bientôt aux prières; ce n'est pas que le Prince eût envie de perdre le Cardinal & de détruire son propre ouvrage, mais il vouloit le contenir dans les bornes de la soumission & de la dépendance qu'il lui avoit jurée; il aspiroit sur-tout à conserver l'autorité qu'il avoit acquise dans les Conseils pendant le siége de Paris, ne pouvant soutenir de concurrence & d'égalité avec son protégé. Mazarin,
Ibidem. accoutumé à la puissance absolue jusqu'aux troubles, ne voyoit plus qu'en frémissant un supérieur & un

maître en la personne de Condé : la grandeur de son génie ne l'étonnoit pas moins que celle de son courage. 1649.

Mais quand la passion de dominer, qui a produit tant de calamités, n'eût pas divisé le Prince & le Cardinal, étoit-il possible que deux hommes de caractère, de mœurs, de conduite & de génie si différents, vécussent long-temps dans l'union & la concorde ? On voyoit briller dans le premier toutes les qualités du Héros, la franchise, la vigueur, l'énergie, la force & la fierté ; l'autre n'étoit connu que par le manége, la ruse, la fausseté & l'ingratitude : Condé n'envisageoit les choses que du côté de la gloire, de la magnanimité & de la réputation ; Mazarin du côté de l'intérêt. L'un se conduisoit & s'expliquoit toujours en Héros, on le voyoit en même temps braver la Cour & menacer la Fronde ; celui-ci toujours circonspect, toujours dissimulé & défiant, accabloit de caresses les gens qu'il craignoit & haïssoit le plus ; le Prince, ferme & inébranlable dans ses principes, fai-

1649. ſoit voir en toute occaſion une ame ſupérieure aux évenements ; le Miniſtre ſçavoit s'accommoder au temps, ſe prêter aux circonſtances, avancer, reculer, promettre, ſe dédire ſelon les occurrences ; dans l'un éclatoient des vertus réelles, des qualités éminentes, obſcurcies par quelques défauts ; dans l'autre le rafinement de la politique, l'apparence des vertus ; c'eſt ſous ſon miniſtère, & peut-être à ſon exemple, que l'honneur commença en France à paſſer pour une chimère, la gloire pour vanité ; le vil & ſordide intérêt s'empara des eſprits & des cœurs, & chacun ſe rendit baſſement avare, croyant n'être que judicieuſement prévoyant.

Œuvres de Saint Evremont.

Le Prince, juſqu'au ſiége de Paris, avoit reſpecté en Mazarin l'ouvrage de la fortune, le choix de la Reine ; il lui avoit ſuppoſé le génie, les talents, le courage & la fermeté convenable au rang qu'il occupoit ; mais lorſque dans le commerce intime & familier qu'il fut obligé d'entretenir avec lui pendant

Mémoires de la minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

toute la guerre, il l'eût étudié de plus près, l'estime s'évanouit peu-à-peu, il ne pouvoit lui pardonner ses irrésolutions, ses foiblesses, sa crainte & son envie perpétuelle de tromper, qui sembloient être en lui les sentiments les plus naturels. Il ne pouvoit sur-tout soutenir la lâcheté & la perfidie avec lesquelles l'ingrat, dans l'instant même qu'il le défendoit, au péril de sa propre vie, contre presque tout le Royaume, s'efforçoit de détourner sur lui seul toute la haine de la faction. Le Cardinal de son côté étoit effrayé de la hauteur, de l'inégalité, des saillies & de l'impétuosité du jeune Prince, mais il dissimuloit profondément la crainte & la jalousie qui le déchiroient; au lieu que Condé s'abandonnoit trop au plaisir dangereux de tourner en ridicule un homme, dont l'ame étoit si inférieure à la sienne.

1649.

Cependant Mazarin, dégoûté d'un protecteur qui l'humilioit, cherchoit dans tout le Royaume de nouveaux appuis; il jetta les yeux sur la mai-

son de Vendôme, qui lui avoit été
1649. si fortement opposée au commencement de son ministère.

Il destina l'ainée de ses niéces au duc de Mercœur. La Reine, qui n'avoit d'autres sentiments que ceux qui lui étoient inspirés par son Ministre, approuva cette alliance, & se chargea elle-même d'obtenir l'agrément du Prince. Quoique celui-ci fut trop éclairé pour ne pas appercevoir que le Cardinal cherchoit à lui échaper, il consentit aux vues de la Reine, soit qu'il méprisât les suites de cette affaire, soit plutôt qu'il appréhendât l'éclat d'un refus formel.

Mais bientôt ses parents & ses amis lui font un crime de sa complaisance. Par quelle fatalité le premier Prince du Sang, le héros de la Nation, au lieu d'être le maître de la Cour, l'arbitre du gouvernement, s'abbaisse-t-il jusqu'au point de complaire à un Ministre odieux & ingrat? La duchesse de Longueville, toujours gouvernée par Marsillac, & encore remplie de ces funestes &

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

dangereuſes illuſions qui l'avoient précipitée dans la révolte, ſignaloit ſur-tout ſa haine contre le Cardinal, tantôt par des invectives ſanglantes, tantôt par des railleries fines & amères, dans leſquelles elle n'épargnoit pas Condé lui-même. Elle lui reprochoit d'être le valet du Cardinal; loin de mépriſer les diſcours de ſa ſœur, Condé avoit la foibleſſe d'en rougir. C'eſt ainſi que ce Prince, ſi grand, ſi fier, qui ne craignoit rien tant que de paſſer pour être gouverné, laiſſoit prendre inſenſiblement à la Ducheſſe un aſcendant qui leur fut également fatal à l'un & à l'autre.

1649.

L'ambition & l'intérêt, ces deux grands mobiles des hommes, guidoient madame de Longueville. Perſonne n'ignore que la maiſon d'Orléans-Longueville, iſſue de cet immortel Dunois qui ſauva la France ſous Charles VII, prétendoit marcher immédiatement après les Princes du Sang. Les Grands du Royaume & ſur-tout les Princes légitimés, combattoient cette prérogative : il n'y avoit rien de décidé. Mais la fierté

Mémoire de Montglat, tom. IV.

de la duchesse de Longueville, issue
1649. de tant de Rois, fille & sœur de deux premiers Princes du Sang, étoit allarmée de l'alliance qui se préparoit; elle craignoit qu'un jour ses enfants ne fussent obligés de céder le pas aux nouveaux alliés du Cardinal, maître absolu des graces & des distinctions. Elle ne cessa d'exciter le naturel bouillant & impétueux de son frère, jusqu'à ce qu'elle l'eût amené à ces démarches hardies & éclatantes, qui donnerent lieu à sa prison, & par conséquent à tous les malheurs qui fondirent sur la Maison Royale & sur le Royaume.

Déjà Condé, environné de gens qui ne parloient qu'avec mépris de Mazarin, commençoit à tenir le même langage; il déclara à ses amis que jusqu'ici il avoit défendu le Cardinal par déférence pour la Reine, mais que si ce Ministre osoit manquer à la reconnoissance, il l'abandonneroit à la merci de ses ennemis.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

Bientôt après, Condé se rendit à Compiegne. Son premier soin fut de présenter le vicomte de Turenne à

la Reine ; quoique ce Général fut regardé à la Cour comme auſſi cou- 1649.
pable que le Coadjuteur même, la protection de Condé lui valut l'accueil le plus brillant. Le Prince s'occupa enſuite de l'échange de Sédan, avec le même zèle que s'il ſe fut agi de ſes propres intérêts; cependant l'adroit Mazarin différa de l'exécuter juſqu'en 1652, qu'il s'en ſervit comme du moyen le plus puiſſant pour enlever au Prince le duc de Bouillon & le vicomte de Turenne.

Lorſqu'il vint prendre congé de la Reine pour ſon voyage de Bourgogne, Anne d'Autriche, qui n'ignoroit pas les combats qu'il avoit tous les jours à ſoutenir contre ceux qui vouloient le détacher de ſes intérêts, lui dit avec beaucoup de ſenſibilité, *je me flatte, mon Couſin, que nous nous ſéparons bons amis ; il faut, en dépit de la cabale, que l'étroite union qui regne entre nous depuis ma Régence demeure inviolable.* Condé répondit avec reſpect à la Reine ; mais incapable de diſſi-

écrit dans plusieurs Mémoires du
1649. temps, qu'il parût fort insensible à cette disgrace qu'il avoit prévue & prédite. Ces mêmes Mémoires ne ménagent guéres plus le vicomte de Turenne. On l'accusa d'avoir préparé le malheur d'Harcourt par le moyen de quelques Officiers Veymariens de ses amis, qui ne firent pas tout ce qui dépendoit d'eux pour repousser les Espagnols : quoiqu'il en soit de ces anecdotes qui n'ont peut-être d'autre fondement que la malignité & l'imposture, l'Armée Veymarienne déclara qu'elle ne porteroit plus les armes pour la France, à moins que ce ne fût sous les auspices de Condé ou de Turenne.

La honte de ces événements retomboit sur le Pilote, chargé du gouvernail de l'Etat. Le nombre des ennemis publics & sécrets du Cardinal augmentoit; il étoit exposé tous les jours à de nouveaux outrages. Dans ces circonstances il rechercha encore la paix avec l'Espagne; mais il n'en reçut que

des marques de hauteur, d'indifférence & de mépris. 1649.

Cependant, la situation de l'Etat ne pouvoit être plus déplorable; la Capitale se plaignoit avec amertume de l'absence du Roi, qui achevoit d'anéantir le commerce déjà presque ruiné par la guerre civile. Le peuple menaçoit hautement de ne plus payer d'impôts, à moins que le Roi ne vînt rétablir son séjour à Paris. D'un autre côté la Fronde se portoit sans cesse à de nouveaux excès. On vit, à la honte du nom François, des gens de qualité de la Faction, battre outrageusement dans les rues & en plein jour des valets de pied de Sa Majesté, sans autre raison que celle de faire éclater la haine qu'ils portoient au premier Ministre. Le nombre & la fureur des libelles n'avoient plus de bornes. Quelques-uns des plus emportés osoient se plaindre que la Monarchie avoit duré trop long-temps; ils demandoient qu'on essaiat d'un nouveau gouvernement. On ne rapporte ces

Mémoires du cardinal de Retz, tom. I.

Mémoires de Nemours, de Motteville,

traits de fanatiſme & de folie, démentis avec horreur par la Nation, que pour donner quelque idée de la licence atroce de ces malheureux temps. Le Parlement, le corps de Ville ſe hâterent de les déſavouer dans une célébre députation qu'ils envoyerent à la Reine; ils les attribuerent à la méchanceté de quelques particuliers, dont l'audace ne pouvoit plus être réprimée que par l'autorité & la préſence du Roi.

1649.

de Joli, de Talon, de Montglat.

Le zèle des vrais Citoyens ne raſſuroit point la Reine; elle traînoit ſes pénibles jours dans l'incertitude & la perplexité, n'oſant expoſer ſon Miniſtre à la haine de tant de milliers d'hommes qui rejettoient ſur lui les malheurs de l'Etat. Mazarin éperdu ne ſçavoit quel parti prendre; cependant, la fermentation augmentoit dans la Capitale, & il ne pouvoit prolonger davantage le ſéjour du Roi à Compiegne, ſans achever d'aigrir & de ſoulever tous les eſprits. Après de fréquens conſeils & de longues irré-

Mémoires de la minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

ſolutions, la néceſſité l'emporta ſur la frayeur; ce ne fut pas ſans 1649.
témoigner beaucoup de regret & de douleur, que la Reine conſentit à négocier ſon retour à Paris avec les Frondeurs qui en étoient regardés comme les maîtres.

Mazarin employa toutes les précautions que ſa timide politique lui ſuggéra, pour mettre ſa perſonne en ſûreté; il s'humilia devant le Coadjuteur & le duc de Beaufort à qui il prodigua les promeſſes les plus magnifiques. Il ſe ſeroit épargné toutes ces baſſeſſes, s'il eut réclamé l'appui de Condé; mais la renommée publioit que ce Prince étoit devenu frondeur & dévot; d'ailleurs, comment oſer implorer la protection d'un Prince qui avoit pénétré ſon ingratitude.

Condé apprit à Dijon les inquiétudes & les allarmes de la Cour. Auſſi-tôt n'écoutant que les ſentiments de ſa généroſité naturelle, il vole à Paris, ſollicite avec ardeur ſes amis de contribuer au retour

1649. du Roi & du Cardinal : jamais il ne témoigna plus d'activité, soit qu'il crût qu'il y alloit de sa gloire d'achever son ouvrage, soit qu'il se flattât que la Cour n'oublieroit jamais un service si éclatant.

Mémoires de madame de Motteville, tome IV.

Après avoir tout disposé dans la Capitale, il alla chercher la Reine à Compiegne ; *Madame*, lui dit-il en riant, *votre Majesté ne me trouvera point changé, je ne suis ni frondeur, ni dévot ; mais toujours le même, toujours prêt à répandre pour elle jusqu'à la derniere goute de mon sang* ; il la pressa de retourner à Paris, lui répondant du salut de Mazarin sur sa propre tête. On conçoit combien la générosité de Condé, qui se livroit ainsi au plaisir de défendre une Cour qu'il méprisoit, dût plaire à la Reine ; en la quittant, il alla chez le Cardinal, & bientôt il rétablit dans son ame agitée le calme & la confiance.

La Reine, ayant un guide tel que Condé, ne balance plus ; elle prend la route de la Capitale : l'é-

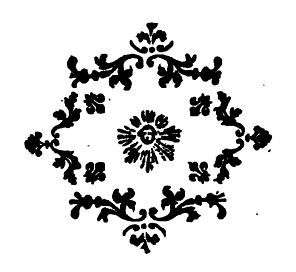
vénement juſtifia le Prince, & ſurpaſſa même ſes eſpérances. Le Roi fut reçu de la multitude avec cette joie, cette ſenſibilité qui caractériſent la Nation. On voyoit à la même portiere de ſon caroſſe le Prince & Mazarin. Celui-ci n'étoit raſſuré que par le courage de ſon intrépide défenſeur. La Reine arriva au Palais Royal au milieu des acclamations & des bénédictions publiques. Ce changement imprévu lui parut un prodige; elle trouva dans ſa chambre le Coadjuteur & le duc de Beaufort & les autres Chefs de la Fronde, qui l'attendoient pour lui rendre leurs hommages. Condé, au comble de la joie du ſuccès de ſes ſoins, s'approcha de la Régente pour lui dire qu'il s'eſtimoit le plus heureux des hommes d'avoir ramené le Roi & le Cardinal à Paris. *Monſieur*, lui répondit Anne d'Autriche en élevant la voix, *le ſervice que vous avez rendu à l'Etat eſt ſi grand, qu'il faudroit que le Roi & moi fuſſions des ingrats pour l'oublier.*

1649.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

1649. On sçait qu'un ami du Prince, témoin de ces belles paroles, lui dit

Ibidem. à l'oreille qu'il trembloit pour lui de la grandeur de ce service. *Je n'en doute pas*, répliqua Condé, *mais j'ai fait mon devoir.*



SOMMAIRE
DU QUATRIEME LIVRE.

INTRIGUES du Cardinal Mazarin ; sa haine contre Condé, sa crainte & sa dissimulation ; il le presse de demander la récompense de ses services. Diverses prétentions du Prince ; Mazarin les élude & rend son ambition & sa puissance suspectes à la Reine. Mécontentements de Condé ; sa fierté : il traite Mazarin avec mépris ; sa rupture avec le Ministre ; quelle en fut la cause. La Fronde recherche le Prince ; frayeurs du Cardinal ; il s'humilie. Situation de Condé ; il ne peut consentir à la guerre civile ; il se raccommode avec Mazarin ; à quelles conditions. Déchaînement de la Fronde contre le Prince ; Condé méprise ses cris impuissants ; il obtient les honneurs du Louvre pour

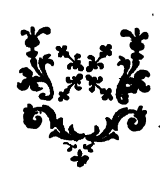
le prince de Marsillac; la Noblesse s'y oppose; sa requête au Roi, à la Reine, au duc d'Orléans & au Prince; suite & fin de cette affaire. Condé ménage le Coadjuteur; inquiétudes de Mazarin; il persévère dans le dessein d'accabler Condé & la Fronde. Affaire des Rentiers; elle produit de nouveaux troubles; Mazarin s'en sert pour rendre le Prince & la Fronde irréconciliables; attentat prétendu de la Fronde contre le Prince. Mazarin excite la vengeance de Condé; le Prince poursuit les Frondeurs au Parlement; triste situation du Coadjuteur & du duc de Beaufort; leurs démarches pour se justifier auprès du Prince; Condé refuse de les entendre. Paris est partagé en deux partis. Le Coadjuteur se défend au Parlement avec beaucoup de courage. Nouvelles intrigues; la fermentation augmente dans la Capitale; danger où elle se trouve exposée. Divers traits

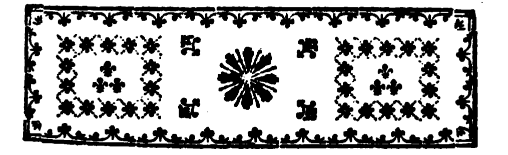
particuliers. Aventure de Jarzai. Condé autorise le mariage du duc de Richelieu avec madame de Pons ; douleur de la Reine ; elle consent à la perte de Condé. Mazarin recherche la Fronde ; il est appuyé par la duchesse de Chevreuse ; portrait de cette Princesse ; elle procure à Mazarin l'appui de la Faction. Le duc d'Orléans abandonne Condé ; la prison du Prince est résolue. Condé méprise les avis qu'il en reçoit ; sa confiance ; il tombe dans les piéges de Mazarin ; il est arrêté au Palais Royal, avec le Prince de Conti & le duc de Longueville, & conduit à Vincennes. Sa fermeté ; sa conduite en prison ; triomphe de la Fronde ; joie du Peuple. Abbattement des amis du Prince. Hardiesse du comte de Bouteville. La duchesse de Longueville se sauve en Normandie ; elle y est poursuivie & forcée de se sauver par mer. Manifeste de la Cour contre Condé. Le

public eſt indigné de le voir traité avec tant d'injuſtice. La Cour réduit la Bourgogne & la Champagne. La Princeſſe Douairiere reçoit ordre de ſortir de Chantilly. Les ducs de Bouillon & de la Rochefoucaud forment un parti au-delà de la Loire, en faveur du Prince. La ducheſſe de Longueville & Turenne ſignent un traité avec l'Eſpagne. Madame la Princeſſe & le jeune duc d'Enguien paſſent à Montrond, & delà en Guienne; ils ſont reçus à Bordeaux malgré les Partiſans du Roi. Guerre civile en Guienne; alternative de ſuccès & de revers. La ville de Bordeaux eſt aſſiégée; courage de ſes Habitants; ils obtiennent une paix honorable. Entrevue de madame la Princeſſe avec la Reine; elle retourne à Montrond. Négociations des amis du Prince avec la Fronde. Turenne entre en Picardie & en Champagne avec une armée Eſpagnole; ſes

ses succès ; il marche vers Vincennes ; les Princes sont transférés à Marcoussi. Le peuple visite avec respect la chambre où a été renfermé Condé. Commencements de division entre la Cour & la Fronde. Le duc d'Orléans demande la permission de s'aboucher avec l'archiduc Léopold pour terminer la guerre. Retour de la Cour à Fontainebleau. Le duc d'Orléans consent à la translation des Princes, de Marcoussi au Havre-de-Grace. Indignation de presque tout le Royaume contre Mazarin. La Princesse Palatine négocie avec succès auprès de la Fronde ; caractère de cette Princesse. Intrigues sans nombre. La Cour revient à Paris. Mazarin marche en Champagne ; siége de Rhétel ; le Maréchal du Plessis-Praslin remporte une victoire complette sur Turenne. Le Coadjuteur se déclare contre le Cardinal. Le Parlement demande la liberté des Princes ; il est

appuyé de tous les Ordres de l'Etat. Traité entre les Princes prisonniers d'une part, le duc d'Orléans & les Frondeurs, de l'autre. Indiscrétion du cardinal Mazarin ; la Nation entière est soulevée contre lui ; il se sauve de la Capitale. Le Palais Royal est bloqué ; la Reine est obligée de consentir à la liberté des Princes ; Mazarin se rend au Havre-de-Grace pour leur ouvrir les portes de la prison ; humiliation de ce Ministre ; il est proscrit & forcé de chercher son salut dans les Pays étrangers. Retour triomphant de Condé à Paris ; joie & applaudissement du peuple.





HISTOIRE DE LOUIS DE BOURBON, SECOND DU NOM, PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG, Surnommé *LE GRAND.*

LIVRE QUATRIEME.

1649-1650.

LE prince de Condé se flattoit que le service qu'il venoit de rendre au Cardinal, seroit gravé en caractères immortels dans l'ame du Ministre. Mazarin ne s'en souvint que pour 1649.

1649. punir un protecteur trop heureux & trop puissant; persuadé qu'il n'a rien désormais à espérer, & tout à craindre du premier Prince du Sang, il jura en secret sa perte, à moins qu'il ne donnât lui-même à tout le Royaume l'exemple de la soumission & de la dépendance à ses volontés; il vouloit que l'homme, le plus considéré de la Nation, demeurât son appui, ou devînt sa victime: cependant, comme ç'eût été achever de se rendre exécrable aux yeux de la Nation, en opprimant ouvertement son libérateur, il jugea qu'il n'y avoit pas de ménagements apparents qu'il ne dût employer à son égard, tandis qu'il semeroit autour de lui, les dégouts, les soupçons, les piéges de toute espéce & la calomnie; il eût été difficile à un homme vieilli dans le manége & les intrigues des Cours, de se garantir des traits empoisonnés du machiavelisme, armé de l'autorité légitime, à plus forte raison, un jeune Prince, fier de ses victoires & encore plus de son innocence, qui ne voyoit

en France que des Grands qu'il avoit vaincus ou ſauvés, qui loin de s'attendre à être traité en criminel, n'enviſageoit dans l'avenir que le ſort le plus glorieux & les récompenſes les plus brillantes. 1649.

Rien n'encourageoit plus le Miniſtre, dans ſon nouveau plan, que les démonſtrations de joie que la Capitale avoit fait éclater ſous les pas du Roi; à l'aſpect de cet amour ſi vrai, ſi ſincère il comprit qu'il ſeroit déſormais impoſſible aux Factieux d'émouvoir cette multitude encore effrayée du ſouvenir récent & affreux du ſiége de Paris. Le mépris & la haine qu'il avoit lu dans l'ame de Condé contre la Fronde, le raſſuroient ſur les liaiſons qu'il eût pu prendre avec le parti; ſon plan étoit de le commettre peu-à-peu, avec les Chefs de la Cabale, de profiter de toutes les circonſtances que ſon génie fécond en ruſes & en artifices feroit naître, pour les détruire les uns par les autres, afin de rétablir ſa puiſſance & ſon autorité ſur les débris de toutes les factions.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

1649. Pour ne pas s'égarer dans ce dédale inextricable d'intrigues, de complots, de mouvements rapides & orageux, qu'on va parcourir, on aura toujours recours au fil d'Ariadne, c'est-à-dire, aux Mémoires du temps, composés par les Acteurs qui figurerent le plus dans ces scènes de haine & de discorde, les dernières que la France donnera à l'Europe, si la modération est le fruit des progrès de la raison & de la philosophie.

En conséquence du nouveau plan qu'il avoit embrassé, Mazarin s'enveloppa de plus en plus dans les replis tortueux de la dissimulation la plus profonde; tout l'art que la politique la plus déliée peut employer, fut mis en usage pour tromper & perdre Condé. Le Cardinal emprunta envers lui la contenance de l'homme le plus pénétré de reconnoissance. La Reine, pour prix de tous les services du Prince, lui avoit laissé le choix de la récompense. Mazarin le pressa d'expliquer ses prétentions, mais c'étoit pour

essayer de les rendre suspectes & criminelles aux yeux de la Reine, du duc d'Orléans & de toute la France. 1649.

Rien n'eût égalé la gloire de Condé, si après avoir plus mérité de son Roi & de sa patrie, que les plus grands hommes des siécles passés, il eut dédaigné des graces, qui sont plus souvent le fruit de l'intrigue, que de la vertu; mais entouré de parents, d'amis & de serviteurs avides, qui ne cherchoient qu'à élever sa puissance, pour augmenter leur fortune, il se laissa trop éblouir par l'éclat attaché au pouvoir de servir & de nuire.

Mémoires de l'Aisné, tom. I.

Cependant, Mazarin, qui vouloit rendre ses piéges inévitables, l'exhortoit à acheter la souveraineté de Montbelliard, qu'un Prince de la maison de Virtemberg mettoit en vente; il lui offrit le secours de la puissance Royale: Hervart, Contrôleur Général des Finances, partit pour l'Alsace, chargé en apparence des pouvoirs les plus étendus, mais avec un ordre précis & réel d'é-

Mémoires de Retz, de Joli, de Nemours, de la Rochefoucault de Motteville.

chouer dans sa négociation. On pré-
1649. tend que le négociateur révéla lui-même au Prince le secret du Ministre.

Condé contint son ressentiment; sans se plaindre des artifices de Mazarin, il demanda à la Reine qu'il lui fut permis d'acheter le Rhételois & la principauté de Charleville, dont le duc de Mantoue vouloit se défaire; on éluda ses instances, & ensuite on lui fit un crime d'avoir seulement pensé à agrandir sa fortune.

L'année, qui précéde celle dont on décrit les événements, avoit été funeste à l'Europe, par une révolte presqu'épidémique de tous les peuples contre leurs Souverains. La ville de Naples, lasse & fatiguée du joug des Espagnols, l'avoit abjuré avec tous les transports de la haine & de la fureur; incapable de se défendre par elle même, elle avoit imploré la protection de la France; elle lui demandoit un Roi à genoux; c'étoit le duc d'Orléans, le duc d'Anjou, ou le grand Condé. Malgré l'alter-

Histoire manuscrite du prince de Condé.

native, il étoit aisé d'appercevoir que la réputation de Condé avoit 1649.
ébloui les peuples, & que tous les vœux penchoient en sa faveur. Le frère de Louis XIV. étoit encore, pour ainsi dire, au berceau; son oncle touchoit à l'âge, où l'on ne respire que le repos; la nature lui avoit d'ailleurs refusé l'ame & le génie d'un Conquérant & d'un Roi.

Condé seul, à la fleur de son âge, le plus renommé des Généraux de son siécle, l'homme le plus puissant de l'Europe, après les têtes couronnées, pouvoit défendre & conserver un sceptre, que la faveur de la fortune lui présentoit; mais Anne d'Autriche ne vouloit dépouiller son frère, qu'à condition que ses enfants jouiroient des débris de sa grandeur.

Pendant qu'elle hésite & délibére, le duc de Guise, l'un des hommes les plus brillants de la Nation, l'héritier de la valeur, des graces populaires & de la générosité de ses pères, se jettoit dans Naples, résolu de périr ou de regner : il étoit descendu par les femmes de ces anciens

& malheureux Rois de la maison
1649. d'Anjou, qui avoïent si long-temps disputé cette belle contrée de l'Italie; la fierté de son caractère ne lui permit point de dissimuler ses droits & ses espérances.

Il n'en fallut pas davantage pour obliger Mazarin de l'abandonner à sa destinée; enfin, après des prodiges d'audace, Guise, trahi par la fortune, & encore plus par ceux qui l'avoient appellé, tomba vif entre les mains des Espagnols; il n'échapa à l'échafaut, ou au moins à une prison perpétuelle, que par la générosité de Condé, qui devenu lui-même allié de l'Espagne, acheta sa liberté au prix des sommes immenses qui lui étoient dues.

On blâma en France la politique foible & incertaine de Mazarin, qui n'avoit pas saisi l'occasion d'affoiblir l'Espagne d'un Royaume, dût Guise en profiter; la perte de Naples n'entraînoit-elle pas celle de la Sicile, du Milanès, de la Sardaigne? La domination Espagnole, qui, depuis Charles-Quint avoit jetté en Italie

des racines ſi profondes & ſi étendues, n'alloit-elle pas être détruite & les Valois vengés? il n'y avoit qu'un moyen de réparer cette faute, les vœux publics l'indiquoient; c'étoit de chaſſer les Eſpagnols des Pays Bas & de la Franche-Comté. Le gouvernail de l'Etat forcé entre les mains du Miniſtre, au milieu des orages & des tempêtes, ne lui permettoit guéres de tenter à la fois deux expéditions ſi éclatantes; Condé vint à ſon ſecours, il réitera l'offre qu'il avoit déjà faite de lever une armée & de conquérir à ſes frais la Franche-Comté, à condition qu'il jouiroit du fruit de ſes travaux; en même temps, pour prévenir la défiance & la crainte que l'accroiſſement de ſa puiſſance eût pu exciter; il propoſa de remettre au Roi ſes gouvernements, ſes places fortes, ſa charge de Grand Maître de France, ſes penſions, ne ſe reſervant que ſon patrimoine. On traita en plein Conſeil ces offres de magnanimes, d'héroïques; Mazarin les traita tout bas de criminelles, & les éluda.

1649.

Mémoires de Laiſné, t. I. page 37.

1649. Cependant il falloit adoucir l'amertume de tant de refus, ou plutôt armer les soupçons du duc d'Orléans. Il n'y avoit que la dignité de Connétable qui fut digne des exploits & de la fortune de Condé; le soldat, l'Officier ne souhaitoient rien tant que de voir l'épée de l'Etat, confiée à des mains toujours victorieuses: Mazarin proposa lui-même au Prince cette charge si enviée, & à laquelle le duc d'Orléans aspiroit, pour se perpétuer dans les fonctions les plus éclatantes de Lieutenant-Général de l'Etat, lorsque le Roi seroit devenu majeur; mais Condé craignant que la concurrence ne lui aliénât Gaston, refusa de se préter aux vues perfides du Ministre; cependant il y avoit eu une négociation entamée par le canal du duc de Rohan, & il n'en fallut pas davantage à Mazarin, pour rendre le Prince suspect aux yeux inquiets & jaloux du duc d'Orléans.

Mémoires de Laisné, t. I. page 50 & suiv.

Mémoires de Retz, de Joli, de Nemours, de la Rochefoucault &c.

On a vu que la Reine ne s'étoit revêtue elle-même de la dignité d'Amiral, que pour en priver Condé;

dès qu'elle eût arrêté le mariage du duc de Mercœur avec mademoiselle Mancini, elle destina cette grande Charge au duc de Vendôme ; c'étoit déjà avec beaucoup de regret & de chagrin que le Prince voyoit le Ministre lui échaper, pour chercher de nouveaux appuis dans une Maison ennemie & rivale de la sienne ; mais comment soutenir l'idée de voir le duc de Vendôme, qui n'étoit connu que par ses écarts & ses révoltes, emporter sur lui les dépouilles sanglantes de son beau-frère?

1649.

Ce fut alors que Condé, également touché & indigné de l'ingratitude du Cardinal, s'abandonna au plus vif ressentiment ; il entreprit d'arracher par la crainte, la terreur & les menaces, ce qu'il ne pouvoit obtenir à force de services & de victoires. On ne peut nier que la conduite du Prince ne fut aussi haute qu'imprudente ; il n'avoit qu'une route à suivre ; toutes les autres devoient l'égarer ; au lieu de braver & d'humilier le dépositaire de la puis-

1649. sance Royale, il falloit le ménager ou le perdre sans ressource.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Le dernier parti eut convenu davantage à la fierté de Condé ; mais soit qu'il ne voulut pas détruire son propre ouvrage, soit plutôt qu'il craignît d'être obligé d'avoir recours à une guerre intestine, s'il exigeoit ouvertement l'exil d'un Ministre, pour lequel la Reine avoit déjà hazardé l'Etat ; il crut qu'avec l'autorité, que la naissance, la victoire & le courage d'esprit lui donnoient, il viendroit facilement à bout de réduire le Cardinal dans les bornes étroites qu'il vouloit lui prescrire ; il est constant que le succès eût pleinement couronné ses vues, s'il eût voulu s'abaisser jusqu'au désir de plaire, mais il aimoit mieux alors gagner des batailles que des cœurs.

Mémoires de madame de Nemours, t. II.

Cependant sa marche parut d'abord plus politique qu'on ne l'avoit attendu du feu & de la violence de ses passions ; la Fronde avoit été pour lui jusqu'alors un objet intarissable de plaisanteries ; il en usa avec plus de circonspection ; il ménagea sur-tout

le duc d'Orléans, ſans le concours duquel il étoit impoſſible à Mazarin de rien entreprendre contre lui. L'Abbé de la Riviere fut l'inſtrument dont il ſe ſervit pour ſubjuguer Gaſton; il fit entendre à ce favori, qui languiſſoit dans l'attente du chapeau de Cardinal, qu'il ne tenoit qu'à lui de ſaiſir cette éminente dignité, en un mot, qu'il obligeroit le prince de Conti à la lui céder, ou à la lui diſputer, ſelon que ſon Maître en agiroit à ſon égard; à ce prix, l'Abbé de la Riviere lui eut livré le Royaume entier.

1649.

Mémoires de Laiſné, tom. I.

Aſſuré d'une grande partie des Grands, de preſque tous les Militaires, du Luxembourg, comptant au beſoin ſur la Fronde, qui mendioit tous les jours ſon appui, reſpecté, redouté de tout le Royaume, Condé crut pouvoir enfin prendre impunément le ton d'un Maître irrité, vis à vis de l'ingrat Mazarin; dès ce moment oubliant ou feignant d'oublier ſes intérêts perſonnels, il ne s'occupa que de ceux de ſes

Mémoires de Talon.

amis ; il donna la protection la plus
1649. ouverte au marquis de Chavigni, qui faisoit profession publique de haine & de mépris pour le Cardinal ; il pressa avec une nouvelle ardeur l'échange de Sédan en faveur de la maison de Bouillon ; mais rien ne choqua plus le Cardinal que l'appui éclatant que le Prince donna à la capitale de la Guienne.

Bordeaux devenu par sa situation & les ressources d'un commerce immense, la ville la plus florissante du Royaume après Paris, étoit alors gouverné par le duc d'Espernon, fils de ce célébre mignon d'Henri III, qu'un siécle de succès & de disgraces a immortalisé dans notre histoire. Les Gascons, qui n'avoient presque jamais vu à leurs têtes que des Princes du Sang, gémissoient d'avoir à obéir à un homme, qui ne devoit sa grandeur qu'au caprice de la fortune ; au lieu d'adoucir par la sagesse & la modération de sa conduite, les regrets de la Province, le Duc, le plus fier & le plus violent des hommes, osa exiger du Par-

Mémoires de madame de Motteville.

lement & de la Ville des honneurs auxquels la hauteur de ces peuples n'étoit point accoutumée. Bordeaux, las & fatigué de l'orgueil tirannique de ſon Gouverneur, l'avoit chaſſé; delà, la guerre civile & les excès de toute eſpèce, qui en ſont la funeſte ſuite: il s'agiſſoit de rendre le calme à la Province déſolée.

1649.

Mémoires du cardinal de Retz.

Mazarin, qui eût dû tenir la balance égale, ſembloit vouloir accabler la Guienne du poids de l'autorité Royale. Condé plaida avec chaleur les intérêts de cette Province frontière, remplie d'hommes hardis, inquiets, belliqueux; il obligea le Cardinal à lui rendre la paix à des conditions équitables. Mazarin, forcé de plier, eut recours à la calomnie pour ſe venger; il ſuppoſa des deſſeins profonds & criminels au Prince; il l'accuſa de n'avoir protégé Bordeaux, que pour mettre cette grande ville dans ſes intérêts; mais ce qui devoit confondre le Cardinal, c'eſt que, dans le temps même qu'il le noirciſſoit ainſi, Condé

1649. s'emportoit contre les députés de Bordeaux, qui avoient osé implorer l'appui de la Fronde; c'est qu'il se refusoit opiniâtrement aux désirs de la Province, qui le demandoit pour Gouverneur.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Bientôt après, on agita dans le Conseil l'affaire de la Provence, qui, comme la Guienne, avoit été en proie aux troubles & à la guerre civile, par la querelle particuliere du Parlement & du Gouverneur; Mazarin, qui se destinoit à lui-même le gouvernement de cette Province, favorisoit le peuple & le Parlement. Condé embrassa les intérêts du comte d'Alais, son cousin-germain. On prétend qu'il s'emporta contre les députés des Provençaux, jusqu'à les menacer de les faire rouer à coups de bâton, s'ils osoient déchirer davantage leur Gouverneur; quoiqu'il en soit de cette anecdote, Mazarin céda encore; les contradictions, l'aigreur, la haine augmentoient de jour en jour; funestes présages de l'orage, qui éclata enfin, au sujet du gouvernement du Pont-de-l'Arche.

Mémoires de madame de Motteville, t. III.

1649.

On a vu plus haut que le Prince de Condé avoit trouvé le ſecret de déſarmer le duc de Longueville, dans des circonſtances où la Cour étoit perdue, ſi le Prince rebelle avoit marché à Saint-Germain; mais Condé ne lui avoit arraché les armes des mains, qu'en lui promettant, de l'aveu du Cardinal, le gouvernement du Pont-de-l'Arche; le duc, qui ſe défioit de Mazarin, exigea la garantie du Prince; il falloit le ſatisfaire. Condé ne pouvoit plus réſiſter aux inſtances du duc de Longueville, ſans encourir la haine de ſa famille, ſans perdre ſon crédit; cependant, le Miniſtre uſoit de tous les artifices imaginables, pour ſe diſpenſer de ſa promeſſe. Un jour que le Prince, au cercle de la Reine, le preſſoit vivement de terminer cette affaire, le Cardinal leve le maſque, & lui dit qu'il ne peut le ſatisfaire, ſans trahir ſa conſcience, ſon honneur & l'Etat, que le Duc n'étoit déjà que trop puiſſant en Normandie, que ſi, aux places fortes qu'il y poſſédoit, on ajoutoit le Pont-de-

Mémoires du cardinal de Retz.

Mémoires du duc de la Rochefoucault.

l'Arche, il ne répondroit plus du
1649. salut de cette riche & fertile Province; en un mot qu'il périroit plutôt que de consentir à la destruction de l'autorité qui lui étoit confiée.

Cette ostentation de courage & de vigueur, de la part d'un homme qu'il avoit vu jusqu'alors si foible, si abbatu, surprit & indigna Condé. Mais, au lieu de lui répondre, on prétend qu'il lui passa la main sur le visage, comme pour lui donner une nasarde, & qu'il se retira aussitôt, en lui criant du ton de voix le plus animé, *adieu Mars*.

Mémoires de Montglat, tom. III.

Certes, on ne sçauroit nier que les maximes de Mazarin ne fussent aussi vraies que sages; mais il eût fallu s'en souvenir, avant que d'engager sa parole; il eût fallu sur tout ne pas offrir à ce même Longueville, le Havre-de-Grace, place infiniment plus importante que le Pont-de-l'Arche, à condition qu'il obtiendroit de Condé, qu'il uniroit mademoiselle de Valois, fille du comte d'Alais, avec le marquis Mancini; Condé préféra le duc de Joyeuse, prince

Histoire de Louis II, prince de Condé, Manuscrits de l'Hôtel de Condé.

de la maiſon de Lorraine, qui n'avoit preſque pour tout bien, que ſon nom & ſon courage, au Gentilhomme Italien, que la faveur de ſon oncle deſtinoit à la plus haute fortune. 1649.

La ſcene dont on vient de parler, cette ſcene ſi humiliante pour le premier Miniſtre, s'étoit paſſée à onze heures & demie du ſoir, elle n'avoit eu que quelques témoins, cependant, à minuit, l'eſprit de diſcorde & de faction l'avoit rendue publique dans la Capitale; la Fronde, impatiente d'aigrir Condé, & de combattre ſous ſes étendarts, attendit à peine le lever de l'aurore, pour aller lui offrir ſes forces, ſon appui; cette démarche impétueuſe ne ſurprit point Mazarin, mais quels furent ſon étonnement & ſa confuſion, lorſqu'il apprit que les Gens de qualité, les grands Officiers de la Couronne, la France entière étoit dans les antichambres du Prince, comme on reprochoit aux Courtiſants cet excès de partialité, ils répondirent d'une voix unanime, que

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

1649. dans une querelle qui intéressoit un Prince du Sang & le Ministre, il eût fallu renoncer à la qualité de François, pour ne pas épouser les intérêts du premier; mais que, si M. le Prince formoit un parti contre l'autorité légitime, ils seroient les premiers à l'abandonner.

Mémoires de madame de Motteville, t. III, p. 378, & suivantes.

Cependant, Mazarin effrayé de la solitude qui regne au Palais-Royal, s'humilie; il envoye le Tellier au Prince, pour justifier sa résistance, sur les ordres de la Reine; il eût été à souhaiter que Condé eût été en effet convaincu que les obstacles, les contradictions qu'il essuyoit, partissent d'une main qu'il devoit respecter. Il est constant, d'après tous les Mémoires du temps, qu'il n'eût pris d'autre parti que le silence & la soumission, mais il connoissoit trop l'empire absolu de Mazarin sur la Régente, pour se payer d'excuses frivoles; loin de modérer son ressentiment, cette ambassade ne fit que l'aigrir; il répondit à le Tellier, qu'il étoit las de porter la haine publique, pour le plus faux & le plus

Mémoires de Nemours, de Joli, de la Rochefoucault.

ingrat des hommes, qu'il vouloit qu'il quittât l'administration des affaires, & qu'il sortît du Royaume. 1649.

Ce jour-là même il acheva d'enfoncer le poignard dans le sein de Mazarin, en menant souper chez Prudhomme, fameux Baigneur de ce temps-là, tous les Chefs de la Fronde; Turenne, Rohan se trouverent à ce repas, qui ne fut que trop égayé aux dépens de Mazarin. On ne parla que de barricades, d'enlevements & de guerre civile; mais ces discours n'inspiroient que de l'aversion & de l'horreur à celui qui paroissoit les écouter avec le plus de complaisance; Condé avoit honte d'un emportement qui l'obligeoit à se jetter entre les bras d'un parti si violent, si séditieux. Son état étoit pénible; les choses en étoient venues au point, qu'il falloit ou s'accommoder avec le Cardinal, ou l'arracher, les armes à la main, du Palais-Royal. Il y avoit de la honte & du péril à reculer; d'un autre côté allumera-t-il une guerre civile pour soutenir des intérêts qui lui étoient étran-

Mémoires de Motteville, tom. III.

1649. gers. Condé voguoit dans un vaisseau agité par les vents contraires; le sommeil se déroboit à ses yeux fatigués; ce combat intérieur n'étoit connu que de l'amitié, il étoit ignoré du public, qui ne pouvoit se lasser d'applaudir à la vigueur de sa conduite; la foule des Courtisants grossissoit de jour en jour autour de lui, il sembloit, en un mot, le maître absolu du Royaume.

Mais, au milieu de ces avantages honteux, Condé étoit en proie à l'inquiétude & aux remords; la voix de la patrie, cette voix qui lui fut toujours si chere, qui l'avoit excité à de si grandes actions, se faisoit entendre au fond de son cœur; il n'écouta enfin qu'elle; le devoir l'emporta sur le ressentiment, heureux si dans la suite il lui eût fait de plus grands sacrifices.

Mémoires de Laisné, tom. I.

Ce fut le duc d'Orléans qui commença à dissiper les premiers nuages de la tempête qui menaçoit l'Etat; il avoit d'abord voulu se joindre au Prince pour achever la ruine du Ministre qu'il haïssoit & méprisoit quelques

quelques jours avant la rupture, dont on vient de parler: les deux Princes avoient long-temps peloté le Cardinal à coup d'oranges; le lendemain, ils lui avoient écrit une lettre, dont la souscription étoit un outrage, *à l'illustrissimo Signor Faquino.* Après tant d'insultes, il ne convenoit point aux intérêts de Gaston de laisser dans le ministère un Italien, qui pouvoit enfin armer un jour l'autorité Royale, contre un Prince qui l'immoloit à la gaieté satyrique de la Nation. La Rivière arrêta les traits qu'il alloit lui lancer, ce n'est pas que ce favori ne désirât la perte du Cardinal, mais il vouloit la différer, jusqu'à ce qu'ayant obtenu le chapeau, il pût lui succéder dans le ministère; il représenta à son Maître, combien il étoit dangereux de laisser prendre un essor si rapide à M. le Prince & de l'accoûtumer aux hommages flatteurs de la Nation; que si, dans les circonstances, Condé prenoit les armes, ou Monsieur le soutiendroit, ou demeureroit uni avec la Reine; que s'il se joint au Prince, il

1649.

Mémoires de Joli.

Mémoires de Laisné, tom. I.

1649. en sera éclipsé ; que s'il embrasse l'autre parti, il se verra en but à la haine de toute la France ; qu'il y alloit de sa gloire & de son intérêt de retenir à la Cour le Prince, sur qui il conservera toujours la prééminence du rang & de l'autorité. La jalousie de Gaston préta des forces aux raisons de la Rivière ; il offrit sa médiation à l'un & à l'autre parti, Condé l'accepta avec joie ; il se hâta de congédier cette foule de Grands & de Gens de qualité, qui lui composoient le cortége le plus brillant & le plus redoutable.

La négociation à laquelle les hommes les plus sages de la Nation, Rohan, Villeroi, Grammont, Mollé, eurent part, n'étoit pas encore conclue, que Condé déclara au Coadjuteur qu'il ne souhaitoit pas moins que lui l'exil de Mazarin, mais qu'il aimoit encore mieux le salut de l'Etat, que la perte de son ennemi ; qu'on ne pouvoit arracher à la Reine son Ministre, sans inonder la France de sang & de calamités, qu'il ne se résoudroit jamais à

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

ſuivre la route tracée par Guiſe le Balafré ; en un mot, il lui offrit de le comprendre avec la Fronde dans ſon traité, ſinon de le protéger, ſi Mazarin oſoit le pourſuivre. Le Prélat répondit avec reſpect, mais il ſe retira le déſeſpoir dans l'ame. 1649.

Telles furent les conditions de la réconciliation du Prince avec Mazarin, premiérement, que le Pont-de-l'Arche ſeroit remis au duc de Longueville ; ſecondement, que la Reine conſerveroit la dignité d'Amiral ; troiſiémement, que le mariage du duc de Mercœur avec mademoiſelle Mancini, ſeroit ſuſpendu, ou même rompu, ſi le Prince ne vouloit point y conſentir ; quatriémement, que le Miniſtre ne diſpoſeroit des gouvernements, des grandes charges de la Couronne & de la maiſon du Roi, des bénéfices, des finances, & ne nommeroit de Généraux qu'avec la participation & de l'aveu des Princes du Sang. Une copie du traité fut remiſe entre les mains de la Reine, l'autre demeura au pouvoir de

Condé ; Mazarin, pour achever de
1649. vaincre la défiance & les soupçons du Prince, lui offrit toutes les sûretés dont il put s'aviser ; Condé n'en voulut d'autre que la parole du duc d'Orléans ; mais il exigea que l'Abbé de la Rivière, dépositaire des secrets de la Cour & de son Maître, seroit autorisé à les lui réveler, lorsqu'il s'agiroit de sa sûreté : la Reine & Gaston y consentirent sans peine.

Mémoires de Laisné, t. I.

Condé étoit au comble de la joie ; il avoit acquis une grande puissance sans le secours de la guerre civile ; il avoit resserré les liens de la dépendance, dont Mazarin avoit cherché à s'affranchir ; il se croyoit au-dessus de tous les revers, par l'union qui regnoit entre le duc d'Orléans & lui ; union cimentée avec soin par l'Abbé de la Rivière, qui ne lui étoit pas moins dévoué qu'à son Maître.

Pendant que Condé triomphoit, on insultoit à la foiblesse de Mazarin, on lui réprochoit de s'être mis sous la tutelle de son rival, comme si dans une minorité, le premier Prince du Sang

Mémoires de madame de Motteville, tom. II.

n'eût pas eu des titres plus légitimes, plus sacrés à l'administration, qu'un étranger haï de la nation. 1649.

Mémoires de Montglat, tom. III.

Au reste, le Cardinal entretenoit avec soin le Prince dans la haute idée qu'il avoit de son pouvoir & de sa fortune ; il témoignoit tous les jours plus de foiblesse & d'abbatement, ne parlant que d'abdiquer le ministère, & d'aller chercher à Rome la paix & la tranquillité, qui le fuyoient en France ; ce langage philosophique, si nouveau, ou plutôt si faux dans la bouche d'un Ministre, ajoutoit à la confiance du Prince; elle le confirmoit dans l'opinion peu avantageuse qu'il avoit conçue du génie & du courage du Cardinal. D'autres Ministres se sont soutenus en France par la fermeté & la terreur : Mazarin ne dût son salut qu'au mépris où il étoit tombé ; les Grands aimoient mieux alors arracher les graces que de les mériter ; ils voyoient avec plaisir les ressorts de l'autorité suprême, engourdis entre des mains si foibles ; la chûte du Ministre, qui pouvoit être rem-

Mémoires du duc de la Rochefoucault.

Mémoires de madame de

placé par un homme plein de vigueur
1649. & de courage, eût été pour eux le
Motteville, tom. III. comble de l'inquiétude & du chagrin.

Cependant Mazarin se félicitoit de l'art avec lequel il avoit cédé à l'orage; déjà il commençoit à recueillir les fruits de son industrieuse politique; la Fronde, indignée de voir ses voeux trahis par le Prince, se déchaînoit contre lui sans ménagement, sans retenue, sans pudeur; elle l'accusoit de l'avoir sacrifié une seconde fois au Ministre, de méditer, de concert avec lui, un nouveau siége de Paris; il n'y avoit point de bruits absurdes que la calomnie n'enfantât, & que l'imbecillité ne crût. Chacun se rappelloit avec horreur les maux qu'il avoit souffert, & n'envisageoit qu'avec effroi ceux dont il étoit encore menacé; bientôt il n'y eut que la crainte qu'on avoit conçue de Condé qui égalât la haine qu'on lui portoit.

Mémoires du duc de la Rochefoucault.

Il est constant que l'amour seul de la patrie avoit enchaîné la vengeance de Condé; cependant la multitude le regardoit comme son oppresseur;

tandis que la Fronde qui ne respiroit que le trouble & la discorde, 1649.
obtenoit ses suffrages & ses applaudissements. Le Prince, rassuré par le cri de sa conscience n'opposa que le mépris & l'intrépidité aux clameurs du vulgaire; il entreprit de réprimer en même temps la Fronde & de contenir Mazarin, sans que la haine ouverte d'une puissante faction, & les piéges secrets & encore plus dangereux de la Cour le détournassent de la route qu'il s'étoit tracée.

Son premier soin, après sa réunion avec Mazarin, fut de demander les honneurs du Louvre pour le prince de Marsillac, dont l'ambition étoit encouragée par madame de Longueville. Le duc d'Orléans exigeoit la même grace pour madame de Pons, veuve de l'aîné de la maison d'Albret; Mazarin accorda tout; il n'en fallut pas davantage pour exciter un nouvel orage.

Les maisons de Rohan, de Luxembourg & de Foix jouissoient des honneurs de Princes étrangers, la

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

maison de Bouillon y aspiroit ; le
1649. duc d'Espernon se les arrogeoit dans son gouvernement. La carrière étoit ouverte à l'ambition ; de tous les Grands, qui remplissent la Cour de nos Rois, la plus brillante de l'univers, il n'y en avoit presqu'aucun qui ne cherchât dans ses titres & sa généalogie des Rois & des Souverains ; chaque Maison avoit sa chimère, & toutes s'efforçoient de la faire valoir. La haute Noblesse, indignée des nouvelles graces de la Cour, s'émeut & s'assemble ; les Princes légitimés de France, ceux de Lorraine & de Savoie, les Pairs, les Maréchaux de France, imitent cet exemple ; le Clergé menaçoit de s'unir à la Noblesse : quand il eût été question du salut de la Monarchie, on n'auroit pas témoigné plus d'ardeur & de zèle.

Mémoires de Mont lat, tom. III.

La requête de la Noblesse étoit conçue en des termes fiers & presque menaçants. Elle représentoit au Roi qu'il ne pouvoit accorder des prééminences à quelques grandes Maisons, sans offenser le autres, & ren-

Mémoires de Talon, t. VII, p. 16.

verser l'ordre & l'harmonie de l'Etat; que c'étoit jetter les semences de l'envie, de la haine & de la discorde dans un corps, dont l'union avoit toujours été le nerf & le salut de la Monarchie; que la maison de Montmorenci, dont on ne pouvoit nier que les marques ne fussent aussi anciennes qu'éclatantes, qui avoit produit tant de Connétables, n'avoit jamais aspiré à d'autres honneurs qu'à ceux de la Pairie; que le duc de Joyeuse, beau-frère d'Henri III, le cardinal de Richelieu, encore plus puissant sous le regne précédent, avoient imité cet exemple de modération; elle finissoit par supplier le Roi, non seulement de s'abstenir à l'avenir d'honorer certaines Familles, de distinctions qui étoient une injure pour les autres, mais encore de révoquer tous les brevets qui avoient été accordés à ce sujet, depuis le dernier des Valois.

1649.

Ibidem.

Gaston intimidé céda; Condé témoigna plus de vigueur, il ne vouloit abandonner la protection de

Marsillac qu'à condition, non seulement que tous les tabourets privilégiés seroient renversés, mais encore que les Princes légitimés & étrangers seroient privés de la prérogative de se couvrir devant le Roi aux audiences des Ambassadeurs. C'étoit les réduire au même rang que les Pairs; l'alliance de la maison de Lorraine avec Gaston leur sauva cet affront.

1649.

Mémoires du duc de la Rochefoucault.

Le Cardinal avoit suscité & ménagé l'assemblée des Nobles, dans l'espérance de rendre illusoires les graces qui lui avoient été arrachées, & de voir les Princes du Sang, & sur-tout Condé en proie à la haine & aux reproches; mais sa politique manqua de lui devenir funeste; ce fut lui-même qui devint l'objet des invectives, des menaces & des sarcasmes; on ne parloit dans l'assemblée que de forcer la Cour à convoquer les Etats Généraux, pour réformer tous les abus de l'administration. Le Ministre se hâta d'accorder à la Noblesse tout ce qu'elle exigeoit, & de révoquer, non seu-

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

lement les nouveaux brevets, mais encore les anciens. 1649.

Pendant que la Cour étoit agitée de tant d'intrigues, de mouvements & de factions, le Coadjuteur veilloit avec soin au salut de son parti; de tous les Chefs de la Fronde, lui seul avoit ménagé Condé; il s'étoit opposé au déchaînement des siens, soit qu'il eut honte de voir un si grand homme déchiré avec tant d'indignité & d'injustce, soit plutôt qu'il ne désespérât pas encore de priver Mazarin de son appui; sa sagesse lui fût utile; Gondi lié avec la princesse de Guimené, par des liens plus forts que ceux du Sang, touché des larmes & de la douleur de cette Dame, dont le rang alloit être anéanti, vole auprès du Prince, & plaide ses intérêts, avec tant de force & de zèle, que Condé lui promit de respecter les prétentions de la maison de Rohan; l'entrevue de ces deux hommes qu'il haïssoit & craignoit également, & encore plus la complaisance du Prince étonna Mazarin;

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Ibidem.

rien ne l'engagea plus à donner une
1649. nouvelle activité aux ressorts secrets, qui devoient les rendre irréconciliables, & précipiter la perte de l'un ou de l'autre, & peut-être de tous les deux.

C'est dans les manœuvres iniques du Cardinal qu'il faut chercher la source des écarts du Prince, & des révolutions qui en furent la suite; mais on ne peut les développer, sans reprendre les choses d'un peu plus haut.

Mazarin avoit rappellé de son exil ce Particelli d'Hémeri si détesté, la cause ou le prétexte des troubles; il lui avoit rendu l'administra-
Ibidem. tion des Finances; soit que le Surintendant eut corrompu au poids de l'or le suffrage des Grands; soit qu'on le regardât comme le seul homme capable de réparer les maux qu'il avoit fait, les factions se turent, & la Nation ne murmura point du rétablissement de sa fortune; il signala son retour par des traits dignes de l'immortel Sulli; il assura le remboursement des dettes de l'Etat, & il trouva le

ſecret de faire un fonds de quarante millions, pour ſubvenir aux dépenſes de la Cour & de l'armée. Rien n'accréditoit davantage le miniſtère de Mazarin ; mais le Surintendant lui rendit bientôt des ſervices plus agréables ; il ſéma de l'argent à Paris, avec tant d'adreſſe & de miſtère, qu'il détacha beaucoup de mécontents de la faction. La Fronde diminuoit ſenſiblement ; on comptoit ſes partiſants, qui peu auparavant étoient innombrables. 1649.

Si Mazarin n'avoit eu d'autre objet que de détruire peu-à-peu la Fronde, il n'y avoit qu'à laiſſer agir d'Hémeri ; mais il vouloit envelopper Condé, ſous les mêmes débris que la faction ; la matière étoit préparée depuis long-temps, elle ne pouvoit être plus combuſtible, une étincelle l'allumoit & le délivroit à jamais de ceux qui oſoient borner ſon autorité.

Perſonne n'ignore que nos Rois ont créé, dans les beſoins de l'Etat, des Rentes conſidérables ſur l'Hôtel de Ville de Paris ; elles mon- *Ibidem.*

contents, il dirigeoit leurs vues;
1649. bientôt il s'offrit pour être leur Chef; on voyoit d'un côté ce Prélat factieux, suivi d'une nombreuse troupe de Rentiers, de l'autre le duc de Beaufort avec le même cortége, remplir les rues de Paris, assiéger le Palais, & demander hautement l'Assemblée des Chambres du Parlement, prétendant que c'étoit à la Compagnie en corps, & non à la Grand-Chambre, à décider une affaire si importante; Molé armé de la seule majesté des Loix, confondit les vues ambitieuses du Coadjuteur; il eût rendu le calme à la Capitale agitée, sans un concours d'accidents, d'intrigues & de manœuvres qu'il étoit impossible de prévoir.

Il y avoit alors au nombre des Frondeurs, un certain Marquis de la Boulaie, moins célebre par sa naissance & son audace, que par la noirceur de son ame; de tous les factieux, nul n'avoit paru plus emporté, contre le Cardinal; mais sous de fausses démonstrations de haine &

Mémoires de Montglat, tom. III.

de fureur, il cachoit un commerce secret avec le Miniſtre : on prétend 1649.
que cè ſcélérat offrit au diſpenſateur des graces, de tuer Condé, ſans qu'on ſçut d'où le coup partiroit, ſi ce Prince intrépide paroiſſoit dans les rues pour appaiſer la ſédition qu'on étoit tous les jours à la veille de voir éclore.

Ce ſeroit bleſſer la vérité de l'Hiſtoire, que de laiſſer former le plus léger nuage ſur l'innocence de Mazarin : il étoit incapable d'une action atroce; il éxigea ſeulement de la Boulaie, de faire toutes les démonſtrations de l'aſſaſſinat, & de ſe conduire, en ſorte que tout concourût à rendre la Fronde ſuſpecte de ce crime; bientôt la fortune préſenta à la Boulaie les moyens de ſignaler ſon zéle, ou plutôt ſon infamie.

Les Frondeurs fatigués de la réſiſtance du Premier Préſident, eurent recours à la fourberie, pour lui arracher l'Aſſemblée des Chambres, ſur laquelle ils fondoient des deſſeins auſſi vaſtes que chimériques :

1649. dans un Conſeil ſecret, tenu entre les principaux factieux, on réſolut de tirer un coup de piſtolet à un des Syndics des Rentiers, & de le manquer dans l'eſpérance que ce prétendu aſſaſſinat ſouleveroit le peuple, & replongeroit la Capitale dans de nouveaux troubles.

Mémoires de Joli.

Joly, Conſeiller au Châtelet, l'un des Syndics, offrit d'être l'inſtrument de l'impoſture, & d'eſſuyer le coup de Piſtolet: on étudie la ſcène; on l'exécute le lendemain à ſept heures du matin, dans la rue des Bernardins; on crie au meurtre, la Place Maubert s'émeut, une foule de Rentiers volent au Palais & demandent juſtice.

Ce n'étoit là que le prélude des troubles, qui devoient rendre ce jour éternellement mémorable dans nos Annales.

Mazarin n'eut pas plutôt appris les commencements de la ſédition, qu'il manda à la Boulaie, qu'il étoit tems d'agir; ſoudain la Boulaie raſſemble deux cens hommes de la lie du peuple, il ſe jette comme un forcené, dans les Salles du Palais, en

criant *aux armes*, *au meurtre*, *trahison de Mazarin*; quelques uns de ses complices se détachent; les uns vont sonner le tocsin dans les principales Paroisses, les autres parcourent les rues, & excitent le peuple à de nouvelles Barricades; mais le peuple las des anciens désordres, n'opposa que le mépris & les menaces, aux cris de la sédition.

1649.

Mémoires de Montglat, tom. III.

La Boulaie au désespoir de l'inutilité de ses efforts, résolut de ne point laisser écouler la journée, sans faire oublier son crime par un plus grand encore; il épioit depuis long-temps Condé; il sçavoit que ce Prince ne se retiroit tous les jours, du Palais Royal que tard, & souvent mal accompagné; la facilité d'une entreprise sur sa personne, l'avoit déjà tenté plus d'une fois; dès le retour du Roi à Paris, il avoit offert au Ministre de l'arrêter prisonnier sur le Pont-Neuf. Mazarin l'avoit encouragé dans ce projet; mais quelque hardi que fut la Boulaie, l'idée de la valeur & de la fierté de Condé avoit enchaîné son bras, & suspendu son zèle; per-

Ibidem.

1649. ſuadé qu'il y alloit de ſon honneur de ne plus reculer, il poſte pluſieurs de ſes complices armés, auprès de la Place-Dauphine, vis à-vis la ſtatue d'Henri IV, dans le deſſein d'y attendre le Prince, de l'attaquer, & de ne le laiſſer échaper, qu'après l'avoir mis dans la néceſſité de croire que la Fronde avoit attenté à ſes jours; cependant il inſtruit ſecrétement Mazarin de ſon projet, c'étoit au Miniſtre à voir quel parti il devoit & pouvoit tirer de l'audace & de la perfidie.

Vie manuſcrite du grand Condé.

Il y avoit long-temps que Mazarin avoit formé ſon plan, préparé & combiné ſes moyens; il n'attendoit plus que le ſignal de la Boulaie, pour mettre le feu à la mine qui alloit éclater.

Cependant le Prince vivoit dans la ſécurité la plus profonde; la miſere des Rentiers le touchoit; il avoit toujours opiné en leur faveur dans le Conſeil, mais ſans chercher à s'en faire un mérite auprès du public; à la première nouvelle de

l'émeute, guidé par ſon zèle & ſon courage, il vole au Palais-Royal, pour défendre le Roi & la Reine; il trouva cette Princeſſe, au milieu de ſes Femmes en pleurs, & de quelques courtiſants qui vouloient l'empêcher de ſortir & d'aller à Notre-Dame, ſelon ſa coutume; Condé n'eût pas plutôt offert de l'accompagner, que la crainte & les inquiétudes s'évanouirent, elle monta en caroſſe, précédée du Prince à cheval, & ne trouva dans les rues que le ſilence & l'ordre. 1649.

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

Le ſoir du même jour, le Prince, après le Conſeil, fut ſe repoſer chez ſon Baigneur; ſur les neuf heures, il voit arriver un de ſes Ecuyers, le trouble & l'agitation dans les yeux; il lui apportoit un billet, de la part du préſident Perraut, qui l'avertiſſoit que la ſédition du matin n'avoit été excitée par la Fronde, que pour ſe défaire de lui, que ſa vie étoit encore dans le danger le plus effrayant; qu'un grand nombre de ſcélérats obſcurs l'attendoient dans l'Iſle du Palais, pour l'immoler

Ibidem.

1649.

Mémoires de madame de Motteville, tom. III. Mémoires de Retz, de la Rochefoucault, de Joli, de Nemours, &c.

au reſſentiment de la Faction ; l'Ecuyer ajoutoit qu'en paſſant ſur le pont-neuf, il avoit eſſuyé, vis-à-vis la place Dauphine, une ſalve de carabines, dont il n'étoit échapé que par une eſpèce de miracle ; à l'inſtant même, entre le comte de Servien, pâle & defait, qui aſſure le Prince qu'il y a plus de cent cinquante hommes, diviſés en diverſes bandes, qui ſe ſont embuſqués ſur le pont-neuf pour l'aſſaſſiner. Ces avis ſi bien circonſtanciés firent une impreſſion d'autant plus ſenſible ſur Condé, que depuis quelques jours, l'artificieux Mazarin avoit fait courir un bruit ſourd, que la Fronde méditoit l'attentat le plus infâme, pour ſe venger d'un Prince qui ſervoit d'obſtacle éternel à ſes vaſtes deſſeins.

Juſqu'ici Condé avoit refuſé d'ouvrir ſon ame aux ſoupçons & à la défiance ; mais perſuadé qu'il y auroit enfin de la témérité à mépriſer les indices d'une conſpiration ſi bien détaillée ; il ſe rend au Palais Royal, ſuivi de Servien & de ſon Ecuyer ; il communique à la Reine, au duc

d'Orléans, à Mazarin, les avis qu'il vient de recevoir; la ſurpriſe, l'indignation, l'horreur & la frayeur ſe peignent ſur tous les viſages; le Miniſtre, artiſan de la trame, ſe ſurpaſſa lui-même; perſonne ne témoigna plus d'intérêt, de ſenſibilité ſur le danger, où étoit expoſée une vie ſi précieuſe à l'Etat; perſonne ne s'oppoſa avec plus de force à la réſolution que l'intrépide Condé avoit priſe, d'aller s'éclaircir lui-même de la réalité d'un complot ſi lâche, ſi exécrable. Le réſultat du Conſeil qu'on tint dans la chambre de la Reine, fut que le caroſſe du Prince, avec le cortége ordinaire de Pages & de Valets de pied, paſſeroit, les rideaux fermés, ſur le pont-neuf, & que ſon Alteſſe attendroit au Palais-Royal la ſuite & le dénouement d'une avanture ſi ſurprenante.

1649.

Ibidem.

Arrivé à onze heures & demie ſur le pont-neuf, le caroſſe eſt entouré, arrêté & viſité par une troupe de Cavaliers, qui n'y trouvant perſonne, font une décharge de piſ-

tolets, dont un Valet de pied du
1649. Prince & un Laquais du comte Duras, furent dangereusement blessés.
Vie manuscrite du grand Condé.
Après un exploit si honteux, la Boulaie se sauva à l'Hôtel de Vendôme, sans doute pour autoriser de plus en plus les soupçons du Prince contre la Fronde, dont le duc de Beaufort étoit le Héros.

Le concours de toutes ces circonstances rassemblées, plus encore par les artifices de Mazarin, que par le caprice de la fortune; en imposerent à la cour, au public, aux sages; le zéle, l'amitié, la flaterie exagerent la noirceur du crime; la grandeur du péril, personne n'osoit révoquer en doute, la vérité d'une entreprise si atroce; Mazarin, dans l'excès de sa prétendue douleur, promet au Prince le sacrifice entier de la Fronde: comment Condé se seroit-il défié du Ministre? la fortune pouvoit-elle lui fournir une occasion plus agréable de s'acquitter des services qu'il avoit reçus du Prince, en lui immolant justement, d'anciens & implacables ennemis. La cour entiere monta à cheval

cheval, malgré le Prince, pour l'eſ-
corter juſqu'à ſon Hôtel. 1649.

Dès le lendemain le bruit ſe ré-
pand, que la Fronde eſt coupable des *Mémoires*
attentats les plus infâmes & les plus *du cardinal de*
réfléchis, qu'elle a formé le deſ- *Retz, t. II.*
ſein ſacrilége, d'enlever le Roi, de le conduire à l'Hôtel de Ville, d'égorger le premier Prince du Sang; on ajoutoit que les troupes d'Eſpagne étoient en mouvement ſur la frontiere, pour appuyer ces complots funeſtes & la révolution, qui en devoient être la ſuite ſanglante.

A la vue d'une accuſation ſi ſubite, ſi imprévue, ſi dangereuſe, le duc de Beaufort & le Coadjuteur, qui liſoient ſur tous les viſages l'horreur & l'effroi qu'ils inſpiroient, jugerent que c'étoit un artifice concerté entre le Prince & le
Cardinal, pour les rendre exécrables *Ibidem.*
aux yeux de la Nation, & les perdre ſans reſſource. Déjà le peuple abbattu & conſterné gardoit un morne & profond ſilence; il fuioit ſes Chefs, il les eût abandonné, ſi Mazarin ne leur eût pas donné le temps

1649. de ſe reconnoître, ou plutôt ſi ſon objet ſecret n'avoit pas été de les conduire, jusqu'au bord du précipice, de leur tendre enſuite une main ſecourable pour les engager à concourir avec lui à la perte de l'ennemi le plus formidable, que l'impoſture leur avoit ſuſcité.

Cependant le danger paroiſſoit ſi grand, & le découragement fut tel dans le parti, que les Chefs délibéroient s'ils ne chercheroient pas leur ſalut dans la fuite; mais c'eût été s'avouer coupables, & ſe condamner ſoi-même à un exil & à une infamie éternels. Le Coadjuteur eut honte d'avoir balancé, il trouva dans ſa fermeté & ſon génie des reſſources qui échapoient aux autres; il demeura enfin, aimant mieux périr innocent d'un ſi grand crime, que de confirmer, en fuyant, les ſoupçons injurieux & les malédictions de la France entière; d'ailleurs plus il réfléchiſſoit ſur le caractère de Condé, ce Prince ſi fier, magnanime, qui ne s'étoit jamais conduit que par les principes de l'honneur & de

Ibidem.

la franchise, moins il pouvoit se persuader qu'il se fut prêté aux manœuvres honteuses de Mazarin ; il ne désespéroit pas encore de tourner les artifices du Ministre contre lui-même, & de perdre dans l'esprit de Condé un homme si faux & si dangereux. 1649. *Ibidem.*

En attendant qu'il pût dessiller les yeux éblouis & fascinés du Prince, il jugea à propos de faire publiquement trophée de la confiance la plus intrépide, du calme le plus profond ; ainsi, au lieu de ce cortége nombreux de Factieux & de mécontens qui le suivoient partout, il parut dans les rues de Paris avec un seul Aumônier, & le duc de Beaufort avec un Page. *Ibidem.* Cette solitude contrastoit parfaitement avec la pompe qui entouroit Condé ; depuis le péril qu'il avoit couru, une foule prodigieuse de Seigneurs, de Gentilshommes, d'Officiers ne le quittoient plus ; il n'eût tenu qu'à lui de terminer la querelle, en faisant arrêter & enlever les Chefs de la Fronde, mais

c'étoit de la ſainteté & de la majeſté
1649. des Loix, qu'il attendoit la réparation & la vengeance d'un ſi ſanglant outrage.

Déjà ce Prince échauffé par le zèle de ſes proches, de ſes amis, de ſes ſerviteurs, emporté par le reſſentiment le plus légitime, avoit demandé juſtice au Roi de l'attentat formé contre ſes jours : il n'y avoit que deux moyens de ſatisfaire ſa vengeance, l'un de lui abandonner ſes ennemis, l'autre, de les mettre entre les mains du Parlement Le premier parti étoit violent, cruel, inhumain, il ne pouvoit manquer d'en réſulter des ſuites affreuſes & déplorables ; l'autre étoit long, délicat, incertain, il effrayoit l'impatience d'un jeune Prince, accoutumé à emporter tout de vive force, & qui avoit lieu de craindre que ſes ennemis ne trouvaſſent de l'appui dans le peuple, & de la protection au Parlement. C'eſt alors que Mazarin, prenant le ton de la modération, repréſenta qu'il ne convenoit, ni à la conſcience, ni à la dignité d'un

Mémoires de la Rochefoucault.

Monarque chrétien, d'user de violence envers ses sujets; que la voie 1649.
de la justice leur étoit égalément ouverte à tous, que ce seroit insulter au Parlement que de croire qu'il osât sauver les coupables, que l'Europe attendoit un exemple terrible, mais qu'on ne pouvoit lancer *Ibidem.*
la foudre sur les hommes les plus convaincus de forfaits, que dans les formes prescrites par les Loix : ainsi raisonnoit Mazarin; on applaudiroit davantage à la vérité & à la sagesse de son discours, si la crainte & l'intérêt ne l'eussent dicté. Avant que de perdre Condé, il aspiroit à la joie maligne de voir ce Prince si haut, si fier, dont les regards l'avoient fait trembler tant de fois, aux pieds des Juges, réduit & confondu avec ses ennemis, au nombre des suppliants.

Condé fut le premier à adopter les sentiments de Mazarin, bien résolu de ne confier qu'à son bras les intérêts de sa vengeance, si ses vœux étoient trahis par l'événement.

1649. Cependant la Boulaie, cet homme vil & méprisable, étonné des suites affreuses de son audace, commençoit à se défier de la sûreté de son asyle ; la voix publique désignoit le duc de Beaufort, comme l'un des principaux auteurs du complot : ce Prince ne pouvoit-il pas arrêter la Boulaie dans son Hôtel, & le livrer au Prince, ou au Parlement, pour constater son innocence ? que devenoit alors le premier Ministre ? quelle puissance eut pu le mettre à l'abri du ressentiment du Prince, de la Fronde, de la France entiere, si ce tissu de fourberies & de manœuvres venoit à éclater ? Mazarin se hâta de faire fournir des chevaux & de l'argent à son complice, il donna des ordres secrets, aux Gouverneurs des places frontieres, de favoriser son évasion ; le Marquis erra long-temps dans les pays étrangers ; il ne revint en France, que pour porter les armes contre sa patrie ; cependant un Ecrivain instruit, prétend que Mazarin mourant, le recommanda au Roi, com-

Mémoires de Montglat, tom. III.

me un des hommes du Royaume, qui malgré les apparences, lui avoit rendu les ſervices les plus heureux & les plus fidéles. 1649.

Mémoires de Montglat tom. III.

Quoiqu'il en ſoit, le Cardinal raſſûré ſur ſon ſecret, goutoit pleinement le fruit de tant d'artifices; il avoit enfin mis un obſtacle éternel & inſurmontable à l'union ſi redoutée du Prince & de la Fronde; de quelque côté qu'il jettat les yeux, l'avenir ne lui offroit que des triomphes faciles, des avantages certains & magnifiques; il alloit voir à ſes genoux, l'un & l'autre parti, implorer le ſecours de l'autorité Royale, dont il étoit le dépoſitaire; ſon deſſein comme on a vû, étoit de les balancer, de les affoiblir, & enfin de les anéantir; mais il ne pouvoit accabler & abattre le Prince, qu'en continuant de l'éblouir par les dehors trompeurs de la protection la plus éclatante; on va voir avec quel art, quel ſuccès, Mazarin joua ſon rolle dans cette Comédie, dont la cataſtrophe fut auſſi funeſte à la France qu'à Condé lui-même.

1649. Cependant la fermeté froide & tranquille du Coadjuteur, commençoit à en imposer au peuple, toujours léger, toujours inconstant, toujours prêt à changer de vues & de sentiments, selon les circonstances & ses propres caprices. Le Prélat encouragé se rendit à l'hôtel de Condé, résolu, à quelque prix que ce fût, de faire briller aux yeux du Prince le flambeau de la vérité; mais le succès ne répondit point à ses espérances; le Prince le laissa languir long-temps dans les antichambres, & refusa de le voir; il essuya le même traitement de la part de messieurs de Toulongeon, de la Moussaie & Perraut, qui avoient alors beaucoup de part à la confiance de Condé; Gondi dévora patiemment tous ces affronts. Mais enfin ne pouvant plus soutenir les regards menaçants & injurieux de presque toute la France, qui venoit successivement féliciter le Prince, d'être échappé au fer des assassins dont on le soupçonnoit d'avoir dirigé le bras; il se retira honteux, confus, & dé-

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

ſeſpéré. Le hazard ſervit mieux le duc de Beaufort ; il trouva Condé à table, chez le Maréchal de Grammont ; il approche, guidé par le reſpect & la fermeté, il dit au Prince, qu'ayant appris que quelques ſcélérats avoient oſé attenter aux jours de ſon Alteſſe, il venoit lui offrir ſa perſonne ; Condé diſſimula ſon chagrin, il le reçut poliment & l'invita à s'aſſeoir à table ; le Duc ſoutint la converſation avec cet air libre & enjoué, qui eſt preſque toujours la preuve de l'innocence.

1649.

Mémoires de Montglat, tom. III.

Pendant que le Parlement, en vertus d'ordres, émanés du Thrône, prenoit connoiſſance de la prétendue conſpiration contre la maiſon Royale ; la Fronde ne ſe laſſoit point d'invoquer la juſtice & la grandeur d'ame du Prince, mais plus elle s'humilioit, plus elle trouvoit Condé inexorable, Mazarin lui fourniſſoit toujours de nouveaux indices du complot ; peut-être même, que la fierté du Prince étoit flattée en ſecret, de faire voir à toute l'Europe, que ſon autorité l'emportoit

1649. fur celle de la Reine; qui après tant d'outrages, n'avoit pu chaffer de Paris les factieux, qui avoient ofé lutter contre elle; il répondit à toutes les fupplications du parti, que les éclairciffements étoient déformais inutiles, qu'innocents de ce dernier crime, ou coupables, les Frondeurs s'étoient comportés envers lui avec tant d'infolence, qu'il ne cefferoit de les pourfuivre, qu'ils n'euffent pris le parti d'abandonner la Capitale.

Mémoires Retz, t. II.

Les Frondeurs eurent recours à un nouvel & dernier effort, ils députerent à la princeffe Douairiere, les marquis de Foffeufe & de Noirmoutiers, qui tous les deux avoient l'honneur de lui appartenir pour la conjurer de fléchir la colere de Condé; démarches inutiles, vaines efpérances; la Princeffe frémiffante encore de l'idée du danger de fon fils, pleine de haine & de mépris pour une faction, qui depuis deux ans déchiroit l'Etat & ébranloit la Monarchie, reçut les Négociateurs avec beaucoup

Mémoires de madame de Nemours.

de hauteur; elle répondit, que puisque M. le Prince éxigeoit des chefs 1649.
de la Fronde, qu'ils sortissent de Paris; ils n'avoient d'autre parti à prendre que celui de la soumission; ceux-ci ayant répliqué, qu'il n'appartenoit qu'au Roi, en vertu de la puissance suprême, de reléguer des hommes de la naissance, & du caractere d'un petit-fils d'Henri IV & d'un Archevêque de Paris; & que la Reine elle-même les avoit soufferts jusques-là: la Princesse s'emporta & répondit avec aigreur, que les exemples des autres n'en étoient point pour M. le Prince; que s'ils oublioient le soin de leur dignité, son fils avoit d'autres sentimens; en un mot, qu'ils ne trouveroient d'asyle, que dans la fuite & l'éxil.

Les deux Seigneurs prenant un ton plus humble, déclarerent que le duc de Beaufort & le Coadjuteur, se feroient gloire d'obéir aux ordres de monsieur le Prince; mais qu'ils le prioient de leur accorder auparavant la grace de se justifier du crime, dont ils étoient faussement accusés; la

1649. Princeſſe n'oppoſa plus que le ſilence à leurs prieres; la Maiſon entiere avoit juré la ruine de la Fronde.

Deux jours après, le Prince parut au Parlement, & demanda juſtice de l'aſſaſſinat commis contre lui; l'aſſemblée fut également émue & indignée; on réſolut de pourſuivre l'information, & de ne rien négliger, pour conſtater l'évidence de la conſpiration, dont il avoit plû à la Providence de garantir l'Etat & la Maiſon Royale.

Mémoires de Talon, t. VII.

Le zéle du Parlement acheva d'effrayer les Frondeurs; déjà, pluſieurs chefs, & ſur-tout le maréchal de la Motte-Houdancourt, touchés de l'honnêteté du Prince, qui les avoit hautement excepté du nombre de ſes aſſaſſins, ne parloient que d'abandonner le parti à ſa malheureuſe deſtinée; il ne fallut pas moins, que toute l'éloquence du Coadjuteur, pour prévenir un ſchiſme, qui alloit achever de le condamner; il ne les retint que dans l'eſpérance d'un changement auſſi prompt que ſalutaire.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Mais l'eſpérance dont il ébloniſſoit les autres commençoit à lui manquer à lui-même; pour comble de malheur, il étoit attaqué de cette maladie cruelle & honteuſe, le fruit & la récompenſe de la débauche; dans cet état déſeſpéré, les premiers rayons de ſalut, qui brillerent à ſes yeux, vinrent du clergé de Paris, qui, jaloux à l'excès de l'honneur de ſon chef, travailloit jour & nuit auprès de ſon troupeau, à diſſiper les nuages qui l'offuſquoient. C'étoit beaucoup que d'arrêter les progrès de la calomnie; mais cet avantage ne ſauvoit ni le Coadjuteur, ni ſon parti.

1649.

Ibidem.

Déjà monſieur Meliant, procureur-général du Parlement, étoit ſur le point de prendre les concluſions les plus rigoureuſes contre le duc de Beaufort & le Coadjuteur; il les avoit communiqué au Chancelier; l'or & l'intrigue ſervirent admirablement le parti. Un clerc de la Chancellerie trahit le ſecret de ſon chef & découvrit à Gondi le péril qui le menaçoit. Sur le champ le prélat convoque

Ibidem.

chez lui les principaux Frondeurs ;
1649. la plupart se voyant à la veille d'être
Mémoires de Talon, t. VII. accablés, vouloient opposer la force à la persécution ; ils ne parloient que de soulever le peuple, d'élever de nouvelles barricades, d'assiéger
Mémoires de Retz, t. II. le Palais Royal & d'en arracher le Ministre, qu'ils regardoient comme leur oppresseur.

Ce parti violent eût flatté, en d'autres circonstances, l'ame hardie & téméraire du Coadjuteur ; mais où trouver des complices ? La multitude qui avoit autrefois si bien secondé son audace, étoit abbatue, consternée, prévenue contre lui ; d'ailleurs n'étoit-ce pas confirmer par un crime réel, un attentat qui n'étoit qu'imaginaire ? La sagesse triompha, pour le coup, de la fureur. On convint de n'avoir recours à la sédition, que lorsque le parti seroit fortifié par le concours de la haute Bourgeoisie, de la Noblesse & des Officiers qu'on mandoit des Provinces.

Ibidem. Le lendemain le temple de Themis offrit le spectacle le plus intéressant & le plus différent ; d'un côté

Condé accompagné de l'oncle du Roi, ſuivi des Princes du Sang, des Pairs, des Maréchaux de France, de la Nobleſſe la plus illuſtre, demandant juſtice & vengeance de l'attentat le plus odieux & le plus vraiſemblable; de l'autre le duc de Beaufort & le Coadjuteur accuſés du crime, réduits à l'humiliation, aux opprobres & à la ſolitude. 1649.

En traverſant les ſales du Palais, remplies des gens de qualité qui appuyoient le Prince, le Prélat montra la contenance la plus humble; il tenoit ſon bonnet à la main, mais perſonne ne daigna lui rendre le ſalut, on l'évitoit, on le fuyoit, on le regardoit comme un coupable dévoué à l'infamie & au ſupplice; on ne concevoit pas qu'il oſât venir lui-même entendre l'arrêt de ſa condamnation; triſte effet des préjugés, on le traitoit à Paris, comme fut traité à Rome Catilina, on affectoit de le comparer, de le confondre avec ſon maître & ſon modéle; mais ces marques d'exécration & d'horreur n'étonnoient point l'intrépide *Ibidem.*

Gondi; il avoit enfin dévoilé les
1649. resſorts honteux de la politique funeſte de Mazarin, & decouvert les vils inſtrumens dont il ſe ſervoit pour allumer un incendie ſi prompt, ſi dévorant; il étoit prévenu des traits qu'on alloit lui lancer, & il étoit prêt, pour la premiere fois de ſa vie, à les repouſſer avec les armes de l'innocence & de la vérité.

Cette ſéance du Parlement, qui fixoit les regards inquiets de la Na-
Ibidem. tion, commença à ſept heures du matin; & ne finit qu'à cinq heures du ſoir; on conſacra d'abord quatre heures à la ſeule lecture des informations & des dépoſitions d'un grand nombre de témoins; ceux-ci, corrompus par l'or du Cardinal, prétendoient avoir appris pluſieurs fois dans les aſſemblées des Rentiers, que le duc de Beaufort, le Coadjuteur, & M. Brouſſel, avoient formé le deſſein de tuer M. le Prince, & de ſe défaire de la Grande-Barbe, (c'eſt ainſi qu'ils déſignoient le premier Préſident) mais leurs témoignages ne rouloient que ſur des bruits vagues &

indéterminés. Au ſeul nom de Brouſ-
ſel, Magiſtrat d'un génie borné, mais 1649.
reſpectable par la ſimplicité de ſa vie, & l'innocence de ſes mœurs, le voile tomba, les gens les plus ſages comprirent que Mazarin, ne l'impliquoit dans une accuſation ſi atroce, que pour aigrir de plus en plus l'envie & la haine de la multitude, contre le Prince qu'il forçoit d'être ſon perſécuteur.

Mémoires de Montglat, de Talon, de la Rochefoucault, &c.

Cependant, comme s'il n'y eût eu que trop de preuves de la conſpiration tramée contre la liberté du Roi, & les jours du premier Prince du Sang, le Procureur-Général conclut à un décret de priſe de corps contre le marquis de la Boulaie, dont le crime étoit manifeſte, & à un ajournement perſonnel, ou plutôt à un aſſigné pour être ouis, le duc de Beaufort, le Coadjuteur & M. Brouſſel, ſuſpects de complicité avec lui.

C'eſt alors que Gondi ſe levant, fit de la parole le même uſage que les Demoſthene & les Cicéron; le feu & la force de ſes expreſſions,

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

la grandeur de ſon courage ſembloit
1649. augmenter avec le péril ; il déclara d'abord qu'il n'étoit venu au Palais ſeul, ſans ſecours, ſans ſuite, que pour porter ſa tête ſur un échaffaud, s'il étoit coupable, mais qu'il demandoit que ſes calomniateurs fuſſent punis avec toute la rigueur des loix, s'il prouvoit ſon innocence; il ajouta que quoiqu'en qualité d'Archevêque, il fut en droit de décliner la juriſdiction du Parlement, il abdiquoit tous les priviléges de ſon état, pour marquer de plus en plus la ſoumiſſion & le reſpect dont il étoit pénétré pour un corps auſſi auguſte ; après ce préambule agréable & flatteur, il pourſuivit ſon diſcours, s'étendit ſur ſon innocence, & porta les coups les plus mortels à ſes ennemis ; il s'écrioit avec une indignation mêlée de douleur, que la poſtérité auroit peine à croire, que ſur les dépoſitions les plus vagues de quelques ſcélérats de la lie du peuple, échappés preſque tous à la roue ou au gibet ; un petit-fils d'Henri IV, un Sénateur de l'âge & de la réputation

de M. Brouſſel, le Coadjuteur enfin de la Capitale, fuſſent pourſuivis comme des aſſaſſins, & traités en criminels : il entra enſuite dans le détail de l'infamie des témoins, il les accabla des reproches les plus vrais & les plus ſanglants, enfin il prouva qu'il n'y en avoit pas un ſeul parmi eux qui ne fut autoriſé à l'impoſture, à la calomnie & au parjure, par un brevet du Miniſtre. 1649.

Pour entendre ce myſtére inique & impur, il faut ſçavoir que le Cardinal, inquiet des aſſemblées des Rentiers, avoit trouvé le moyen d'y gliſſer quelques-uns de ces miſérables, qui ne ſubſiſtent que du trafic honteux des penſées, des paroles & des ſecrets de leurs concitoyens, il leur avoit permis d'éclater contre lui, afin de gagner & de trahir la confiance de ceux dont il ſe défioit le plus ; c'étoit eux, qui en effet, échauffoient le plus les plaintes de la multitude, qui l'aigriſſoient davantage, & qui ſignaloient avec le plus d'emportement & de fureur, leur haine prétendue contre le Cardinal ; *Ibidem.*

1649. cependant pour ſe mettre à l'abri des recherches & du châtiment dont ils pouvoient être un jour menacés, ils avoient obtenus des brevets du Cardinal, ſignés du Roi & de le Tellier, Secrétaire d'Etat; en vertu deſquels on leur accordoit d'avance l'impunité & des récompenſes.

Le Coadjuteur dévoila cette manœuvre honteuſe & perfide, avec tant de ſagacité & d'évidence, que la compagnie frémit d'indignation & d'horreur; on ſe croyoit tranſporté au malheureux tems des Tibére & des Domitien, ſous leſquels un ſi grand nombre de citoyens avoient péris, victimes infortunées de la délation & de la calomnie.

Ibidem.

Cependant le premier Préſident, prévenu contre la Fronde, & ſur-tout contre le Coadjuteur dont il connoiſſoit l'audace & l'artifice, ſans s'étonner des vains applaudiſſemens qu'il recevoit, les interrompt: *Meſſieurs de Beaufort, le Coadjuteur & Brouſſel*, dit-il, en élevant la voix, *on vous accuſe, il y a des concluſions contre vous, ſortez de l'aſſemblée;* le

Coadjuteur répondit que M. le Prince en devoit faire autant, que la justice égaloit tous les hommes, mais à peine remarquât-on sa réplique. Broussel s'obstina à demeurer, à moins que la compagnie ne lui ordonnât de sortir; on en vint aux voix; l'affirmative ne l'emporta que de douze, il disparut avec les deux autres accusés. 1649. *Ibidem.*

Ce leger avantage ne diminua point le triomphe de la Fronde; les Curés & les Prêtres des Paroisses, étoient venus, dès la nuit, s'emparer des lanternes & de toutes les avenues de la grande salle, ils répandoient d'heure en heure, dans tous les quartiers de Paris, par la voix des Emissaires les plus zélés, la justification du Prélat, sa fermeté, & les impressions favorables qui en étoient résultées; la pitié, l'indignation changent tous les esprits; la révolution est presqu'entiére; ce n'est plus ce même peuple timide, abbatu, prévenu, dont le silence sembloit menacer les Chefs de la Fronde; mais une armée pleine de zéle, de *Ibidem.*

feu & d'intérêt, qui se jette en foule
1649. aux portes du Palais : le duc de Beaufort, le Coadjuteur, Brouffel, sont portés chez eux par les flots de la multitude, qui ne se lassoit point de faire retentir l'air d'acclamations ; on remarqua cependant que personne n'osa manquer au respect qu'il devoit au Prince ; on le plaignoit peut-être de s'être laissé éblouir par des apparences trompeuses ; la haine & l'aigreur n'existoient que contre le premier Ministre.

Si le flambeau de la vérité ne dissipât point les nuages que Mazarin avoit élevé dans l'ame de Condé, la honte des témoins gagnés par le Ministre le rendit plus circonspect, plus modéré ; soit qu'il commençat à soupçonner les artifices du Cardinal, soit qu'il se défiât de l'évenement, il consentit à une négociation secrete, que Chavigni entama avec la Fronde ; il n'exigeoit plus que la sortie du Coadjuteur de Paris, mais avec le titre honorable d'Ambassadeur à Rome ou à Vienne, il est vraisemblable que le Prélat, qui craignoit

tôt ou tard d'être accablé par un
Prince si puissant, se seroit prêté à 1649.
ses désirs, si quelques jours après,
le Cardinal ne lui eut laissé le choix
des récompenses, pour concourir
à la perte de Condé.

Cependant Mazarin jugeant qu'il
ne pouvoit précipiter la chûte du
Prince, qu'en semant de nouveaux
piéges sous ses pas, redouble de soins
& d'activité; l'intérêt de la Reine
devient plus vif, plus agissant; Gaston
témoignoit toujours le même
feu, la même sensibilité; il n'y
eut pas jusqu'aux passions des amis
de Condé, & sur-tout de la duchesse
de Longueville & du prince
de Marsillac, dont la haine contre la
Fronde étoit à son comble, qui ne
contribuassent à sa perte, en l'aigrissant
de plus en plus. Le jour
même que la Fronde commença à
entrevoir l'espérance de son salut,
Mazarin, dans un Conseil tenu
chez la Reine, assura qu'il produiroit
bientôt des preuves plus évidentes Ibidem.
de la conspiration; en conséquence
on résolut de suspendre l'as-

1649. ſemblée des Chambres du Parlement, & de ne les convoquer que lorſque les Juges ne pourroient plus ſe refuſer à la vérité du complot.

L'art de faire des traitres, cet art ſi connu de l'intrigue, de l'ambition, & quelquefois de la néceſſité, n'étoit pas moins utile à Gondi que ſon courage; il apprit à minuit la délibération du Conſeil; le lendemain il entre à la pointe du jour dans la Grand'Chambre, ſuivi des principaux Chefs de la Fronde, il repréſente au premier Préſident, que la *Ibidem.* Maiſon Royale, ayant été expoſée au danger le plus affreux, on ne pouvoit, ſans trahir les intérêts de l'Etat, différer la découverte & le châtiment d'un complot ſi lâche & ſi funeſte; en même tems on entend *Mémoires de Talon, t. VII.* des voix qui s'élevent de toute part, & qui ſe plaignent qu'après une conſpiration ſi atroce, on ne montrât pas plus de vigueur, d'activité & de zèle, qu'on laiſſat reſpirer les monſtres qui en étoient les auteurs; pourquoi ne pas aſſembler ſur le champ les Chambres du Parlement, dont la ſageſſe & les

les lumières, peuvent ſeules raſſurer la nation; Brouſſel attaque perſonnellement ſon chef, mais les ſarcaſmes les plus piquants, les traits les plus injurieux, les reproches les plus amers, trouverent Molé également ferme & inſenſible; il ne fut jamais au pouvoir de la Fronde, de lui arracher un ſeul mot de plainte & de récrimination; c'eſt ainſi que la prudence & la gravité de ce grand homme confondirent les vœux de la faction, qui ne ſe portoit à tant d'excès, que pour l'obliger à quelque répartie, qui put l'autoriſer à le récuſer pour Juge. 1649.

Le Coadjuteur étonné du ſilence menaçant de Mólé, venant à réfléchir ſur l'inégalité des forces de ſon parti avec celles de Condé; effrayé encore de l'abandon général où il s'étoit vu, au premier bruit de la conſpiration; honteux enfin de n'avoir à oppóſer au premier Prince du Sang, entouré de la grandeur la plus légitime, appuyé de toute la Cour, ſoutenu de l'autorité Royale, qu'un amas confus de Bourgeois & d'Arti-

Mémoires de Retz, tom. II.

tants, que le péril pouv[illegible]i-
1649. der & diſſiper en un mome[illegible]u-
blioit rien pour augmenter[illegible]or-
ces; déjà il avoit fait venir[illegible]ro-
vinces voiſines trois cents Gentils-
hommes, il prodiguoit l'argent & l'intrigue, il prêchoit, il avoit recours à l'extérieur le plus humble, pour exciter de plus en plus l'enthouſiaſme de l'intérêt & de la compaſſion : le ſuccès juſtifia ſa prévoyance.

Il parut au Palais le vingt-quatre Décembre, jour auquel avoit été remiſe l'aſſemblée des Chambres, avec toute la puiſſance & l'éclat d'un Chef de parti redoutable; ſa ſuite étoit moins brillante, mais preſ- *Ibidem*
qu'auſſi nombreuſe que celle de Condé; l'affluence du peuple, attiré par la grandeur du ſpectacle, étoit telle qu'on ne ſe ſouvenoit pas d'en avoir jamais vu une ſi prodigieuſe quantité, il n'y eut que les gens les plus diſtingués, des deux partis, qui entrerent dans les ſalles : l'aigreur, l'animoſité, la fureur étoient à leur comble; il eſt conſtant que ſi parmi

tant d'hommes violents & emportés qui rempliſſoient ou aſſiégeoient le Palais, un ſeul eut tiré l'épée, le ſanctuaire de la juſtice eut été inondé de ſang & de carnage; il n'eût été au pouvoir de perſonne, de ſauver du péril & de la mort, tout ce qu'il y avoit de plus auguſte dans la Nation, enfermé dans la Grand'Chambre; en un mot, le péril étoit ſi manifeſte, que tout le monde, ſans en excepter le Prélat & les Magiſtrats, s'étoient armés de poignards, pour avoir la conſolation de ne pas mourir, au moins, ſans ſe défendre. 1649.

En entrant dans la Grand'Chambre, les accuſés préſenterent une requête, dans laquelle ils récuſoient le premier Préſident; ils ſoutenoient que ce Magiſtrat ne pouvoit remplir les fonctions de ſa charge, dans une affaire où les témoins dépoſoient qu'il étoit déſigné comme une des principales victimes de la Fronde; ils ajoutoient que M. le Prince, quelque grand qu'il fut, étoit homme, & par conſéquent ſuſceptible d'impreſſions fâcheuſes, que

Mémoires de Talon, t. VII.

1649. le ſoupçon de l'aſſaſſinat pouvoit l'avoir aigri, en un mot, que c'étoit à lui à conſulter ſa généroſité, & à voir s'il ne devoit pas s'abſtenir des fonctions de Juge; à la lecture de cette requête, Condé piqué d'honneur, ſe leve pour ſortir, mais le duc d'Orléans l'arrête par la main, & la compagnie le pria avec tant d'inſtance de demeurer, qu'il y conſentit; il s'en fallut bien que Molé, ce Magiſtrat juſqu'ici ſi ferme, ſi magnanime, témoignât le même courage & la même égalité. Il parut reſſentir juſqu'au fond de l'ame le coup que lui portoit la Fronde; lorſqu'il paſſa le barreau, pour laiſſer délibérer ſur la requête, il ne put cacher ſon émotion, ſon trouble & ſon abbatement; cependant il fut décidé à la pluralité de quelques voix, qu'il continueroit de préſider au jugement de l'affaire.

Mémoires de Talon.

C'eſt en formalités, en conteſtations, en reproches, que fut conſumée cette ſéance, dont la Nation attendoit de ſi grandes ſuites; on n'entrera point dans le détail des

autres, qui, présentant les mêmes objets, ennuyeroient autant le lecteur, que ceux qui en furent les témoins. 1649.

Cependant la confusion, le désordre augmentoient dans la Capitale; on étoit à la veille de voir cette ville superbe, la proie du fer, du feu & du brigandage. Chaque jour que le Parlement s'assembloit, pouvoit être le dernier de plusieurs milliers de citoyens; Mazarin ne pouvant plus prolonger ce spectacle affreux, l'ouvrage funeste de sa politique, sans creuser un précipice qui l'engloutiroit peut-être le premier, crut que le moment étoit enfin arrivé de dénouer l'intrigue par le coup de théâtre le plus imprévu & le mieux préparé.

Les conjonctures ne pouvoient être plus heureuses; Condé, en but à la haine du parti puissant dont il sembloit avoir juré la ruine, n'avoit point quitté ce ton fier & décisif auquel la foiblesse de Mazarin l'avoit accoutumé; son mépris pour la Cour, qu'il eût dû ménager, au moins dans

Mémoires de madame de Motteville, tom. III, de Montglat, t. III.

des circonſtances où il avoit beſoin
1649. de ſon appui, éclatoit ſans ceſſe ; il acheva de ſe perdre dans l'eſprit de la Reine, par deux traits également hardis & imprudents.

Il y avoit alors à la Cour un Gentilhomme de la Province d'Anjou, appellé le marquis de Jarzai ; ce Seigneur avoit reçu de la nature des graces, du courage, un eſprit vif, enjoué, agréable ; heureux ſi le jugement eût répondu à des dons ſi précieux ; Jarzai, touché de l'héroiſme de Condé, s'étoit livré à lui ſans réſerve ; il l'avoit ſuivi dans la carriére de la gloire ; & la faveur du Prince lui avoit valu des graces importantes de la Cour. Jarzai, le plus avantageux des hommes, oſa attribuer les bienfaits de la Reine, à des motifs plus forts que ceux de la reconnoiſſance ; il crut entrevoir qu'Anne d'Autriche, âgée de cinquante ans, dont la conduite, malgré les traits ſatyriques de la Fronde, étoit irréprochable, ne dédaigneroit point les hommages d'un jeune Courtiſan ; ébloui, enivré

des eſpérances les plus brillantes & les plus chimériques, perſuadé que ſa chûte même ne pouvoit que l'illuſtrer s'il venoit à ſuccomber; Jarzai communiqua au Prince ſes vues audacieuſes; ſoit que Condé naturellement enjoué, ne cherchât qu'à s'amuſer de cette avanture, ſoit qu'il crut qu'une intrigue galante pourroit ébranler & renverſer la fortune de Mazarin, il encouragea le téméraire Gentilhomme. 1649. *Ibidem.*

Celui-ci eût bientôt gagné madame de Beauvais, premiere femme de chambre de la Reine; enfin, il fait parvenir à ſa ſouveraine, une déclaration d'amour, dictée par la préſomption & la folie; Anne d'Autriche la lût & la mépriſa. Elle eut enſéveli cette avanture dans le ſilence & l'oubli, ſans l'imprudence de Mazarin qui la força à l'éclat; Jarzai & ſa confidente furent chaſſés de la Cour; au lieu de ſuivre le chemin tracé par la politique, & de déſavouer la part qu'il avoit eu à cette intrigue, Condé protégea publiquement le Marquis, il *Ibidem.*

1649. tourna son extravagance en raillerie, & exigea de Mazarin que la Reine lui pardonnât & le vît, menaçant de le prendre à son service, & de le mener tous les jours au Palais-Royal; Mazarin ne manqua pas d'exagérer l'audace du Prince; cependant Jarzai disparut, & un nouvel événement fit oublier jusqu'à ses fautes & son nom.

L'héritier du nom & de la fortune du cardinal de Richelieu, s'étoit laissé subjuguer par l'esprit & les graces de Madame de Pons, plus que par sa beauté. La duchesse de Longueville protégeoit cette veuve dénuée de fortune; elle engagea le Duc à l'épouser; Condé entra dans les vues de sa sœur, il conduisit lui-même les deux amants au château de Trie, & autorisa de sa présence le mariage, qui fut contracté à l'insçu de la Cour & de la duchesse d'Aiguillon, tante & tutrice de l'époux: la douleur & le ressentiment de la Duchesse, qui destinoit à son neveu l'un des partis les plus brillants du Royaume, furent extrêmes; elle

Mémoires de madame de Nemours.

éclate contre la Maiſon de Condé ; 1649.
traite l'action du Prince, d'avoir marié un Duc & Pair, ſans l'agrément de la Cour, d'attentat contre la Majeſté ſuprême ; la Reine partageoit ſecrètement l'indignation de la Ducheſſe ; ce n'eſt pas qu'elle ne regardât d'un œil indifférent l'alliance du Duc avec Madame de Pons ; mais elle craignoit que le duc de Richelieu, pourſuivi par ſa tante, ne livrât le Havre-de-Grace, dont il étoit gouverneur, au duc de Longueville, déjà ſi puiſſant en Normandie ; on ne peut nier que la faute de Condé ne fut grave ; Mazarin en fit un crime d'état ; il exagére les prétentions, les écarts, la hauteur & la fierté du Prince ; juſqu'à quand ſouffrira-t-on l'audace de ſes entrepriſes ? Attendra-t-on que le Roi devenu majeur ne puiſſe détruire ſon autorité ? Bientôt appellant la calomnie à ſon ſecours, il l'accuſe de ſe fortifier en Bourgogne ; il prétend qu'il n'y a point de Province, où il n'ait plus de pouvoir que la Reine elle-même, les fauſſes allarmes du Miniſtre paſ-

Mémoires de madame de Motteville tome III.

ſerent dans une ame plus grande, plus intrépide que la ſienne ; ce dernier trait fit une impreſſion profonde ſur l'eſprit d'Anne d'Autriche, plus judicieux qu'inſtruit ; ce fut envain que le ſouvenir de tant de victoires, de conquêtes, de ſervices, combattoit en faveur d'un Prince, dont le zèle ne s'étoit jamais démenti, qui avoit tout ſacrifié à l'honneur & au devoir ; Mazarin trouva l'horrible ſecret de rendre ſes grandes actions même criminelles ; s'il avoit haſardé tant de batailles, c'eſt que vainqueur ou vaincu, il ne pouvoit manquer d'en recueillir des avantages ſignalés ; dans le premier cas, il augmentoit ſa gloire & par conſéquent ſa puiſſance ; dans l'autre les défaites le rendoient néceſſaire à la France, il établiſſoit le fondement de ſa grandeur ſur les ruines de l'Etat ; c'eſt ainſi que les Sejans donnoient aux exploits de Germanicus l'interprétation la plus ſiniſtre : qu'on ne croie pas, au reſte, qu'on charge le tableau pour rendre Mazarin plus odieux ; il eut l'imprudence lui-mê-

1649.

Déclaration du Roi ſur la priſon des Princes, dans les Mémoires du temps.

me de dévoiler ces imputations abſurdes & calomnieuſes dans un manifeſte qu'il rendit public, après la priſon du Prince, & qui révolta la France & l'Europe entière. 1649.

On ne prétend pas juſtifier Condé; il fit des fautes qui n'eurent d'autre ſource que ſon mépris pour l'ingrat Mazarin; mais ces fautes furent égalées & ſurpaſſées par celles du premier Miniſtre: la plus grande, ſans doute, celle qui dût lui cauſer les remords les plus amers, fut d'avoir hazardé l'Etat, &, ce qui étoit bien plus conſidérable pour lui, ſa fortune, pour ſatisfaire ſa vengeance? mais que devoit faire, au milieu de tant de tempêtes, le pilote chargé de la conduite du vaiſſeau menacé du naufrage? déployer toutes les reſſources de l'art, lutter avec adreſſe contre l'orage, céder à propos, avancer de même, & gagner peu-à-peu le port, qui étoit la majorité du Roi.

On a écrit que la Reine n'eut jamais abandonné ſon défenſeur, ſon appui à la vengeance timide de

1649. Mazarin, ſans l'avanture de Jarzai, & le mariage du duc de Richelieu; mais qu'on ſuive la marche de la Cour, on verra que Condé n'en eut pas moins eſſuyé l'outrage ſanglant d'une priſon injuſte; le vrai crime du Prince, celui que rien ne pouvoit expier aux yeux du Cardinal, c'étoit d'avoir voulu donner atteinte à l'autorité abſolue que la Reine lui abandonnoit.

A peine la main victorieuſe de Condé l'avoit ramené à Paris, qu'il ne s'étoit occupé que de la perte de ſon bienfaiteur; Condé eut dès-lors gémi dans une étroite priſon, s'il s'étoit trouvé des gens aſſez hardis pour l'arrêter.

Si la Reine conſentit ſans peine à la ruine d'un Prince, à qui elle devoit ſa gloire & l'état ſon ſalut, il dût lui en couter beaucoup moins, pour ſacrifier le prince de Conti & le duc de Longueville, qui avoient porté les armes contre elle; mais elle ne pouvoit punir les anciens chefs de la Fronde, ſans exciter la défiance du parti qu'il falloit ména-

Mémoires de madame de Motteville, t. III, de Montglat, t. III, de Talon, tom. VII.

ger; on résolut de les associer aux prétendus desseins du Prince. Ils étoient assez braves, assez puissants, pour venger Condé; il n'en falloit pas davantage pour les regarder comme criminels. 1649.

Mais telle étoit la situation, où la foiblesse du Cardinal & l'esprit de discorde avoient réduit la Régente, qu'elle ne pouvoit frapper un si grand coup, sans le secours de la Fronde & du duc d'Orléans.

Le véritable lien de l'union de la faction & de Gaston, avec la Cour, fut la duchesse de Chevreuse; cette Princesse avoit porté à la Cour de Louis XIII le sceptre de la beauté & des graces, elle avoit vieilli dans l'agitation des intrigues & l'emportement des passions; favorite de la Reine, chassée de la Cour, rétablie ensuite, exilée de nouveau, poursuivie par Richelieu, dont elle dédaignoit la puissance & les hommages, elle avoit rempli toutes les Cours de l'Europe de son nom, de ses charmes, de son esprit, & de ses avantures galantes;

1649. sa vie n'offre que le tableau intéressant & déplorable des erreurs & des passions; on voyoit en elle un mélange presqu'incroyable de génie & de pusillanimité, de grandeur & de foiblesse, d'application & de distractions, d'ambition & de désintéressement, d'activité & de molesse; au reste, personne ne foula jamais aux pieds, avec moins de scrupule la décence & la réputation; & n'envisagea avec plus d'audace & de mépris, les dangers de toute espece; elle ne connoissoit d'autre soin, d'autres devoirs, que ceux de plaire à celui qui avoit subjugué son ame; à la mort de Louis XIII, l'espérance de gouverner la Reine, l'avoit ramené à la Cour; mais elle n'éprouva de la part de cette Princesse, qu'une longue indifférence, plus injurieuse que la haine; le ressentiment l'unit à la Cabale des importants; la destruction de ce parti, aussi-tôt anéanti, que formé, l'obligea d'aller chercher son salut dans un nouvel exil; elle demeura dans les Pays-Bas, jusqu'à la guerre

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

ou plutôt l'orage de la Fronde, qu'elle fortifia de l'appui du duc de Lorraine. A la paix elle entreprit de venir à Paris, sous la protection du Coadjuteur, elle y demeura malgré la Reine; ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au milieu de tant de contradictions & de disgraces, la Reine tenoit encore à elle, par les chaînes de l'ancienne habitude; personne ne lui parloit avec plus de hardiesse & de liberté; en un mot, ce fut la femme la plus convaincue d'intrigues & de factions, qui travailla avec le plus de succès à la ruine d'un Prince, jusqu'alors l'ennemi & le vainqueur de tous les factieux; elle y travailla sans vue, sans intérêt, sans objet, si ce n'est celui de plaire, à un homme que les circonstances, l'intrigue & la vengeance illustrerent en ces temps de division & de calamité.

1649.

Il s'appelloit le marquis de Laigues, & étoit capitaine au Régiment des Gardes; ce Gentilhomme, ébloui comme toute la Noblesse Françoise de la fortune de Condé, avoit été un de

Mémoires de madame de Nemours.

1649. ſes plus aſſidus courtiſans; une diſpute au jeu, dans laquelle le Prince, cédant à des ſoupçons vrais ou faux d'infidélité, traita Laigues durement, fut la ſource de la haine implacable, qu'il conçut contre le Prince; il unit ſon reſſentiment à celui du marquis de Noirmoutier, qui après avoir eu beaucoup de part à l'amitié de Condé, en avoit été diſgracié avec éclat; la colere du Prince n'avoit jamais de ſuite, il lui ſembloit plus beau, plus honnête de bruſquer quelqu'un que de le haïr; on ne redoutoit ni ſon ſilence ni les deſſeins qu'il formoit en ſecret; ainſi, au lieu de ſe venger de ces deux hommes déchaînés contre lui, à peine daigna-t-il remarquer leur éclipſe & leur haine impuiſſante; qui eut oſé prédire au premier Prince du Sang, couvert de gloire, l'homme le plus puiſſant de la Nation, que les traits lancés de ſi loin & dans la foule, par deux Gentilshommes, qu'il avoit vu ſi ſouvent à ſes pieds, pénétreroient juſqu'à lui, qu'ils préſideroient au renverſement de ſa for-

tune; qu'ils régleroient un jour, les conditions de sa prison; tels sont les jeux cruels du sort, leçon sans cesse répétée, & qui doit apprendre aux hommes les plus fiers, que l'ennemi le plus foible est quelquefois le plus dangereux. 1649.

Les ames de la trempe de celles de la duchesse de Chevreuse & du cardinal Mazarin, se préssentent, se devinent; au nom seul de Condé, que le timide Ministre osa peut être prononcer, pour la premiere fois de sa vie, d'une maniere chagrine, l'audacieuse Duchesse lui offre le parti entier de la Fronde : sa proposition est reçue avec transport; Laigues & Noirmoutier attisent le feu, le Coadjuteur se charge de l'incendie.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Cette nuit là même, le Prélat travesti en Cavalier, s'abouche avec la Reine & Mazarin; cet homme, qui n'eut dû s'attendre qu'à des châtimens, fut accueilli de sa souveraine, comme s'il eut sauvé l'Etat il y avoit long-temps qu'il tendoit des mains suppliantes à la Reine; &

dans l'état où l'avoit réduit Condé, il eut dû se trouver heureux d'échapper à la mort ou à la prison; cependant il osa exiger du Ministre des graces, telles que si M. le Prince, avec toutes ses victoires, en eut arraché la moitié, Mazarin l'eut fait pour l'ambitieux le plus dangereux de l'Europe; les sceaux pour le marquis de Château-neuf, qui en avoit joui sous le regne précédent, l'Amirauté pour le duc de Beaufort, deux brevets de Duc & Pair, l'un pour Noirmoutier, l'autre pour Vitri; la Compagnie des Gardes du Corps du duc d'Anjou, pour Laigues, le gouvernement d'Anjou pour le Duc de Brissac, de l'argent enfin & des graces pour tous les subalternes; on prétend que le Coadjuteur, quoiqu'il en ait écrit dans ses mémoires, ne s'oublia point dans cette révolution, & qu'il exigea le chapeau de Cardinal; Mazarin ne refusoit rien, il prodiguoit tout; l'ingrat ne prévoyoit pas qu'en achetant si cher la perte de son protecteur, il ne faisoit que préter des armes à un

1649.

Ibidem.

parti, qui les tourneroit bientôt contre lui-même. 1649.

C'étoit beaucoup, que de s'être assûré du parti de la Fronde, mais l'appui du duc d'Orléans, Lieutenant-Général de l'Etat, étoit encore plus nécessaire ; il s'agissoit de séparer Gaston des intérêts de Condé ; jamais les deux Princes n'avoient vécu dans une union plus tendre ; la confiance paroissoit sans bornes de part & d'autre ; personne n'avoit ressenti avec plus de sensibilité l'outrage que Condé avoit reçu de la Fronde, & poursuivi le châtiment des coupables avec plus d'éclat ; enfin cette amitié des deux premiers Princes de France, si applaudie, si révérée de tous les gens de bien, ne pouvoit être détruite qu'en perdant dans l'esprit de Gaston, l'abbé de la Rivière qui le gouvernoit depuis vingt ans avec un pouvoir absolu.

Ces obstacles étonnoient la politique déliée & artificieuse de Mazarin ; mais ils n'effrayoient point la duchesse de Chevreuse ; cette Princesse, également habile à ma-

nier les armes de l'imposture & de
1649. la vérité, va trouver Gaston, dont elle connoissoit le caractère facile, foible & jaloux : jusqu'à quel dégré laissera-t-il élever la fortune d'un jeune ambitieux, qui ne lui laisse que le vain titre de Lieutenant-Général de l'Etat ? a-t-il oublié que la maison de Condé ne le ménage aujourd'hui que pour élever demain sa grandeur sur les débris de celle de son Altesse Royale ? M. le Prince n'a-t-il pas déjà sollicité à son insçu, & à son préjudice, l'épée de Connétable, plutôt pour s'en servir contre ses ennemis particuliers, que contre ceux du nom François ? par quelle fafatalité, faut-il qu'un Prince aussi éclairé que M. soutienne les querelles sans cesse renaissantes & injustes de Condé ? qui peut voir sans frémir le danger où il s'expose, en se rendant tous les jours au Palais, au milieu d'une multitude féroce, qui ne respiroit que le trouble, le brigandage & le sang ? elle ajoute qu'il y alloit de l'honneur & de la conscience de l'oncle du Roi, de rassurer la

Capitale à la veille d'être renversée de fond en comble, de rappeller au service du Souverain un parti aussi puissant que celui de la Fronde ; qu'en détruisant l'autorité de M. le Prince, il deviendra l'objet de l'amour & de la vénétion publiques, le maître, en un mot, d'établir une de ses filles sur le trône d'Henri le Grand son père. 1649.

A mesure que la Duchesse parloit, la jalousie, la défiance, la crainte, l'ambition s'emparoient de l'ame de Gaston ; il pâlit à la peinture qu'elle lui fit, du danger qui menaçoit le siége de la Monarchie & sa propre personne ; madame de Chevreuse le voyant ébranlé, se hâta de porter les coups les plus mortels au favori ; elle prétendoit que Condé ne s'étoit rendu si fier, si hardi, si formidable, que par la connivence honteuse de l'abbé de la Rivière ; que depuis que ce favori s'étoit laissé éblouir de l'espérance de parvenir au Cardinalat par le crédit de M. le Prince, il n'avoit cessé de séconder ses vues & ses caprices ;

Mémoires de madame de Motteville, t. III.

1649. que c'étoit lui qui en dernier lieu avoit ménagé à l'infçu de fon Maître le mariage du duc de Richelieu avec madame de Pons; qu'à la conduite qu'il tenoit, on eût dit qu'il appartenoit à la maifon de Condé, & non à fon Alteffe Royale; en un mot, que Monfieur ne recouvreroit fon autorité, qu'en abandonnant un favori ingrat; que la Reine au moins & la Fronde ne s'uniroient avec lui, qu'autant qu'il donneroit fa parole d'honneur de ne plus fe fier à un homme, qui l'avoit vendu & trahi toutes les fois que fon intérêt l'exigeoit.

La ducheffe d'Orléans, jaloufe du crédit de l'abbé de la Rivière fe joignit à la Négociatrice de Mazarin & de la Fronde; Gafton, ce Prince leger & inconftant, le jouet éternel des paffions & du caprice des autres, opprimé lui-même, fous le regne précédent, par un Miniftre, céda bientôt & foula aux pieds les liens du fang, de l'amitié, de la confiance, en livrant Condé au reffentiment d'un autre Miniftre; comme fi

l'exemple de la prison injuste du premier Prince du Sang n'eût pas pu 1649. lui devenir un jour funeste, ou au moins à ses enfants; mais la jalousie, la foiblesse ne combinent, ni ne prévoient.

Cependant l'entreprise concertée contre le Prince, appuyée de tous les partis, ne pouvoit réussir qu'avec le secours du mystère & de la dissimulation la plus profonde. Mazarin n'avoit jamais paru plus touché des intérêts du Prince; il n'y avoit point de jour que les prisons ne fussent remplies de prétendus complices de la conspiration, dont on attendoit des éclaircissements funestes à la Fronde. La Fronde de son côté ne cessoit de se déchaîner contre Mazarin, de la manière la plus atroce; elle feignoit de rechercher le Prince avec de nouvelles & de plus profondes soumissions: tout ce que la politique peut employer de ruses, d'artifices & de piéges, fut mis en usage par l'un & l'autre parti, pour perdre un Prince, qui, plein de confiance en son innocen-

ce & en ses services, rejettoit loin
1649. de lui la défiance & les soupçons.

Il n'y avoit que le duc d'Orléans qui eut peine à dissimuler l'état pénible, où de vaines allarmes, la jalousie, la crainte, l'intérêt des autres le réduisoient; d'un côté il ne pouvoit attirer le Prince dans le précipice, qu'en lui témoignant le même zèle, & en l'accompagnant au Palais, comme il avoit toujours fait; de l'autre les remords, la honte, la crainte, le retenoient. Il ne voyoit plus, sans frémir, le péril où il s'exposoit, en venant au Parlement; l'éloquence de Condé échoua souvent contre la peur de ce Prince; il ne pouvoit presque plus l'arracher du Luxembourg. Un jour, Gaston vint jusqu'à la Sainte-Chapelle, d'où il s'enfuit précipitamment se mettre au lit chez lui, sous prétexte d'un accès de colique, qui n'étoit en effet qu'un accès de frayeur.

Mémoires de Retz, t. II.

C'est au milieu de ces divisions
1650. qu'arriva la nouvelle année, qui devoit éclairer des événemens plus funestes, des calamités plus durables,

des

des révolutions plus surprenantes, que celles qu'on a décrites jusqu'ici. 1650.

Condé ne tarda pas à découvrir que Gaston cherchoit à lui échaper; ce Prince s'étoit enfin laissé persuader d'aller au Palais; le procès criminel étoit toujours dans le même état; la Fronde présentoit requête sur requête, pour en accélérer le jugement; Condé, à qui l'on promettoit tous les jours des preuves manifestes de la conspiration, en éloignoit la conclusion de toutes ses forces; mais le Parlement presqu'entier, inquiet de voir le Temple de la Justice toujours à la veille d'être profané, & la Capitale prête à être mise à feu & à sang, inclinoit au dénouement de l'affaire; le duc d'Orléans, qui trembloit autant pour sa personne, que pour l'Etat, proposa de juger sur le champ l'accusation, ou au moins de séparer la cause du duc de Beaufort & du Coadjuteur, de celle du marquis de la Boulaie: le Prince ressentit jusqu'au fond de l'ame, le trait qui lui étoit porté; *Monsieur*, *Monsieur*, lui dit-il, *il y aura presse à devenir*

Ibidem.

Mémoires de Talon, t. VII.

Frondeur. Gaston voulut tourner le
1650. reproche en raillerie; mais le Prince, sans l'écouter, se tourne du côté du prince de Conti, & dit tout haut, qu'il ne tenoit qu'à lui d'être d'accord avec la Fronde, & qu'il signeroit son traité, s'il vouloit, en sortant du Palais.

Cependant le premier Président, toujours prévenu contre le Coadjuteur, attribuoit l'impatience que le Prélat avoit d'être jugé, à la crainte de voir s'élever contre lui de nouveaux rayons de lumiéres; il secondoit Condé de son crédit & de ses conseils; c'est lui qui, malgré le duc d'Orléans, empêcha la Compagnie de délibérer sur la requête des accusés.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Le Prince se plaignit amérement à M. le Tellier, de l'inconstance de Gaston, qui, après l'avoir animé à la poursuite d'une affaire si importante, étoit le premier à l'abandonner; le Duc ne répondit aux reproches de Condé qu'en récriminant; cependant il consentit à l'accompagner encore une fois au Palais; mais cette séance & celles qui suivirent jus-

qu'au dénouement auquel nous touchons, ne préſentent que les mêmes débats & les mêmes altercations. 1650.

Cependant tout étoit concerté entre la Cour & la Fronde, pour le coup qu'elles alloient frapper ; mais à la vue du moment fatal, Mazarin chancelle, balance, héſite, & ſemble réculer ; l'idée des maux qu'une action ſi injuſte, ne pouvoient manquer de produire, l'effrayoit ; la Fronde au contraire plus hardie, plus impétueuſe, hâtoit, par ſes vœux, la chûte de ce Condé ſi fier, ſi rédoutable, que rien n'avoit jamais pu détacher des intérêts du Thrône ; elle eſpéroit, que délivrée une fois de cet ennemi puiſſant, elle abbattroit ſans peine le Cardinal, haï, foible, mépriſé, & qui alloit encore augmenter le nombre de ſes ennemis; elle vouloit faire ſervir les débris du Prince & du Miniſtre de dégrés à ſon élévation; c'eſt dans cette vue qu'elle n'épargnoit rien, pour vaincre les ſcrupules du Cardinal, réveiller ſa haine & fortifier ſon courage ; elle lui repréſentoit que le ſecret de

1650.

Mémoires de Retz, de Nemours, de la Rochefoucault.

l'entreprise avoit été confié à dix-sept personnes; que Monsieur, seul par son indiscrétion, étoit tous les jours sur le point de les livrer à la vengeance d'un Prince implacable; que déjà il n'alloit plus au Palais, que rarement & à regret, comme pour avertir Condé qu'il étoit temps de se désister d'une poursuite qui lui aliénoit le cœur des peuples; aux priéres ils joignent les menaces; prêts à tout découvrir à ce même Condé pour obtenir leur grace, & servir son ressentiment. Telle étoit la triste situation du Cardinal, livré à la merci de la Fronde, qu'il n'avoit plus que le choix des fautes, des malheurs & des dangers.

Cependant les conférences nocturnes du Coadjuteur avec la Reine & Mazarin, avoient transpiré dans le public; jamais le Prince ne voulut y ajouter foi; il remarquoit toujours les mêmes apparences de zèle & de chaleur pour ses intérêts, de la part du Gouvernement, de haine & d'animosité dans la Fronde, contre le Cardinal; le Ministre oseroit-

il exécuter une entreprise si hardie, si périlleuse, à l'insu & sans la participation du duc d'Orléans ? Mais quand même ce Prince y consentiroit, cacheroit-il un secret si important à l'abbé de la Riviére ? Il avoit peine sur-tout à croire que le Cardinal, qu'il avoit vu jusqu'alors si timide, si circonspect, fut devenu tout-à-coup assez téméraire pour hasarder sa fortune & celle de l'Etat, en renversant celle de son bienfaicteur; il ne regardoit tous ces bruits, que comme de nouveaux artifices de la Fronde, réduite à n'espérer plus de salut, qu'en semant de toute part la défiance, les soupçons, la haine & la discorde; c'est ainsi que le courage de Condé, sa confiance, ses propres lumiéres épaississoient le voile que l'amitié tentoit d'arracher de dessus ses yeux. Ses créatures trembloient de l'excès de sa sécurité. Cédant enfin à leurs instances & à leurs allarmes, il essaya de surprendre la vérité à Mazarin même; *Monsieur le Cardinal*, lui dit-il un jour, d'un air enjoué & railleur; 1650.

on publie que vous avez des rendez-vous
1650. *nocturnes avec le Coadjuteur, déguisé en Cavalier.* Cependant il jette un regard avide & pénétrant sur la contenance & les yeux de Mazarin; mais celui-ci, le comédien le plus habile de l'Europe, lui répondit sans se déconcerter, sans changer de couleur, *ce seroit une mascarade bien plaisante, que celle du Coadjuteur, en gregues rouges, un chapeau couvert de plumes & l'épée au côté, avec sa taille & ses jambes tortues ; s'il lui prend jamais envie de se travestir ainsi, je promets à votre Altesse, de lui en ménager le spectacle.* L'air libre, naturel & riant avec lequel Mazarin proféra ces paroles, rassura tellement le Prince, que le lendemain, qui étoit la veille de sa prison, ayant reçu dix sept nouveaux avis du complot formé contre lui, il répondit au dernier, du ton le plus aigre & le plus méprisant, *voilà la dix-septieme sottise que j'entends aujourd'hui.*

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

Mémoires de madame de Nemours.

Tout l'entretenoit dans cette fatale illusion, le soir même la Reine à son cercle lui prodigua les mar-

ques de la confiance & de l'amitié, le conjurant de ſe lier ſans réſerve avec Mazarin ; Condé le lui promit, & lui baiſa la main en ſigne de reconnoiſſance & d'attachement ; en même-temps il envoya Perraut au Cardinal, pour lui renouveller les proteſtations de l'amitié la plus ſincère ; Mazarin laiſſa éclater tous les tranſports de la joye ; mais l'envoyé du Prince étoit à peine ſorti, qu'il ſigna l'ordre de ſa priſon, pour le lendemain lundi dix-huit Janvier. 1650. *Mémoires de mademoiſelle de Montpenſier, tom. I.*

Peu s'en fallut qu'à l'inſtant même de ſa ruine, la fortune ne préſentât encore au Prince, les moyens de s'en garantir ; il étoit allé voir, le matin du lundi, Mazarin qui s'entretenoit avec Priolo, l'homme de confiance du duc de Longueville ; le Prince le pria de continuer ſa converſation, & s'approcha du feu, où il trouva M. de Lyonne, qui expédioit les ordres rélatifs à ſa priſon ; Lyonne n'eut que le temps de les cacher ſous un tas de papiers ; en même-temps Mazarin joint le Prince, & lui apprend qu'il vient enfin de *Mémoires de madame de Motteville, tom. III.* *Mémoires de Montglat tom. III.* *Ibidem.*

1650. découvrir l'asyle d'un certain Parrein Descoutures, réfugié dans le Fauxbourg de Montmartre; ce Descoutures, l'un des plus insignes Factieux de Paris, invectivoit sans cesse contre le Prince avec une insolence digne du gibet; c'étoit lui qui conduisoit les Forcenés qui avoient osé arrêter son carosse sur le Pont-Neuf: on regardoit la prise de cet homme, initié dans les secrets de la Fronde, comme un coup de foudre pour le parti, dont on le forceroit de dévoiler tous les complots. Mazarin ajoutoit qu'il avoit des avis certains, que le duc de Beaufort se préparoit à l'arracher des mains de la justice; qu'il n'y avoit que M. le Prince qui pût assurer sa vengeance, en s'assurant de cette proye, qu'il le prioit de la faire escorter surement en prison par un corps de troupes à ses ordres; mais Condé qui croyoit l'autorité suprême intéressée à venger des injures, qui réjaillissoient jusques sur elle, rejetta le conseil du Cardinal, & demanda que cette exécution fut confiée à un dé-

Ibidem.

tachement de Gendarmes & de Chevaux-légers de la garde ; Mazarin ne résista qu'autant de temps qu'il lui en falloit, pour achever de détruire tous les soupçons de Condé ; le Prince donna l'ordre aux Gendarmes & aux Chevaux-légers, de se porter à l'entrée de la nuit aux avenues de la rue de Richelieu ; c'étoit delà qu'ils devoient le conduire à Vincennes. Ainsi sous le voile de la confiance, Mazarin joignoit à la trahison, l'insulte de la raillerie ; il ignoroit combien la joye d'un triomphe si facile, si honteux, lui coûteroit un jour : il ne quitta point le Prince, sans avoir obtenu de lui, la promesse de se trouver le soir même au Conseil, où devoient assister le prince de Conti, & le duc de Longueville.

1650.

A la vue de tant d'intrigues, de ruptures, de réconciliations & d'orages, la duchesse de Longueville avoit obtenu de ses frères & de son époux, de ne point paroître ensemble au Palais-Royal ; jusqu'ici ils avoient suivi son conseil plutôt par complaisance

Mémoires de Joli.

Mémoires du duc de la Rochefoucault.

1650. que par crainte; mais la ruſe de Mazarin devoit l'emporter ſur la prévoyance & les ſoupçons; il manœuvra avec tant d'adreſſe auprès du prince de Conti, & du duc de Longueville, alors malade à Chaillot, qu'il les fit aiſément tomber dans le piége.

A la ſortie du Palais-Royal le prince de Condé fut dîner chez Madame ſa mère, à qui il fit part des nouvelles qu'il venoit de recevoir, & de ſon triomphe prochain ſur la Fronde; ſoit preſſentiment, ſoit ſoupçons, la Princeſſe le blâma de la confiance qu'il avoit en la Cour; *qu'ai-je à craindre*, répondit Condé, *la Reine ne m'a jamais ſi bien traité, le Cardinal eſt mon ami.... J'en doute... Vous avez tort, Madame, car je compte ſur lui, autant que ſur vous-même: Dieu veuille, mon fils*, répliqua cette tendre mère en ſoupirant, *que vous ne ſoyez point la victime de votre ſécurité.*

Mémoires de madame de Motteville, t. III.

Cependant tout ſe préparoit au Palais-Royal, dans l'ombre du ſilence; les portes étoient fermées, &

il y avoit un ordre secret de ne les ouvrir qu'à ceux qui avoient entrée au Conseil; en sentant approcher le moment décisif, la Reine avoit peine à dissimuler le trouble & l'émotion dont elle étoit agitée, elle se jetta sur un lit, sous prétexte d'être indisposée, mais en effet, pour ne pas laisser pénétrer les inquiétudes & les alarmes, sous le poids desquelles elle succomboit. Sur ces entrefaites, arrive la princesse Douairiere qui seule avoit le privilége d'entrer chez la Reine, lors même qu'elle étoit invisible, la visite imprévue de cette Dame avec qui elle avoit toujours vécu dans les liens de la plus étroite confiance, dont elle avoit reçu des services sans nombre, sous le regne précédent, lorsqu'elle avoit été elle-même en but aux outrages, & à la persécution de Richelieu, augmenta sa perplexité; elle ne pouvoit voir sans honte & sans douleur, son amie prête à devenir par ses coups, la plus infortunée de toute les meres; cependant la Princesse s'assied au

1650.

N vj

1650. chevet du lit de la Reine, & lui fait mille questions dictées par la tendresse, l'inquiétude & la sensibilité.

Pendant ce temps-là Condé entroit au Palais Royal, suivi du prince de Conti & du duc de Longueville ; ils se rendirent dans la galerie où s'assembloit le Conseil ; Mazarin les
Ibidem. voyant enveloppés dans ses filets, manda à la Reine en leur présence, qu'on n'attendoit plus que sa Majesté ; c'étoit le signal convenu, pour frapper le coup médité depuis si long-temps ; aussi-tôt Anne d'Autriche se leve, congédie la Princesse & donne ses derniers ordres à M. de Guitaut, Capitaine de ses Gardes ; en même temps elle prend le Roi, le conduit dans son Oratoire, & lui découvre la disgrace des Princes ; on ajoûte qu'elle le fit mettre à genoux, pour demander à Dieu le succès d'une entreprise, dont elle eût gémi, si elle eut prévu les maux terribles qui en devoient résulter.

Cependant Guitaut, suivi des Of-

ficiers de ſa Compagnie, avance dans la Gallerie ; Condé preſſoit alors vivement le Chancelier, de terminer à quelque prix que ce fût, l'affaire des Rentiers, dont les ſuites ne pouvoient manquer d'être funeſtes. Mazarin venoit de diſparoître, il n'y avoit alors dans la gallerie que les trois Princes, le Chancelier, les comtes d'Avaux, de Brienne, de Servien, & M. le Tellier; en voyant approcher Guitaut qu'il aimoit, Condé fait quelques pas au devant de lui, croyant qu'il avoit quelque grace à lui demander; mais quel dut être ſon étonnement lorſque ce Gentilhomme lui dit tout bas, *Monſeigneur j'ai ordre de vous arrêter, avec M. le prince de Conti, & M. de Longueville; moi, monſieur de Guitaut, moi,* répondit vivement le Prince; *eſt-ce donc là le prix de mes ſervices & de ma fidélité,* ſe tournant enſuite vers la Compagnie, *Meſſieurs,* leur dit-il, *la Reine me fait arrêter & vous auſſi mon frere, & vous auſſi M. de Longueville;* on admira en ces triſtes momens,

1650.

Ibidem.

Mémoires du comte de Brienne, tom. III.

la tendresse & la fermeté du prince
1650. de Conti, qui s'écria *ah! mon frere; Dieu m'a exaucé, je lui avois toujours demandé la grace de partager vos malheurs*; le Chancelier qui n'étoit point initié dans le sécret, n'en croyoit point le témoignage de ses propres yeux, il dit que ce ne pouvoit être qu'une plaisanterie de
Ibidem. Guitaut*; *allez donc trouver la Reine*, lui dit le Prince d'un ton grave, *& faites lui part de la plaisanterie; pour moi je ne me regarde que trop comme prisonnier*; il envoya ensuite le même Guitaut, à la Reine, & Servien au Cardinal, pour les conjurer de lui accorder quelques momens d'audience.

Peu après, Guitaut rentra dans la galerie avec une contenance également triste & ferme, il dit au Prince que la Reine ne pouvoit le voir, & qu'elle lui avoit réitéré l'ordre de l'arrêter; *j'y consens*, repartit le Prince, d'un air serein & majestueux; *mais où vas-tu me mener, que ce soit au moins dans un lieu chaud*: Guitaut lui apprit que

le Château de Vincennes étoit le lieu destiné à sa prison ; *hé bien partons*, continua le Prince, *adieu Messieurs*, dit-il à la compagnie, *je vous prie de vous souvenir de moi, & de ne pas laisser ignorer au Roi, le zéle que j'ai toujours eu pour son service & sa gloire... Pour vous*, ajouta-t-il, en embrassant le comte de Brienne ; *je ne vous recommande rien, vous êtes mon parent.* 1650.

Au bout de la galerie, Guitaut ouvrit une petite porte, qui donnoit sur un escalier dérobé, par lequel on descendoit au jardin ; en entrant dans ce réduit étroit, obscur, garni de Gardes, la carabine haute, le Prince dit à Guitaut, *voilà qui sent bien les Etats de Blois ; non, non, Monseigneur*, répondit le Capitaine des gardes de la Reine, *je ne m'en mêlerois pas ;* les prisonniers traverserent le jardin, au milieu d'une double haie de Gardes-du-corps & de Gendarmes ; à la vue de ceux-ci, le Prince leurs cria, *ce n'est point ici la Bataille de Lens ;* mais personne n'osa répondre un seul

Mémoires de Montglat, tom. III.

1650. mot ; ils arriverent à une porte du jardin qui donnoit sur la rue de Richelieu, où les attendoit un carosse environné seulement de quatorze Gendarmes & Chevaux-légers ; il est constant qu'il n'y avoit que le secret, qui put assûrer le succès d'une entreprise si hardie ; Condé comptoit alors dans la Capitale, plus de douze cens Officiers ou Gentilshommes, d'une valeur éprouvée, qui auroient tout hasardé pour avoir la gloire de briser ses fers ; on ne jugea point à propos de le conduire dans les rues de Paris, avec une escorte si foible ; on gagna les dehors de la Ville, & on marcha par des chemins si impratiquables, que le carosse versa & rompit ; on fut obligé d'en descendre les Princes pour le racommoder ; Condé l'homme le plus agile de son siécle s'échape, fend l'air avec la rapidité d'un oiseau, & gagne un fossé qu'il étoit prêt de franchir ; l'obscurité de la nuit alloit le mettre à couvert, lorsqu'un Garde accourt le pistolet à la main,

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

menaçant de le tuer, s'il ne s'arrête ; il fut obligé de retourner ſur ſes pas, & d'attendre pendant plus de deux heures, que le caroſſe fut en état de continuer ſon chemin. En voyant ſur le chemin de Vincennes, ce Condé, n'a guères ſi fier, ſi puiſſant, devant qui les armées, les places les plus formidables, les Nations ſe taiſoient, maintenant déſarmé, le jouet de la fortune, conduit en priſon par une poignée de ſoldats, qui ne gémiroit ſur les caprices du ſort ? Mioſſens ne put s'empêcher de déplorer tout haut la deſtinée d'un ſi grand homme ; *Moiſſens*, lui dit le Prince à l'oreille, *la belle occaſion que la fortune t'offre pour être Maréchal de France : ah ! Monſeigneur, mon devoir.... Fais-le donc, & ne t'amuſe pas à me plaindre.* 1650. *Ibidem.*

En remontant dans le caroſſe, Cominge ordonne au cocher de toucher promptement : *ne crains rien*, lui dit le Prince en riant, *je n'ai pris aucune précaution contre ce voyage ;* peu-après il demanda à ce Gentilhomme, quel étoit le

1650. motif de sa prison ; *Je n'en vois point d'autre*, répondit Cominge, *que celui de la disgrace de Germanicus, qui ne devint suspect, que pour être trop grand & trop estimé ; à l'heure qu'il est*, poursuivit le Prince, *Monsieur jouit de son triomphe avec son traître de favori ; car c'est, sans doute, lui qui a ourdi cette trame ;* il ignoroit que la Riviere disgracié de son Maître, chassé de la Cour, déchu des espérances les plus vastes, alloit expier dans un triste exil, l'attachement qu'il lui avoit voué ; on enferma les trois Princes au donjon de Vincennes, dans une grande chambre, où l'on n'avoit préparé ni lits ni meubles, ni souper, pour ne point exciter de soupçons & d'alarmes ; le Prince prit deux œufs frais, & se jetta tout habillé sur une botte de paille, où il dormit douze heures sans s'éveiller ; si l'infortune montre les hommes tels qu'ils sont, il faut avouer que Condé ne parut pas moins grand à Vincennes, qu'à la tête des Armées ; jamais personne ne soutint le revers le plus

Mémoires de Laisné, tom. II.

imprévu, le plus accablant, avec plus de grandeur d'ame & de fermeté; lui ſeul conſoloit les compagnons de ſa diſgrace, & les égayoit par la raillerie la plus fine, la plus agréable, leurs adreſſant mille choſes, où perçoient ſa tendreſſe pour eux, ſa conſtance, ſon égalité; pendant toute ſa priſon, il ne voulut jamais ſouffrir qu'on fit, ſelon l'uſage, l'eſſai du vin & des viandes qu'on lui ſervoit.

1650.

Cominge chargé d'abord de la garde des Princes, ne chercha qu'à adoucir l'amertume de leur ſituation; mais Condé trouva une conſolation plus durable, dans les lettres qui avoient toujours fait ſes délices, il conſacroit la plus grande partie de ſon temps à la lecture, l'autre, au jeu de volants, aux exercices du corps, à la converſation, à la culture des fleurs; l'entretien de Cominge, dont l'eſprit étoit vif & orné eut pour lui beaucoup de charmes; il diſſertoit, il diſputoit avec lui, ce Gentilhomme étoit ſi touché des graces, des lumieres,

Mémoires de madame de Motteville, tom. III.

1650. de la perſonne du Héros de la Nation, & d'être à portée de le conſoler dans ſa diſgrace.

A la vue d'un traitement ſi inhumain, le prince de Conti témoigna beaucoup de triſteſſe & de chagrin; le duc de Longueville gardoit un morne & profond ſilence; mais il ne fut jamais au pouvoir de Bar & de la fortune d'arracher une plainte, un ſoupir à l'intrépide Condé. Les outrages du ſort, les contradictions de toute eſpèce, l'étonnement de ſes amis, leurs tentatives infructueuſes, le malheureux ſuccès de leurs armes, rien ne l'étonna, ne l'ébranla; lorſque tout ſembloit l'abandonner, il ne s'abandonna pas lui-même, c'eſt dans ce temps-là même, que du fond de ſa priſon, il travailloit avec plus d'ardeur à rompre ſes fers, à encourager & animer ſon parti au dehors.

Mémoires de Laiſné, t. II.

Si quelque choſe le vangea d'abord de l'inhumanité de Bar, ce fut moins la fierté & le mépris qu'il oppoſa aux traitements indignes de ce Gentilhomme, que le plaiſir &

la joie de le voir tomber dans les pièges qu'on lui tendit; tout ce que l'induſtrie humaine peut inventer de reſſources, de ſtratagêmes, de ruſes, pour tromper un Argus infatigable, fut mis en uſage par Montreuil, ſecrétaire des commandements du prince de Conti; ce ſerviteur auſſi zélé que fidèle, prodiguoit l'or & les ſoins; tantôt il ſe ſervoit du miniſtère des Officiers de la chambre, tantôt des gardes du Prince, tantôt des gens de Bar, ſouvent de Bar lui-même, pour établir un commerce réglé avec les Princes; il leur envoyoit des écus, pour jouer, parmi leſquels il y en avoit de creux, où étoient renfermés des avis importants, que le défiant geolier leur préſentoit lui même; enfin il n'y eut preſque pas un jour, que Condé n'eut la conſolation dans ſa priſon, de recevoir des nouvelles de ſes amis, & de leur donner des ſiennes; mais tout ce qu'il apprit d'abord n'eut pu que laſſer ſa conſtance, ſi elle n'eut été à l'épreuve de tous les traits de la fortune,

1650.

Mémoires de Joli.

1650. Il y avoit plus de deux heures, que les Princes étoient arrêtés, lorsque la Reine, les croyant en sureté à Vincennes, fit ouvrir toutes les portes du Palais-Royal; il fut aussitôt inondé de Frondeurs, à la tête desquels paroissoient les marquis de Noirmoutier & de Laigues; Mazarin leur avoit ménagé le spectacle de la vengeance, en leur donnant asyle dans son appartement pendant qu'on arrêtoit les Princes; ces hommes dont la plupart étoient inconnus à la Cour, & qui deux heures auparavant n'eussent osé soutenir les regards du Prince, n'avoient pas honte d'insulter à sa disgrace; ils tenoient leurs épées à la main, jurant d'être à l'avenir les défenseurs de la Reine, les restaurateurs & les libérateurs de l'Etat.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV, p. 73 & suiv.

La contenance, les clameurs indiscretes, les menaces & les promesses des Frondeurs, qui avoient déchiré & bouleversé l'Etat, excitoient également le mépris, l'indignation & la risée de tous les honnêtes

[redacted]gens ; la Reine elle même, 1650.
[redacted]ſe de ſe voir environnée de [redacted] troupe ſi long-temps indocile & factieuſe, ſe moquoit intérieurement de leurs fanfaronnades ; elle reçut d'un air froid leurs compliments ; elle plaignit tout haut la deſtinée d'un Prince, qui, de ſon aveu même, eut été le plus grand & le plus heureux des hommes, s'il eut ſçu réprimer les ſaillies de ſon humeur ; la ſageſſe de la Reine modéra les tranſports inſenſés de la cabale.

Pendant que Mazarin & la Fronde ſe félicitoient mutuellement d'avoir renverſé la fortune de Condé ; les amis, les ſerviteurs du Prince étoient accablés d'un coup ſi imprévu. Les uns, déſavouant lâchement l'attachement qu'ils lui avoient voués, alloient groſſir au Palais-Royal le nombre des Courtiſants ; les autres cherchoient leur ſalut dans la fuite ; il n'y eut que le jeune comte de Boutteville, qui trouva le moyen de raſſembler à l'hôtel de Condé, une nombreuſe troupe de braves Officiers ; il leur propoſa d'aller en-

Mémoires du cardinal de Retz, t. I.

Hiſtoire du maréchal de Luxembourg.

1650. lever les niéces du Cardinal, qu'on élevoit au Val-de-Grace ; mais on apprit que Mazarin avoit pourvu à leur sûreté, en les faisant conduire au Palais-Royal ; Boutteville monte alors seul à cheval, parcourt les principales rues de la Capitale, en criant de toutes ses forces, *à la trahison, aux armes, on arrête M. le duc de Beaufort;* il espéroit que la multitude émue à ce nom qui lui étoit si cher se souleveroit, & qu'à la faveur de la sédition & de la nuit il pourroit délivrer les Princes; s'il eut sçu que Condé étoit alors arrêté sur le chemin de Vincennes, escorté seulement de quatorze Maîtres, il l'eut sans doute arraché à son persécuteur ; cependant le Coadjuteur, qui s'apperçoit que l'allarme se répand dans le peuple, & qu'il est sur le point de prendre les armes, oblige le duc de Beaufort à se montrer partout. Croiroit-on que la multitude se livra à tous les transports de la joie, lorsqu'elle sçut que c'étoit le libérateur de l'Etat, le Grand Condé, qui gémissoit dans les fers

de Mazarin; on alluma des feux de joie, pour célébrer sa disgrace; monuments honteux & éternels de l'ingratitude & de la folie d'un peuple, qui n'agissoit plus qu'au gré de la faction. 1650.

Boutteville, voyant ses efforts infructueux, ne prit plus conseil que de son désespoir; comme il ne pouvoit vanger, les armes à la main, l'injure de la prison de Condé, sur un Cardinal & un Archevêque, il appella en duel le duc de Beaufort; mais ce Prince, qui d'ailleurs ne manquoit pas de valeur, aima mieux jouir du fruit des intrigues du Coadjuteur, qui lui avoient valu l'Amirauté, que de se battre.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

La proscription du Prince entraînoit celle de tous ses amis, on avoit agité, dans le Conseil, si on n'arrêteroit point aussi la Princesse Douairiere, la jeune Princesse, le duc d'Enguien, la duchesse de Longueville, Bouillon, Turenne, Grammont, Brezé, Marsillac, & beaucoup d'autres; la Reine n'excepta que la Princesse Douairiere, aban-

1650. donnant tous les autres au ressentiment du Cardinal; mais ce Ministre ne fut méchant qu'à demi, il respecta la mémoire du cardinal de Richelieu, en la personne de la Princesse sa niéce; la prison du duc d'Enguien, enfant de sept ans, lui parut une action atroce, inhumaine; mais cet enfant de sept ans étoit un Prince du Sang, le seul rejetton du Grand Condé; son nom seul devoit faire trembler un Ministre haï & détesté; la jeune Princesse, que le Ministre croyoit sans crédit, sans amis, sans courage, sans ressources, en trouva d'assez grandes, pour exciter une guerre civile; Bouillon, Turenne, Brezé & Marsillac se sauverent, avec Coligni, Duras, Tavannes, les chevaliers de Foix & de Grammont, Mailli, Rochefort, la Moussaie, Persan, Saint-Ibal, la Suze, Cugnac, Chavagnac, Langres, Guitaut & une infinité d'autres, également distingués par leur naissance & leur courage; il n'y eut que la duchesse de Bouillon, le comte de Marsin, qui commandoit l'armée de

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

Catalogne, & le président Perraut, qui ne purent éviter les piéges du Cardinal. 1650.

C'étoit sur-tout la duchesse de Longueville, cette Princesse hardie, courageuse, féconde en ressources, capable de tout oser, de tout entreprendre, que la Reine eût desiré le plus d'avoir en sa puissance; au moment qu'on arrêtoit ses frères & son époux, elle étoit chez la Palatine, qui joua depuis un rôle si éclatant.

C'est-là qu'elle apprit par les cris & les sanglots de quelques uns de ses domestiques, le triste sort de son époux & de ses frères; elle éprouva, en ce moment, tout ce que l'affliction a de plus violent; elle s'évanouit entre les bras de son amie; dès qu'elle eut repris ses sens, sans s'amuser à verser des larmes inutiles, elle vole chez la Princesse sa mère, *Ah Madame!* s'écria-t-elle en entrant dans sa chambre, *Messieurs mes Frères*..... la douleur lui coupa la parole, & elle n'eut pas la force de proférer un mot de plus. La Princesse Douairiere, frappée comme

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

d'un coup de foudre, joint les mains,
1650. leve les yeux au ciel, *hélas!* dit-elle, *mes enfans, mes chers enfans, qu'en a-t-on fait? sont-ils morts?* Le comte de Brienne s'approcha alors, *non Madame*, lui répondit-il, *ils sont pleins de vie, mais la Reine les a fait arrêter;* il ajouta en même-temps que la Cour lui ordonnoit de se retirer à Chantilli avec sa bru, le duc d'Enguien & les enfans du duc de Longueville: quelque terrible que fut le coup qu'elle venoit de recevoir, la Princesse eut la force & la présence d'esprit de ne pas laisser échapper une parole dont on put lui faire un crime.

Mémoires de Brienne, tom. III.

Sur ces entrefaites arrive M. de la Vrilliere, qui apportoit à la Duchesse l'ordre de se rendre au Palais-Royal; mais au lieu d'obéir, elle s'enfuit en Normandie, accompagnée du prince de Marsillac & du marquis de Silleri; elle espéroit trouver des amis, des vangeurs dans cette Province dévouée à sa Maison; mais la ville de Rouen refusa de la recevoir, & elle eut beaucoup de

peine à trouver un asyle au château de Dieppe. 1650.

Cependant il s'agissoit de justifier auprès de la Nation & de l'Europe entière, la prison du premier Prince du Sang, couvert de lauriers & jusqu'ici le génie tutélaire de la patrie : la Reine manda les Grands de l'Etat, les Compagnies supérieures, & leur communiqua une longue déclaration, dans laquelle, après s'être étendu sur le regret quelle avoit eu d'arrêter un Prince comparable aux plus grands hommes de l'antiquité, elle prétendoit qu'il étoit inévitable de le perdre sans ressource, ou de voir l'autorité Royale ruinée & anéantie ; on entroit dans le plus grand détail, sur la conduite de Condé depuis son enfance jusqu'à sa prison ; on lui reprochoit avec aigreur les bienfaits qu'on n'avoit pu se dispenser d'accorder à l'éclat de ses services ; on lui faisoit un crime de s'être prévalu de ses victoires & de sa puissance, pour arracher des graces de la Cour, en faveur de ses amis ; on l'accusoit

Mémoires de Talon, t. VII, p. 80, & suiv.

1650. de n'avoir jamais eu que des vues d'indépendance & de souveraineté; on ajoutoit enfin qu'il étoit à la veille d'allumer la guerre civile; tel étoit en peu de mots le résultat de cet espèce de manifeste, l'ouvrage de l'imposture & de l'exagération.

Ibidem. Après la faute d'avoir arrêté Condé, Mazarin n'en pouvoit faire de plus grande que de publier les motifs de sa détention; il faut quelquefois sçavoir couvrir les affaires de l'Etat, des ombres du mystère, & en dérober la connoissance au public; peut-être que si le Cardinal eut observé un silence profond, la Nation trompée, d'un côté par les artifices de la Fronde, de l'autre par les bruits sourds des émissaires de la Cour, eut demeuré long-temps dans l'illusion, & qu'elle se fut toujours défiée de l'ambition & des projets du Prince; mais quand on se fut apperçu, que tout se réduisoit à des imputations vagues, à des accusations dénuées de preuves & de vraisemblance; la surprise, l'indignation, s'emparerent de presque tous les es-

prits, Mazarin eut beau donner l'interprétation la plus maligne, aux pensées, aux paroles, aux actions de Condé; la France s'obstinoit à n'y voir que de l'innocence & de la gloire; tout le monde convenoit que si après la journée de Lens, il s'étoit joint à la Fronde, il se fut vu le maître du Royaume: on l'accusoit d'avoir préparé la guerre civile; mais rien ne démentoit plus cette calomnie que le mauvais état où étoient ses places; on verra bientôt que le Roi n'eut qu'à se présenter devant elles, pour s'en emparer.

1650.

Mémoires de Laisné, t. I.

Il est vrai qu'il s'étoit opposé à la puissance absolue du Ministre, aux avantages que la Reine lui prodiguoit, qu'il l'avoit humilié, bravé; si c'étoit un crime aux yeux de la Reine, c'étoit un mérite de plus à ceux de la Nation.

Mais quand on venoit à considerer que c'étoit ce même Mazarin, à peine échappé du naufrage par le secours du Prince, qui opprimoit son protecteur, son défenseur; c'est alors que la commisération, la pitié, le zèle

augmentoient en faveur des prisonniers ; ce sentiment devint si vif,
1650. si général dans la Nation, que les succès les plus glorieux, la victoire, qui accompagna toujours le Ministre, loin de le justifier, augmenterent ses torts, & ne retarderent pas sa chûte, d'un instant.

La prison du Prince, si vantée, si applaudie des panégyristes de Mazarin, manqua d'entraîner la ruine de la Monarchie; un succès momentané couronna l'audace du Ministre; mais il fit place à de longues disgraces, à un répentir amer & douloureux; peu s'en fallut qu'il ne fut enséveli lui-méme sous les débris de l'Etat chancellant; & c'est moins à la sagesse de sa conduite qu'il fut rédévable de son salut, qu'à un concours de circonstances heureuses, aux fautes de ses ennemis, & sur-tout à l'esprit de discorde & de vertige qui s'empara d'eux.

Si la déclaration dont on vient de parler, désilla les yeux de la Nation, si elle fit évanouir le prestige de la prévention; la conduite de Mazarin

envers les prisonniers acheva de le rendre odieux ; il commença par les dépouiller de leurs gouvernements & de leurs pensions : la Reine n'avoit subsisté au siége de Paris, que de l'argent que lui avoit prêté Condé ; on arrêta le remboursement qui lui en avoit été assigné ; on chassa tous ses officiers, ses domestiques, on s'empara de tous ses papiers, on força les Administrateurs de ses affaires & les Intendants du prince de Conti & du duc de Longueville, de pourvoir à leurs subsistance, sous peine de prison ; on vendit une partie des meubles de l'Hôtel, & de la vaisselle d'argent ; & peu s'en fallut que l'épée du Prince, cette épée le salut & l'appui de l'Etat, qui avoit gagné tant de batailles, conquis tant de provinces, immolé trois Généraux célébres à la gloire du nom François, ne fut vendue à l'encan ; enfin on en vint jusqu'au point de leur refuser en prison les commodités de la vie ; les cris de la Princesse Douairiere, capables d'émouvoir la Nation, obligerent la Cour à en user

1650.

Histoire de la prison des Princes.

Ibidem.

dans la ſuite avec plus d'humanité.

1650. Au reſte, Mazarin fit l'uſage le plus heureux de l'activité, il vola en Normandie avec le Roi & la Reine, précédé d'une armée, aux ordres du comte d'Harcourt; toutes les places du duc de Longueville ouvrirent leurs portes; un inſtant vit la chûte de cet empire particulier, qu'on l'accuſoit d'avoir voulu établir en Normandie: ſa femme, bloquée dans Dieppe, eut envain recours aux prières, aux larmes, aux menaces, pour engager les habitants de cette ville à embraſſer ſa défenſe; la crainte d'être livrée au Cardinal, l'obligea bientôt à chercher un nouvel aſyle; elle ſortit du château accompagnée ſeulement de ſes femmes, marcha deux lieues à pied, & gagna un petit port où elle ne trouva que deux barques de pêcheurs: ſon deſſein étoit de joindre un grand vaiſſeau, qu'elle avoit fait préparer exprès pour ſe ſauver, lorſquelle y ſeroit reduite par la néceſſité; le vent étoit ſi contraire, la marée ſi forte, que les pêcheurs n'oſoient la

Hiſtoire de la ducheſſe de Longueville.

Ibidem.

transporter dans la chaloupe ; un d'eux cédant enfin à ses instances, la prit entre ses bras, & la laissa tomber dans la mer, où elle pensa se noyer ; loin d'être abattue de cet accident, la Princesse ranime son courage, elle lutte de nouveau contre le vent & les flots ; efforts inutiles & superflus ; le gros temps l'écarta toujours du vaisseau ; elle se réfugia alors chez un Gentilhomme, qui la cacha avec beaucoup de secret & de fidélité. 1650.

Elle ne perdoit point de vue le vaisseau sur lequel elle devoit s'embarquer ; mais bientôt elle apprend que le Capitaine la trahissoit, & vouloit la livrer au Cardinal ; la Princesse changea alors de retraite, elle erra sur la côte, jusqu'à ce qu'un Capitaine Anglois, consentit à la recevoir sur son bord, sous le nom d'un Officier qui s'étoit battu en duel, il la conduisit à Roterdam, d'où elle gagna Stenai ; personne n'ignore que le sage Turenne, au milieu des soins de la guerre, vaincu, subjugué par les

1650. *Mémoires du cardinal de Retz, t. II.*

& le livra au Roi; Mouzon chassa le comte de Joyeuse-Grandpré, ami des Princes; M. de la Ferté-Senneterre réduisit le Clermontois, & le Comte de Saint-Aignan la ville de Bourges; bientôt de toutes les places que Condé & les compagnons de son infortune avoient possédées dans le Royaume & sur les frontiéres, il ne leur resta que Stenai & Montrond en Berri.

Mais les défaites & les pertes n'étonnoient point le parti, que la gloire & les malheurs de Condé lui avoient ménagé; c'étoit une espèce d'hydre toujours ranaissante & presqu'indomptable; dans le temps même que Mazarin parcouroit en vainqueur la Normandie, la Bourgogne, la Champagne, les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault tâchoient de soulever les provinces d'au-delà de la Loire; une partie des Grands & de la Noblesse, méditoient de nouvelles révoltes; les intrigues, les cabales se multiplioient à la Cour & dans la Capitale; la France ne sembloit devoir être heureuse & tran-

quille, que par la liberté des Princes. 1650.

Cependant la Princesse Douairiere, accablée des désastres de sa famille, les déploroit à Chantilli; environnée de traitres, d'espions du Cardinal, elle ne sçavoit à qui se fier & à quoi se résoudre; tantôt le courage, la fierté, le désir de la vengeance l'excitoient aux entreprises les plus hardies; tantôt elle craignoit que si elle venoit à plonger le Royaume dans la guerre civile, elle n'appésantît les fers de ses enfans; elle succomboit sous le poid de l'incertitude, de la douleur & des allarmes, sans oser prendre de parti; cependant Mazarin ne manqua pas d'attribuer les progrès de la fermentation aux intrigues de la Princesse; & la trouvant trop près de Paris, il lui dépêcha un ordre de se rétirer à Montrond avec sa bru & son petit-fils; cet ordre fût soutenu de quelques troupes qui parurent aux environs de Chantilli.

Mémoires de l'Aisné, tom. I.

A l'arrivée de l'Officier qui devoit escorter la famille en Berri, la jeune

Princeſſe diſparut avec le duc d'Enguien ; on donna au fils du jardinier, qui étoit du même âge que le Prince, ſes habits ; en le voyant environné de gouvernantes, de femmes & d'Officiers, l'Envoyé du Roi prit le petit payſan pour le fils du Grand Condé.

1650.

La nuit venue, la Princeſſe Douairiere aſſembla un petit conſeil, où elle n'admit que la Princeſſe ſa bru, la ducheſſe de Châtillon, ſa parente & ſa favorite, la comteſſe de Tourville, Lenet, conſeiller d'Etat, que ſon attachement au Prince qu'il ſuivit juſqu'à la paix des Pyrénées, ſes lumiéres, ſon courage & ſon zèle ont rendu récommandable dans ces temps de trouble, de l'abbé de Roquette, depuis Evêque d'Autun, & de quatre Gentilshommes auxquels elle ſe fioit le plus ; la Princeſſe craignoit avec raiſon que les troupes, qui devoient la conduire en Berri, ne ſe ſaiſiſſent de Montrond, & ne l'y retinſſent priſonnière avec ſon petit-fils. Le trouble, la crainte, la perplexité, l'irréſolution préſi-

Ibidem.

doient à ce petit conſeil, juſqu'à ce que Lenet, ayant pris la parole, dit qu'il n'y avoit plus à délibérer, que Chantilli étoit inveſti & bloqué, qu'il s'agiſſoit de ſauver, à la faveur de la nuit, les reſtes précieux d'une Maiſon naguere ſi floriſſante ; il offrit de mener en ſûreré le duc d'Enguien & ſa mère à Montrond; il exhorta en même temps la Princeſſe Douairiere à chercher un aſyle à Paris, d'où elle tâcheroit d'émouvoir, en faveur de ſes enfans, le Parlement & le peuple. La Princeſſe juſqu'alors timide & incertaine, déclara qu'il n'y avoit rien qu'elle n'haſardât, pour contribuer à la liberté de ſes enfants; elle ajouta, en adreſſant la parole à Lenet, qu'elle lui confioit tout ce qu'il lui reſtoit de plus cher au monde, en la perſonne de ſon petit-fils; mais qu'elle le conjuroit de ne le remettre, ni entre les mains des Eſpagnols, ni entre celles des Proteſtants, ni au pouvoir du duc de Bouillon, dont la fidélité n'étoit pas alors ſi reſpectée que le courage & le génie. La Princeſſe ne ſe

1650.

Ibidem.

1650. fioit qu'au duc de S. Simon, gouverneur de Blaïe; mais ce Seigneur n'eut pas honte d'abandonner les Princes, tandis que le duc de Bouillon prodigua pour eux sa vie & sa fortune.

A l'entrée de la nuit suivante, la jeune Princesse & le duc d'Enguien se mirent en marche, accompagnés seulement de Lenet, de cinq ou six Officiers, & d'autant de domestiques, la séparation ne se fit qu'avec des larmes & des gémissements incroyables; la Princesse Douairiere ne pouvoit quitter son petit-fils, elle l'embrassoit sans cesse, le serroit dans ses bras, l'arrosoit de ses pleurs; son ame étoit déchirée, en voyant cet enfant précieux, l'unique espoir de sa Maison, exposé aux fatigues & aux périls d'un voyage si long, si pénible; enfin, après lui avoir prodigué toutes les caresses & les bénédictions que la tendresse de son âge, ses graces, la vivacité de son esprit, & l'espérance qu'il donnoit d'être l'instrument de la liberté de son père, méritoient, elle lui fit de tendres & éternels adieux.

Le voyage fut heureux, en cinq ou six jours de marche, environnée de piéges & de dangers, la petite troupe gagna Montrond; elle se reposa jusqu'à ce que le parti eut disposé la ville de Bordeaux à lui donner asyle. 1650.

Jusqu'ici la Princesse Douairiere avoit employé les armes des foibles, les priéres, les supplications; Mazarin avoit été inéxorable; il ne pouvoit consentir à l'élargissement d'un Prince, qu'il croyoit déjà voir comme un lion déchaîné & furieux, remplir le Royaume de troubles & d'allarmes; la Fronde de son côté, se hâtoit de profiter de sa chûte, pour établir sa grandeur sur des fondements que Condé lui-même devenu libre ne put ébranler; le cabinet, la faction dissimuloient profondement leurs vues; ils paroissoient se respecter & agir de concert, il falloit attendre du temps & des événements les moyens de les diviser & de faire éclore cette haine, cette jalousie, qui, pour être sourdes, n'en étoient que plus vives & plus implacables. *Ibidem.*

1650. qui avoient le plus craint & haï Condé.

Cependant le Parlement permit à la Princesse de choisir un asyle dans l'enceinte du Palais, jusqu'à ce qu'il eut répondu à sa requête ; le succès eut couronné ses efforts, sans la Fronde qui eut besoin de tout son crédit, pour déconcerter ses projets: le duc d'Orléans, qui n'avoit de force & de vigueur que contre les foibles & les malheureux, traita la requête de la Douairiere de séditeuse; il vint au Palais, pour la faire rejetter ; envain la Princesse, qui l'attendit sur son passage, se jetta à ses pieds pour le toucher & l'attendrir ; ses supplications ne furent pas plus heureuses auprès du duc de Beaufort & du Coadjuteur ; on la blâma de s'être ainsi humiliée, mais on oublioit qu'elle étoit mère.

Mémoires de Retz, de Joli, de Nemours.

Elle se retira à Chili, jusqu'à ce que la Cour, qu'on attendoit de Bourgogne, fut de retour dans la Capitale ; tout ce qu'elle put obtenir de la Reine, fut qu'au lieu d'être confinée en Berri, elle demeureroit à

Châtillon

Châtillon-ſur-Loing, où la douleur la conduiſit bientôt après au tombeau. 1650.

Le nouveau triomphe de la Fronde déplut au public, qui commençoit à ſe laſſer de l'inſolence, de la dureté du parti, & ſur-tout de ſes liaiſons avec Mazarin : ſi, dans l'excès de ſon infortune, la Princeſſe Douairiere eut été ſuſceptible de quelque ſentiment de conſolation, c'eut été le concours de tout ce qu'il y avoit de plus grand à Paris, qui s'empreſſa de venir lui rendre ſes hommages, comme dans le temps de ſes proſpérités ; le peuple l'honoroit & la reſpectoit à cauſe de ſa vertu, de ſa piété, de ſon éloignement des intrigues, & des largeſſes abondantes qu'elle verſoit dans le ſein des pauvres, & qui montoient chaque année à plus de cent mille francs.

Mémoires de madame de Motteville, tome III.

Vie manuſcrite de Louis II, prince de Condé, par M. l'Huilier.

Cependant les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, voyant tous les efforts de la Princeſſe confondus par l'événement, craignant que tout ce qui auroit dû empêcher

1650. la prison de Condé, sa naissance, sa vertu, sa réputation, son innocence, ne servissent à la perpétuer, ne ménagent plus rien; ils ont recours à la force des armes pour obtenir sa liberté.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

Ce fut le duc de la Rochefoucault, qui le premier leva l'étendart de la révolte; depuis le commencement de la prison du Prince, jusqu'à son élargissement, personne ne parut rempli d'un désir plus vif, plus passionné de lui sacrifier sa fortune & sa vie; l'amour, l'ambition, l'amitié, la vengeance, tout excitoit son courage & son ressentiment; mais il n'avoit ni places, ni troupes, ni argent; une somme de vingt mille livres qu'il reçut de la Princesse Douairiere fut le fondement de tout ce qui va éclore de grand & de funeste à la patrie; le Duc trouva le reste dans son génie & sa valeur.

La maison de la Rochefoucault, l'une des plus anciennes & des plus illustres du Royaume, jouissoit en Poitou & dans les Provinces voisi-

nes d'un crédit puissant. Le comte de la Rochefoucault, bisayeul de celui dont on parle, avoit brillé à la tête des Protestants; son père, gouverneur de la Province, venoit de payer le tribut à la nature : le Duc invita la Noblesse voisine, dont il ménageoit depuis long-temps l'appui & la bienveillance, à assister aux funérailles de ce Seigneur respecté ; il se trouva au château de Verteuil près de deux mille Gentilshommes ; le Duc avoit aussi armé huit cents hommes de pied, ses vassaux ; enfin le colonel Bains lui avoit amené un Régiment Allemand.

1650.

Ibidem.

Après s'être acquitté des derniers devoirs envers son père, le Duc assembla la Noblesse, & prenant la contenance la plus triste, il dit qu'il n'avoit évité la prison à Paris avec le Grand Condé, que par la fuite la plus prompte, qu'il étoit venu chercher un asyle en Poitou ; mais que la fureur de ses ennemis le poursuivoit jusques dans ses propres foyers, qu'il ne pouvoit échapper à leur haine, qu'en se réfugiant dans une

place voisine, qu'il conjuroit ses
1650. amis, de ne point l'abandonner, & de l'accompagner jusqu'à ce qu'il fut en sûreté dans cette ville qu'on offroit de lui remettre.

Le Duc eut beau envelopper son projet des ombres du mystére, il n'y eut personne qui ne comprit qu'il s'agissoit de faire la guerre au Roi, une grande partie de la Noblesse ne jugea pas à propos d'hasarder ses biens & sa vie, dans une querelle qui lui étoit étrangére; le colonel Bains qui, d'abord avoit paru si zèlé, donna le premier l'exemple de la défection, & il ne resta au Duc que sept cents chevaux & huit cents hommes de pied.

Ibidem.

C'est avec cette troupe ramassée, qu'il entreprit de frapper un coup capable de donner de l'éclat & de la réputation au parti qu'il formoit; le maréchal de Brezé, beau-père du prince de Condé venoit de mourir, laissant la ville de Saumur, dont il étoit Gouverneur, au pouvoir d'un de ses Gentilshommes appellé Dumont; celui-ci avoit écrit au Duc qu'il lui

Mémoires de Lenet, t. I.

livreroit cette place importante, s'il pouvoit approcher avec des troupes; le marquis de Jarzai offroit de la défendre contre toutes les forces du Royaume. 1650.

Cependant ce projet si bien combiné échoua par l'activité du comte de Comminge, qui prévint le Duc avec deux mille hommes; la course de la Rochefoucault, coûta seulement au Roi quelques compagnies de Cavalerie, qu'il défit; bientôt il apprit que le maréchal de la Meilleraye accouroit avec une armée; tout ce qu'il put faire, fut de jetter six cents hommes dans Montrond, avec une grande quantité de munitions de guerre; il congédia ensuite la Noblesse qui le suivoit, & s'enfuit presque seul à Turenne auprès du duc de Bouillon, abandonnant ses terres à la discrétion des troupes du Roi; on démolit & on rasa une partie de son château de Verteuil pour le punir de sa révolte.

Mémoires de la minorité.

Le duc de Bouillon avoit assemblé dans sa principauté de Turenne un petit corps d'armée, il n'attendoit

1650. plus que la présence du duc d'Enguien pour le mener à Bordeaux, dont il vouloit faire sa place d'armes.

Mémoires du duc de Bouillon, par Langlade.

Mémoires de Lenet, t. I.

Sur ces entrefaites la Princesse & son fils s'échapperent de Montrond, bloquée par les troupes du comte de Saint-Aignan; ils traverserent à grandes journées plusieurs Provinces du Royaume, par les chemins les plus fâcheux, campant toutes les nuits exposés au vent, à la pluye, au froid, plutôt que d'entrer dans les villes & les bourgs, où ils couroient risque d'être arrêtés & livrés au cardinal Mazarin; on n'eut jamais cru que la mère & le fils eussent pu soutenir les fatigues d'une marche si longue, si pénible, si laborieuse.

Cependant elles joignirent les deux Ducs, qui vinrent au-devant d'elles, jusqu'à Bonne avec huit cents Maîtres, presque tous Gentilshommes; on voyoit à la tête de cette troupe, aussi leste que courageuse, les comtes de Foix de Meilles, de Beauveau, de Coligni, les marquis de Lusignan, de Sauvebœuf, de la Chapelle-Biron, de la Riviere, le jeune Gui-

taut, premier Chambellan du Prince, le chevalier de Thodias, & beaucoup d'autres Gens de qualité. 1650.

Le ſpectacle de la femme & du fils unique du Grand Condé, l'une âgée de vingt ans, l'autre de ſept, errants, fugitifs, pourſuivis d'aſyle en aſyle, cherchant de province en province, de Parlement en Parlement, des défenſeurs & des vengeurs, étoit bien capable de ſoulever les peuples, & de faire monter à cheval la Nobleſſe des provinces d'au-delà la Loire, naturellement brave, inquiéte & avide de nouveautés; mais l'exemple de la Normandie, de la Bourgogne & de la Champagne réduites en ſi peu de temps, devoient faire trembler les plus hardis; on ne pouvoit guères écouter impunément les ſentiments de la pitié & de la commiſération.

La Princeſſe ſe repoſa huit jours à Turenne; pendant ce temps-là le duc de Bouillon forçoit dans Brive-la-Gaillarde, & tailloit en piéce la compagnie de Gendarmes du prince Thomas de Savoye; il négocioit

1650. avec les ducs de la Force, de la Tremoille, de Saint-Simon, le vicomte d'Arpajon, le comte du Doignon, les Protestans & la ville de Bordeaux; la crainte arrêta Saint-Simon, le parti ne se trouva pas assez riche pour acheter l'appui des autres; les Protestans las des anciens troubles, donnerent l'exemple de la soumission & de la fidélité; la ville de Bordeaux elle-même balançoit; elle étoit partagée en deux partis; le premier vouloit se soumettre au duc d'Epernon, l'autre étoit disposé à tout sacrifier, plutôt que de reconnoître l'autorité d'un Gouverneur implacable; tout étoit dans le trouble, l'agitation & l'anarchie.

Ibidem. Cependant la Princesse poursuivoit sa route, suivie d'environ deux mille quatre cents hommes; la Valette, frere naturel du duc d'Epernon, entreprit de lui couper le chemin de la capitale de la Guienne, avec un corps composé de troupes aguerries; mais attaqué lui-même auprès de Bergerac, il fut obligé de se réfugier derriere des marais, après avoir

perdu son artillerie, ses bagages, & environ quatre cents hommes. 1650.

On trouva dans la cassette de ce Général, des ordres de la Cour pour arrêter la Princesse, le duc d'Enguien, messieurs de Bouillon, de la Rochefoucault, & tous les partisans de la maison de Condé; on s'empara aussi des lettres du premier Ministre, dans lesquelles il peignoit, sous les couleurs les plus odieuses, le Parlement, la Noblesse & le peuple de Guienne; on ne manqua pas de les publier & d'y ajouter de nouveaux traits, afin d'exciter de plus en plus le ressentiment & la haine de la Province.

Mémoires de la minorité.

On ne sçauroit croire quels effets produisirent les avantages dont on vient de parler, exagérés dans les relations du vainqueur, & surtout les lettres injurieuses de Mazarin; à mesure que la Princesse approchoit, le peuple ému faisoit éclater sa joie & son zéle; déjà sans avoir égard aux ordres du Parlement & des Jurats, il se disposoit à enfoncer les portes de la Ville à

1650. coups de hache; menaçant d'égorger tout ce qui s'opposeroit au passage de la mere & du fils.

La Princesse s'embarqua avec son fils à Lormond; elle n'osa amener avec elle les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, dont le Parlement redoutoit la présence; plus de quatre cent Vaisseaux qui étoient dans le Port de Bordeaux, saluerent la Princesse, d'une triple décharge de toute leur artillerie, elle rencontra sur le rivage plus de trente mille citoyens, qui jettoient des fleurs sur son passage, & qui faisoient retentir l'air d'acclamations & de bénédictions.

Mémoires de Lenet, t. I. Pendant que la Princesse étoit reçue avec de si grandes marques de joie, M. d'Alvimar arrivoit à Bordeaux, chargé des ordres de la Cour, pour lui en faire fermer les portes; il ne tenoit qu'à elle d'abandonner cet envoyé du Roi, à la fureur de la multitude, qui vouloit le mettre en piéces; les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, lui donnoient ce conseil violent &

sanguinaire, persuadés que le peuple désespérant d'obtenir grace d'un si grand crime, en combattroit avec plus d'audace; la Princesse plus sage, jugea qu'elle devoit exciter la compassion, & non la haine & la terreur; elle laissa éclater les injures, les menaces, les reproches, mais elle veilla avec soin au salut de l'envoyé de la Cour. 1650.

On admira aussi la grandeur d'ame du marquis de Lusignan; Alvimar étoit principalement chargé de poursuivre au Parlement de Bordeaux la condamnation de ce Seigneur, dont la Cour se plaignoit beaucoup; il donna asyle chez lui à Alvimar, & hasarda sa vie pour sauver celle d'un homme, qui vouloit le faire périr sur un échafaud. *Ibidem.*

Le lendemain de son arrivée, la Princesse, suivie de plus de quatre cents Gentilshommes, & d'une multitude de citoyens de tout état, de tout sexe, & de tout âge, se rendit au Palais avec son fils, pour réclamer l'appui & la protection du Parlement; le jeune Duc, porté

1650. entre les bras de ſon Ecuyer ſe jettoit au cou des Magiſtrats, leur demandant, les larmes aux yeux, la liberté de ſon Pere & de ſes Oncles.

Cependant les Chambres étoient aſſemblées; elles ne ſçavoient à quoi ſe réſoudre; embraſſer le parti des Princes, c'étoit attirer ſur la Province, toutes les forces de la Monarchie & haſarder le ſalut de la Capitale; d'un autre côté le peuple menaçoit de ſe porter aux plus terribles extrêmités, ſi on oſoit manquer à la reconnoiſſance due au prince de Condé; les altercations, les débats, la diviſion partageoient les membres du Parlement; la Princeſſe outrée de douleur & d'impatience, prend ſon fils par la main & entre dans la Grand'Chambre, les yeux baignés de larmes, elle vouloit ſe jetter à genoux, mais on la retint; *Meſſieurs*, dit-elle, *je ne me ſuis miſe en route des extrêmités du Royaume, à travers des périls, des fatigues & des incommodités ſans nombre, que pour implorer votre*

justice contre la violence & la tirannie du cardinal Mazarin; je remets entre vos mains ma personne & celle de mon fils; * *c'est le seul Prince de la maison Royale qui jouisse de la liberté; personne n'ignore que son père pour prix de tant de victoires & de conquêtes, a perdu la sienne; laissez-vous toucher, Messieurs, par le souvenir de l'amitié qu'il vous a témoigné, & ne refusez pas vos secours à la famille la plus infortunée qui soit au monde, & la plus injustement opprimée;* les soupirs & les sanglots l'empêcherent d'en dire davantage, le jeune Duc mettant alors un genou en terre, s'écria, *Messieurs, servez-moi de père, le cardinal Mazarin m'a ôté le mien.* Les graces du Prince, son innocence, sa posture de suppliant, la douleur de sa mère, ses gémissements toucherent l'assemblée, au point qu'il n'y avoit presque personne qui ne fondit en larmes; le président Daphis les supplia de se retirer, en les assu-

1650.

Ibidem.

* Elle supposoit que le Duc d'Orléans étoit prisonnier à la Cour.

rant que la Cour leur donneroit bien-
1650. tôt des marques éclatantes de son zèle & de son attachement.

La Princesse s'obstina à rester dans l'enceinte du Palais, jusqu'à ce qu'elle eut obtenu arrêt de protection & de sûreté; la séance dura depuis six heures du matin, jusqu'à six heures du soir; l'Avocat-Général Lavie fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son éloquence, pour écarter loin d'une Ville commerçante le fléau de la guerre civile; mais son autorité & son courage échouerent contre la compassion.

Mémoires de Lenet, tom. I.

Avant que d'autoriser par un arrêt l'asyle que la multitude avoit accordé à la Princesse, le Parlement exigea d'elle, qu'elle promit de ne rien entreprendre contre le service du Roi; la Princesse y consentit d'autant plus volontiers, qu'elle croyoit avec la moitié de la France, que c'étoit servir le Roi, que de travailler à la liberté du premier Prince du Sang.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

Au reste, la victoire qu'elle venoit de remporter ne fut pas exempte

d'inquiétude & d'allarme; l'Avocat-Général Lavie lui oppoſoit ſans ceſſe le nom ſacré du Roi; la fermeté de ce Magiſtrat manqua de lui couter la vie, auſſi-bien qu'à ſa femme & à ſes enfans; la multitude le pourſuivit pluſieurs fois, & l'aſſiégea dans ſa propre maiſon; il fallut toute l'autorité de la Princeſſe pour arracher cette victime à la mort; Lavie craignant enfin que la protection généreuſe de cette Dame ne le garantit pas toujours de la fureur du peuple, ſe ſauva à Blaye auprès du duc de Saint-Simon, devenu l'un des plus grands obſtacles aux progrès du parti, qu'il avoit d'abord voulu embraſſer.

1650.

Cependant les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault étoient entrés à Bordeaux avec le ſecours du peuple; mais ils prévoyoient que la Nobleſſe, qui les avoit ſuivi & qui ſervoit à ſes dépens, s'ennuieroit bientôt d'un ſervice auſſi ingrat que périlleux; ils négocioient avec l'Eſpagne, pour en obtenir une flotte, des troupes & beaucoup d'argent;

Ibidem.

l'Espagne réduite à l'impuissance la
1650. plus absolue, promit tout, & n'envoya, pendant toute la guerre, qu'une somme de deux cents cinquante mille livres.

En attendant des secours plus puissants, les deux Ducs sortent de Bordeaux avec un petit corps d'armée, la guerre devint plus vive, la Princesse avoit pris pour dévise une grenade en feu, qui éclatoit de toute part, avec ce mot latin *Coacta*; allégorie fine & ingénieuse qui exprimoit la nécessité où la réduisoit Mazarin, d'avoir recours à la force des armes.

Ibidem. L'objet principal des Chefs du parti étoit d'attaquer le général la Valette, dans l'espérance qu'un avantage éclatant animeroit de plus en plus le peuple, & entraîneroit toutes les Provinces d'au-delà de la Loire, déjà ébranlées; la Valette, de son côté, persuadé que les troupes du parti se dissiperoient bientôt faute de paye, aima mieux obtenir une victoire certaine, des mains du temps, que d'hasarder un combat,

dont la perte eut pu être irréparable; il céda des postes, il recula; il fit enfin la guerre, en homme convaincu que le parti ne pouvoit manquer d'être accablé. 1650.

En effet, le maréchal de la Meilleraye accouroit de l'Anjou & du Poitou, à la tête de son armée; Mazarin le suivoit avec l'élite des troupes de la Monarchie. A la nouvelle de l'orage qui venoit fondre sur la Guienne, le Parlement effraié s'empressa d'effacer par une action pleine de vigueur les démarches qu'il s'étoit vu obligé de faire en faveur de la Princesse; il donna un arrêt par lequel il enjoignoit à un Envoyé de la Cour de Madrid, de sortir de la ville, avec ordre au peuple de le traiter en ennemi, s'il refusoit d'obéir; c'étoit priver la Princesse de l'appui de l'Espagne, & la livrer à la merci de Mazarin.

Mémoires de Lenet, t. II.

Mais la multitude n'eut pas plutôt été instruite de cet arrêt, que devenue furieuse, elle prend les armes & investit le Palais, le flambeau à la main prête à le reduire en cendres,

1650. avec tous les Magiſtrats, s'ils ne ſe hâtoient de le révoquer ; les membres du Parlement qui eſſayerent de ſe ſauver, furent repouſſés l'épée à la main, juſques dans la Grand'-Chambre ; les Jurats accourus à leur ſecours avec des troupes, furent battus, ils euſſent été maſſacrés, ſans l'intrépidité de la Princeſſe, qui, à la nouvelle du danger, ſe jetta avec les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, au milieu des ſéditieux, & les obligea par ſes prieres & ſes menaces de ſe retirer.

Ibidem.

Ils ne le firent cependant qu'après avoir obtenu du Parlement qu'il donneroit arrêt d'union avec la Princeſſe & tous les corps de la ville, & promis de faire le procès au premier Miniſtre s'il oſoit entrer dans l'étendue de ſon reſſort ; on ſe cotiſa ; on prêta de l'argent à la Princeſſe, qui, devenue plus hardie, chaſſa de la ville les Magiſtrats & les citoyens ſuſpects ; dans la revue générale des habitans, on en trouva plus de douze mille en état de porter les armes, ce qui, joint aux quatre mille hommes que les

contributions mettoient la Princesse à portée de soudoyer, fit croire au peuple qu'il alloit être désormais invincible. 1650.

Cependant la Reine disoit hautement que rien ne resserroit plus les liens de la captivité de Condé, que le parti que son épouse avoit pris de demander sa liberté les armes à la main; elle protestoit de mourir, plutôt que de ne pas entrer victorieuse & triomphante dans la capitale de la Guyenne.

Les citoyens de Bordeaux de leur côté menaçoient d'appeller les Espagnols, les Anglois, les Turcs mêmes, plutôt que de voir plus longtemps le cardinal Mazarin maître de la vie & de la liberté du premier Prince du Sang. *Ibidem.*

Le maréchal de la Meilleraye serroit Bordeaux d'un côté, & le duc d'Epernon de l'autre; le Roi étoit sur les frontiéres de la province avec une partie de l'armée qui auroit du couvrir la Picardie & la Champagne.

Le corps de troupes qu'entretenoit la Princesse, tenoit la campa-

1650. gne ſous les ordres de M. de Chambon ; il en vint aux mains pluſieurs fois avec les Généraux de l'Armée Royale ; les Bordelois le ſeconderent par une ſortie très-heureuſe, dans laquelle ils tuerent huit cents hommes; cet avantage fut éclipſé par un plus grand que remporta le duc d'Eſpernon ; il attaqua & prit l'île de S. George, défendu par douze cents hommes des meilleures troupes des Bordelois, qui tomberent entre ſes mains; ce ſuccès coûta la vie à M. de la Valette; il fut ſuivi de pluſieurs autres, qui réduiſirent preſque les citoyens de Bordeaux à l'enceinte de leurs murs.

Ibidem.

Cependant les ſecours, qu'on attendoit d'Eſpagne, ne paroiſſoient point, la confiance diminuoit ſenſiblement; le Parlement à la veille d'être accablé, envoya des députés à la Cour, pour négocier la Paix; le Cardinal ne voulut l'accorder, qu'à condition qu'il ſeroit le maître de la deſtinée de tous ceux qui avoient fait prendre les armes à la Province; la hauteur, la dureté du

Miniſtre révolterent les Bordelois; un nouveau trait de rigueur acheva d'exciter leur fureur & leur vengeance : Mazarin avoit fait attaquer le château de Vaires, ſitué entre la Dordogne & la Garonne; Pichon citoyen de Bordeaux, defendit la place, pendant pluſieurs jours, avec le courage le plus intrépide; mais enfin trahi par les ſiens, il tomba entre les mains du Cardinal, qui le fit pendre.

1650.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

A la nouvelle de la mort honteuſe de leur compatriote, tous les habitans de Bordeaux ſe livrerent aux tranſports les plus violents, un Officier des troupes du Roi, priſonnier de guerre eſt arrêté, traduit au conſeil de guerre, jugé, condamné, exécuté du même genre de mort que Pichon, & mis en piéces en moins d'une heure; ce ne fut pas ſans peine que la Princeſſe garantit du même ſort huit cents priſonniers, que le peuple vouloit immoler aux manes de Pichon.

Après de pareilles repréſailles, il falloit vaincre ou périr les armes

à la main, cependant il n'y avoit
1650. dans la Ville, ni argent, ni munitions de guerre, les environs étoient dévaſtés, les fortifications tomboient de vétuſté, les troupes réglées étoient réduites à trois cents chevaux, & huit cent hommes de pied; mais en un moment, les Bordelois devinrent ſoldats; ils trouverent des reſſources incroyables dans leurs courage; on éleva au-delà de la
Ibidem. Garonne un Fort de quatre Baſtions, on rétablit les fortifications; les femmes les plus diſtinguées de la Ville, les vieillards, les enfans y travailloient ſans relâche, pendant que les hommes combattoient en déſeſpérés.

Il n'étoit guère vraiſemblable qu'une vaine multitude réſiſtât long-temps aux troupes les plus aguerries de l'Europe; Mazarin ſe comporta en homme qui ſe croyoit certain de la victoire, il fit attaquer le fauxbourg de S. Surin, qu'il comptoit emporter d'emblée; les Bordelois le défendirent long-temps, & ne l'abandonnerent qu'après avoir

mis le feu aux maisons les plus voisines de la Ville, & tué huit cents hommes aux assiégeants; l'armée Royale s'attacha ensuite à une demi-lune, construite à la porte de Digeaux, qui communiquoit avec le fauxbourg de S. Surin. 1650.

Cet ouvrage haut seulement de six pieds, dénué de parapets & de fossés, étoit pourtant la principale défense de Bordeaux; les troupes du Roi furent repoussées trois fois de devant cette demi-lune, avec un grand carnage; on fit dans le même temps trois sorties des plus vigoureuses, dans lesquelles il y eut beaucoup de sang répandu, des Officiers généraux tués de part & d'autre; on voyoit les Magistrats combattre au premier rang avec une valeur héroïque; il n'y avoit point de jours que les Paysans embusqués aux environs de Bordeaux, ne tuassent ou ne prissent cent maraudeurs des troupes du Roi; les Chefs des Villages, enflés de ces legers succès, ordonnerent de ne plus tirer que sur les Cavaliers, attendu, disoient-

Mémoires de la minorité.

Mémoires de Lenet, t. II.

ils, qu'un fantassin de Mazarin, ne
1650. valoit pas la poudre & le plomb, que coûtoit une charge de mousquet.

Le Cardinal étonné d'une si grande résistance; appellé d'ailleurs à Paris par le danger où se trouvoit cette Capitale, laissa entrevoir plus de modération; d'un autre côté la Ville de Bordeaux affoiblie, sans secours, abandonnée à elle-même ne pouvoit manquer de succomber; il y avoit même lieu de craindre, qu'elle ne fut emportée à chaque instant d'assaut.

Ibidem.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque le Parlement de Paris intervint comme médiateur; le duc d'Orléans toujours gouverné par la Fronde, se joignit à lui; l'amour de la paix & de la félicité publiques guidoit le Parlement; la jalousie seule animoit la Fronde; elle ne craignoit rien tant que de voir Mazarin vainqueur de la Guienne, revenir à Paris avec un nouvel accroissement de gloire & d'autorité.

Au reste Mazarin & les Bordelois

lois reçurent avec un empressement égal les députés de la premiere compagnie du Royaume ; on invita la Princesse à entrer dans la négociation ; mais comme elle ne vouloit point signer de traité, dont la premiere condition ne fut la liberté de son époux & de ses beaux-freres, elle garda un morne & profond silence. 1650.

La paix n'en fut pas moins conclue en peu de temps, & on peut dire que si jamais peuple, depuis le commencement de la Monarchie, ne s'étoit défendu avec plus de valeur contre son souverain, nul aussi n'en avoit obtenu des conditions plus avantageuses ; Bordeaux n'ouvrit ses portes au Roi, qu'à condition que le duc d'Epernon seroit révoqué du gouvernement de Guienne, que la Ville conserveroit tous ses privileges ; que le Château-Trompette demeureroit démoli ; elle obtint aussi la sûreté de la Princesse & du duc d'Enguien, à qui il fut permis de se retirer à Montrond avec une garnison qu'ils choisiroient, mais

1650. que le Roi entretiendroit à ses frais; enfin il fut permis aussi aux gens de guerre, qui l'avoient suivi, de joindre le vicomte de Turenne, le seul Général qui défendit alors la cause des Princes opprimés.

Tel fut le succès de cette guerre entreprise & soutenue, avec si peu de moyens; elle augmenta la réputation des ducs de Bouillon & de la Rochefoucault; elle couvrit sur-tout de gloire la jeune Princesse qui sembloit avoir hérité du courage & de l'activité de son époux. Condé, qui jusqu'alors ne lui avoit témoigné que d'indifférence, fut pénétré de son zèle; *Aurois-tu cru*, disoit-il en riant à Dalencé, son Chirurgien, *que je serois condamné à arroser des fleurs, tandis que ma femme feroit la guerre?*

Mémoires de Lenet, t. II.

Au reste la soumission des Bordelois ne fut qu'apparente; ils conserverent toujours le plus vif attachement pour les intérêts du Prince; son épouse & son fils furent conduits jusqu'au port par plus de vingt mille Citoyens, de tout âge,

de tout sexe & de toute condition, qui, les larmes aux yeux, faisoient retentir l'air de vœux & bénédictions pour eux, & d'imprécations contre Mazarin. 1650.

Ibidem. En descendant la Garonne, accompagnée des ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, la Princesse rencontra le maréchal de la Meilleraye, son parent, qui l'exhorta à aller saluer la Reine, en lui faisant espérer que sa Majesté accorderoit peut-être aux larmes d'une femme ce qu'elle avoit refusé à la force des armes.

Elle eut beaucoup de peine à consentir à cette démarche, dont elle prévoyoit l'inutilité; cependant elle débarqua, & se rendit chez la Reine, où elle ne trouva que le Roi, Monsieur & Mademoiselle de Montpensier : le Ministre, qui craignoit les reproches les plus sanglants, avoit eu soin d'écarter tous les autres témoins; la Princesse uniquement occupée de sa douleur, se jetta aux pieds de la Reine avec son fils : *Excusez, Madame*, lui dit-elle, *le juste ressentiment d'une Demoi-* *Ibidem.*

1650. *selle, qui ayant eu l'honneur d'épouser le premier Prince du Sang, a fait tout ce qui dépendoit d'elle, pour briser ses fers, & garantir son fils unique de la même destinée; votre Majesté voit à ses genoux deux infortunés, qui lui demandent la liberté de tout ce qu'ils ont de plus cher; ah! Madame, daignez l'accorder aux grandes actions qu'il a faites pour la gloire du Roi; laissez-vous toucher à nos prieres & à nos larmes.* La modération & l'humanité dicterent la réponse de la Reine; elle dit à la Princesse, qu'il n'y avoit rien qu'elle ne dut espérer depuis qu'elle étoit rentrée dans le devoir.

Mémoires de la minorité, P. L. D. D. L. R.

Cependant les Ducs avoient de longues & de fréquentes conférences avec le Ministre; Mazarin ne les écoutoit que pour contenir la Fronde dont la conduite l'inquiétoit, & pour amuser de vaines espérances le parti des Princes, qui, malgré les succès de la Cour, augmentoit chaque jour; les deux Seigneurs représenterent au Cardinal, avec autant de franchise que de hardiesse, qu'il étoit perdu s'il ne se hâtoit d'élargir

les Princes, que la guerre civile paroiſſoit terminée par la ſoumiſſion de la Guyenne; mais que le déſir de la recommencer ne finiroit qu'avec le priſon de Condé, qu'ils vouloient bien lui avouer à lui-même, tandis qu'ils étoient entre ſes mains, qu'ils ne ceſſeroient d'attiſer le feu de la diſcorde, juſqu'à ce qu'il eut recouvré ſa liberté; prenant enſuite un ton plus modéré, ils le preſſerent de mettre le comble à ſa gloire & à ſon autorité, en faiſant voir à toute l'Europe, qu'il avoit été aſſez puiſſant pour détruire & rétablir en ſix mois la fortune du plus grand des François. 1650. *Ibidem.*

Il ne faut pas croire que les Ducs en impoſaſſent au Cardinal par de fauſſes allarmes, déjà ils avoient pris des meſures ſecretes avec les principaux citoyens de Bordeaux & de beaucoup d'autres villes, pour exciter une nouvelle guerre au printemps; la nuit même que la capitulation fut ſignée, le marquis de Luſignan étoit paſſé en Eſpagne, pour ménager un nouveau traité & *Mémoires de Lenet, t. II.*

de plus puissants sécours; enfin Tu-
1650. renne étoit aux portes de la Capitale, avec une armée composée de François & d'Espagnols.

Ce Général, à peine réfugié à Stenai, avoit réclamé l'appui de l'Espagne; quelle dût être la joie de l'Archiduc, réduit depuis la journée de Lens aux plus grandes extrêmités, de voir les deux plus grands Capitaines que la France eut produit, l'un dans les fers, l'autre prêt à déchirer sa patrie pour le venger; la négociation ne fut ni longue ni difficile; l'Archiduc s'obligea, au nom du Roi Catholique, de fournir deux cents mille écus à la duchesse de Longueville & au Maréchal pour lever une armée; cinquante mille par mois pour la soudoyer, & soixante mille par an pour l'entretien de la Princesse; il devoit joindre aux forces du parti, un corps de trois mille chevaux, & de deux mille hommes de pied, levés & payés à ses dépens; il promettoit de n'écouter de propositions de paix que lorsque les Princes seroient en liberté;

Histoire du vicomte de Turenne, par Ramsai, tom. I.

on partagea d'avance les conquêtes, les places de la frontiere devoient appartenir à l'Espagne, & les autres à la duchesse de Longueville; enfin elle livra la ville de Stenai à l'Archiduc, mais elle se réserva la citadelle. 1650.

Turenne n'avoit point d'armée; l'imprudence de Mazarin lui en procura une; on a vu que c'étoit principalement à la tête d'un corps d'environ dix mille hommes, composés des Régiments qui portoient son nom & celui de son fils & de son frère, que Condé avoit remporté tant de victoires. Le Cardinal se défia de l'attachement de ces troupes pour leur Général; il en réforma une partie, & envoya l'autre en Italie; l'Officier, le soldat également indignés de se voir traités si durement, après tant de services, déserterent en foule; Turenne rassembla sous ses drapeaux six à sept mille François, qui ne respiroient que la vengeance.

Mémoires de Lenet, t. II.

Les Espagnols avoient formé un plan de campagne, qui les eut bien dédommagé de leurs anciennes per-

tes ; ils prétendoient envahir la
1650. frontiere de Picardie, pendant que Turenne, fortifié d'un ſecours de cinq mille hommes, tiendroit en échec les principales forces de la Monarchie ; de tous les François que le malheur de Condé arma contre leur patrie, il faut avouer qu'il n'y en avoit pas un ſeul qui ne redoutât autant les progrès des Eſpagnols que Mazarin même ; ils ne s'étoient ligués avec eux que pour avoir la gloire d'arracher le Prince des mains de ſon oppreſſeur, ſatisfaits à ce prix d'haſarder leurs biens & leurs vies.

Les vues de l'Archiduc n'échapperent point à Turenne ; il refuſa de ſe ſéparer des Eſpagnols ; il ſoutenoit que la liberté des Princes & la paix entre les deux couronnes, devant être l'objet des opérations de la campagne, on ne pouvoit parvenir à ce double ſuccès, qu'en pénétrant avec toutes les forces de la confédération juſqu'aux portes de Paris ; ſa fermeté l'emporta ſur le manége & la ruſe ; on entra en France, on prit le Catelet ; on aſſiégea

Guiſe inutilement ; on réduiſit la Capelle ; enfin l'armée paſſa l'Oiſe au commencement d'Août. 1650.

C'étoit là l'inſtant de marcher à Paris ; Mazarin venoit de transporter l'élite des troupes ſur les bords de la Garonne & de la Dordogne à deux cens lieues de la Capitale ; mais jamais l'Archiduc ne voulut conſentir à cette marche déciſive ; ſon intérêt étoit de nourrir l'incendie, & non de l'éteindre ; il conſidéroit que Condé ne pouvoit ſortir de priſon, que par la ruine entiere & l'expulſion de Mazarin ; que n'avoit-il pas à redouter de ce Prince avide de gloire, jaloux d'entaſſer lauriers ſur lauriers, devenu libre & maître de l'adminiſtration ; il n'appréhendoit guères moins ſon élargiſſement, que le Cardinal lui-même.

Turenne, abandonné de ce Prince s'approcha de Marle, réſolu de combattre le maréchal du Pleſſis-Praſlin, chargé du ſalut de l'Etat, avec une poignée de ſoldats ; le Maréchal ſe réfugia derrière les marais impraticables de Notre-Dame de Lieſſe ;

1650. Turenne entra alors en Champagne, & s'empara de Rhetel, de Château-Portien, de Neuf-Châtel; ses progrès étoient si rapides, qu'il y avoit lieu de craindre que le peuple de Paris ne se hâtât d'ouvrir la prison des Princes, pour prévenir de plus grands maux : mais l'Archiduc servit Mazarin comme s'il eut agi de concert avec lui; il ordonna au corps Espagnol de quitter Turenne; cette défection ne l'empêcha point de passer l'Aîne, & de battre le marquis d'Hoquincourt, qui se jetta dans Soissons.

Le parti des Princes formoit dans la Capitale un corps invisible qui n'étoit guères moins redoutable que l'armée de Turenne; le duc de Nemours, Prince de la Maison de Savoye, jeune, brave, galant, adroit, généreux comme ses pères, en étoit le chef; la duchesse de Châtillon qui l'avoit subjugué, le força de servir Condé son rival; Tavannes, Arnauld, le président Viole, Croissy-Fouquet, Montreuil entamoient négociation sur négociation, tantôt

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

avec la Fronde, tantôt avec le Parlement, tantôt avec Mazarin; ils firent au Cardinal une proposition éblouissante, c'étoit le mariage du prince de Conti avec une de ses niéces; la princesse Douairiere qui vouloit voir sortir ses enfans de prison, à quelque prix que ce fut, consentoit à cette alliance; mais la fierté & le courage de Condé furent indignés : libre, il ne l'eut peut-être pas dédaigné; prisonnier, il répondit qu'il passeroit plutôt toute sa vie à Vincennes, que d'acheter sa liberté au prix d'une pareille démarche.

1650.

Mémoires de Lenet, t. II.

Cependant la Capitale étoit en proye aux troubles, aux cabales, à la terreur; l'union de Mazarin & du Coadjuteur, fondée sur la crainte du ressentiment de Condé, eut dû être inaltérable; mais l'intérêt, la haine, la jalousie en relâchoient sensiblement les nœuds; le Cardinal fier des succès qu'il avoit eu en Normandie & en Bourgogne, commençoit à traiter les Frondeurs, comme des gens qu'il avoit sauvés du pré-

cipice, en faiſant arrêter leur ennemi; ceux-ci prétendoient être en droit de partager la fortune du Miniſtre qu'ils avoient délivré de la tyrannie du premier Prince du Sang; en partant pour la Guienne, le Cardinal s'étoit vu obligé de laiſſer le commandement ſuprême au duc d'Orléans, livré au conſeil de la Fronde; la foibleſſe du Prince, l'audace du Coadjuteur, l'ambition de M. de Château-Neuf, garde des Sceaux, tout inquiétoit ce Miniſtre; il ne ſe fioit qu'à M. le Tellier, lui ſeul avoit le ſecret de la Cour, lui ſeul devoit raſſurer les peuples, éclairer la Fronde, contenir le parti des Princes, maintenir l'autorité Royale ébranlée juſques dans ſes fondemens; mais on avoit oublié de lui donner les forces néceſſaires pour repouſſer l'ennemi, qui menaçoit Paris.

1650.

Le Parlement voyant le vaiſſeau de l'Etat agité de tant d'orages, à la merci de tant d'écueils, & preſqu'abandonné, s'aſſembloit tous les jours, pour le garantir du naufrage; une

partie de la compagnie croyoit que c'étoit dans les prisons de Vincennes qu'il falloit chercher le pilote le plus habile & le plus intrépide; bientôt le duc d'Orléans, excité par le Coadjuteur, se rendit au Palais, bien résolu de modérer le zèle des partisans de Condé; mais sa présence & tous les efforts de la Fronde n'empêcherent point plus de soixante & douze Magistrats d'élever la voix, en faveur des Princes opprimés, & des peuples qui gémissoient sous le poids de tant de maux.

1650.

Mémoires de Retz, tom. II.

La démarche de Gaston déplut beaucoup aux amis du Prince, il s'agissoit de le dégoûter des assemblées du Parlement; il n'y avoit d'autre moyen de réussir, qu'en lui inspirant de la terreur. M. du Bourdet, autrefois Capitaine aux Gardes, se chargea de ce soin; dans l'instant que Gaston sortoit de la Grand'Chambre précédé de ses Gardes, & environné d'une nombreuse Cour; le Bourdet travesti en Maçon, suivi de quatre-vingt Officiers dans le même équipage & d'une troupe d'Artisans, se

présente tout-à-coup à lui, & tire
1650. deux coups de pistolets en l'air,
Ibidem. criant de toutes ses forces, *vivent les Princes & point de Mazarin*, l'écho répéta dans toutes les salles du Palais, *point de Mazarin*; à cette vision, le duc d'Orléans éperdu s'enfuit jusques dans la Grand'Chambre laissant au duc de Beaufort & à ses Gardes l'honneur dangereux de lui ouvrir un passage l'épée à la main; le Bourdet accablé recula jusques sur les dégrés du Palais, il en coûta la vie
Ibidem. à deux Gardes de Gaston; le Coadjuteur reçut dans la mêlée un coup de poignard qui ne fit que percer son rochet.

Cette scène réussit, elle effraya Gaston & encouragea le parti des Princes; Turenne remplissoit la Capitale de placards, dans lesquels il accusoit les Chefs de la Fronde d'être
Ibidem. tre les pensionnaires du Cardinal; ses appuis & ses protecteurs secrets, de s'être joué de la vie, de la fortune & du repos des peuples, de les avoit tantôt excités, tantôt contenus selon leurs caprices, leurs intérêts & leurs

paſſions ; la conduite du duc de Beaufort & du Coadjuteur ne juſti- 1650.
fioit que trop les reproches de Turenne ; le peuple commençoit à ſe laſſer de ſes tribuns, & peut-être les eut-il envéloppé dans ſa haine contre Mazarin, ſi dans la ſuite ils n'euſſent été les premiers à l'abandonner & à le perſécuter.

Sur ces entrefaites l'Archiduc offrit publiquement la paix à des conditions équitables ; ce n'eſt pas que le Prince Autrichien la déſirât, dans des circonſtances où tout ſembloit préſager la ruine de la Monarchie Françoiſe ; ſon objet n'étoit que de s'attirer un refus dont la honte & le danger retombaſſent ſur Mazarin ; cependant le duc d'Orléans ſans conſulter le Tellier entra dans les vues *Ibidem.*
de l'Archiduc, il fixa le temps & le lieu de la conférence, il n'attendoit plus que les ordres de la Cour pour conclure le traité de paix.

Jamais Mazarin ne s'étoit trouvé dans une plus grande perplexité ; refuſer au duc d'Orléans les pouvoirs qu'il demandoit, c'étoit s'expoſer au

1650. soulevement général de la Nation également lasse de la guerre civile & étrangère; accepter la négociation, on devoit s'attendre à perdre le fruit de quinze ans de victoires & de conquêtes; le Cardinal ne fut pas le maître de son ressentiment, il invectiva sans ménagement contre le Coadjuteur, il lui imputa les démarches audacieuses du duc d'Orléans; mais après avoir éclaté, ménacé, fulminé, tout se réduisit à céder aux circonstances; c'est alors que l'on reconnut les artifices de l'Archiduc; ce Prince n'eut pas honte de manquer à l'entrevue qu'il avoit assignée au duc d'Orléans.

Ibidem.

Cependant il avançoit en Picardie & Turenne en Champagne; déjà le comte de Boutteville avoit pénétré jusqu'à la Ferté-Milon, avec deux mille chevaux; le lendemain il devoit investir Vincennes, en arracher les prisonniers & entrer avec eux dans Paris, où le duc de Nemours devoit l'introduire; on étoit à la veille d'une révolution.

Mémoires de madame de Motteville, t. III.

Dans ces circonstances on ne pou-

voit plus différer de transſporter les Princes dans une priſon plus ſure : le Coadjuteur damandoit qu'on les conduiſît à la Baſtille, le Tellier au Havre-de-Grace, le duc d'Orléans choiſit le château de Marcouſſi ſitué à ſix lieues de Paris, près de Mont-Lhéry ; c'eſt alors que l'Archiduc rappella Turenne des bords de l'Aîne, pour l'aider à prendre la ville de Mouzon.

1650.

Mémoires de Retz, t. II.

Malgré la vigilance ſévère avec laquelle Condé avoit été gardé à Vincennes, peu s'en fallut qu'un jeune homme inconnu alors, & qui, du ſein de l'indigence & de l'obſcurité, s'éleva dans la ſuite à une fortune conſidérable, n'eut la gloire de briſer ſes fers & de faire ce que tant de guerriers & de négociateurs avoient entrepris envain ; il s'appelloit Gourville : la nature lui avoit prodigué l'audace, l'activité, l'eſprit d'intrigue, de reſſource & de négociation ; en un mot, c'étoit un de ces hommes fait pour parvenir ou pour périr.

Mémoires de Gourville, tom. I.

La garde des Princes avoit été principalement confiée au Régiment des

1650. Gardes-Françoises; mais il n'y avoit presque pas un Officier, un soldat de ce corps qui ne gémit d'avoir à garder dans une prison le Héros, sous lequel ils avoient combattu & vaincu tant de fois; leurs indignation, leurs pitié augmentoient, lorsqu'ils considéroient que c'étoit aux intérêts d'un Italien abhorré de la Nation, que le premier Prince du Sang étoit si injustement sacrifié; Gourville instruit de ces plaintes & de ces murmures, s'insinue habilement dans la confidence des plus audacieux; il échauffe leurs ardeur, il irrite leur courage, & les éblouit à force de promesses.

Ibidem.

Mais ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est qu'il n'avoit pas plus d'argent que ceux qu'il avoit entrepris de séduire; guidé par son zéle, il fut trouver la Princesse Douairiere, lui explique son projet & lui en exagère la facilité; cette mere attendrie embrassa Gourville, au lieu de trois cents mille livres qu'il lui demandoit elle lui en promit jusqu'à cinq cent mille,

& s'engagea de plus à lever un nouveau Régiment sous le nom d'Enguien, dont on distribueroit tous les emplois aux Sergents & aux Soldats qui auroient concouru avec le plus de courage, au succès de l'entreprise. 1650.

Les conjurés assurés de l'aveu de la Princesse & d'une grande récompense, fixerent l'exécution de l'entreprise au Dimanche suivant; ce jour là Bar ne manquoit jamais d'aller entendre Vêpres à la Chapelle du Château, avec tous les Officiers de la garnison; on devoit masquer les portes de l'Eglise, y établir une forte garde, & l'y retenir lui même prisonnier, pendant que les Chefs, qui n'étoient que des Sergents crieroient, *liberté aux Princes, & deux cent mille livres pour ceux qui la leur procureront;* on étoit persuadé que des huit compagnies qui remplissoient Vincennes il n'y auroit pas un seul soldat, qui attiré par l'appas du gain, ne se joignit aux libérateurs de Condé; déjà la Princesse avoit envoyé à Paris quatre Officiers avec *Ibidem.*

d'excellents chevaux pour monter
1650. les Princes, dès qu'ils feroient en liberté.

On étoit au vendredi; le nombre des complices augmentoit chaque jour; le fuccès paroiffoit infaillible, il n'échoua que par la lâcheté ou la trahifon. Un des quatre Gentilshommes envoyé par la Princeffe, effrayé des fuites de l'entreprife va fe confeffer au Pénitencier de Notre-Dame, s'accufe d'un vol qu'il veut reftituer, gliffe entre les mains du Prêtre un billet, où il y avoit quelqu'argent avec ces mots écrits
Ibidem. en gros caractères; *Dimanche à trois heures, on doit mettre les Princes en liberté.* Le Pénitencier dévoué au Coadjuteur lui porte le billet, & le lendemain le duc de Beaufort parut auprès de Vincennes, fuivi d'une nombreufe troupe de Frondeurs; il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre aux conjurés que le fecret de la confpiration avoit tranfpiré, ils demeurerent dans l'inaction; on fe contenta de changer les compagnies de la garde, fans approfondir davantage le myftère.

Heureux ou malheureux, libre ou dans les fers, il étoit de la destinée de Condé de fixer à jamais les regards de sa Nation; on ne s'entretenoit à Paris & dans les Provinces que de sa constance, de sa gayeté, des détails de la vie qu'il menoit, des traits magnanimes ou spirituels, qui lui échapoient; personne n'ignoroit qu'un jour le Prince de Conti, ayant demandé à un Gentilhomme de madame sa Mere, qui étoit venu le consoler, l'Imitation de Jesus-Christ pour charmer les ennuis de sa prison; *pour moi*, dit Condé, *je ne veux que celle de M. de Beaufort, pour me sauver d'ici, comme il fit il y a deux ans. Que jouerons-nous?* disoit-il tout bas, au fils de M. de Bar, qu'il admettoit quelquefois à ses parties de plaisir, *jouons un bâton de Maréchal de France.* Le jeune Officier n'entendit point ce que signifioient des paroles si énergiques. 1650.

A peine étoit-il sorti de Vincennes, que ces mêmes Parisiens qui avoient célébré sa disgrace avec tant d'éclat, visiterent sa prison avec

1650. un respect religieux; tout ce qui avoit été l'objet de ses amusements, devenoit précieux, on se montroit les uns aux autres les fleurs qu'il avoit cultivé de ses mains victorieuses; on connoît ces beaux vers de la Sapho du siécle, qui les écrivit sur les murs de la chambre où il avoit été détenu.

Mademoiselle de Scuderi.

En voyant ces œillets qu'un illustre Guerrier
Arrosa d'une main qui gagne les batailles,
Souviens-toi qu'Apollon a bâti des murailles,
Et ne t'étonne pas de voir Mars Jardinier.

Cependant Mazarin ne voyoit pas sans chagrin les Princes à Marcoussi, c'est-à-dire à portée de la Capitale presqu'entierement dévouée à la Fronde, ou au parti des prisonniers. Depuis que Condé avoit été arrêté, on regardoit comme le maître du Royaume, celui qui l'étoit de sa destinée; toutes les négociations, les intrigues, les vues secretes & publiques, tendoient à se saisir de ce lion redoutable, pour le lâcher au gré de l'ambition ou de la vengeance; Mazarin sur les bords de la Garonne, n'avoit osé désavouer le

duc d'Orléans, plus puissant à Paris ;
que le Roi même ; mais il accouroit 1650.
à grandes journées, bien résolu de lui arracher sa proie, à quelque prix que ce fût.

Arrivé à Fontainebleau, le Roi pria son oncle de s'y rendre ; on agita si on n'arrêteroit point ce Prince lui-même, pour le punir de s'être laissé gouverner par le Coadjuteur : la Reine naturellement hardie & intrépide, entroit avec joie dans ce dessein, mais Mazarin n'osa frapper un coup si décisif ; on fut obligé d'avoir recours à la négociation, Anne d'Autriche qui connoissoit l'ascendant qu'une ame forte a sur une ame foible, se chargea elle-même d'obtenir le consentement du duc d'Orléans ; elle lui représenta que la garde des Princes, dans une place aussi foible que Marcoussi, exigeoit des soins extraordinaires, des dépenses excessives, le secours d'une armée qu'on employeroit ailleurs plus utilement ; elle lui offrit pour alternative, ou de les garder lui-même dans une de ses places fortes,

1650. jusqu'à la majorité du Roi, ou de permettre qu'ils fussent conduits dans la Citadelle du Havre, dont la garnison suffiroit pour leur sûreté.

La Reine arracha plutôt qu'elle n'obtint l'agrément du Prince. Un instant après, Gaston rougit de sa foiblesse, il voulut s'opposer à cette nouvelle translation ; mais le courier étoit parti & les ordres expédiés.

Depuis sa détention, Condé n'avoit peut-être rien éprouvé de plus amer, de plus douloureux; indépendamment du chagrin d'être promené de prison en prison, exposé aux regards des peuples qui voyoient en lui un exemple fameux des vicissitudes de la fortune, il étoit à la veille de se procurer la liberté; le duc de Nemours avoit séduit la plus grande partie des Bas-Officiers & des Soldats destinés à la garde extérieure du Château ; de sept Gardes-du-Corps qui n'abandonnoient jamais son antichambre, Condé lui-même en avoit gagné quatre.

Histoire de la prison des Princes. Le château de Marcoussi est situé au milieu d'un étang large & profond

fond; vis-à-vis de l'appartement, occupé par les Princes, regnoit une terrasse, qui n'étoit séparée du Château que par le fossé; là on avoit établi un corps-de-garde de quatorze hommes, dont l'or avoit endormi la vigilance; un Ingénieur devoit, à la faveur de cette terrasse, gagner l'étang pendant la nuit, y jetter un batteau de cuir bouilli, dont on avoit fait l'essai; le jour venu, les quatre Gardes de l'antichambre devoient se saisir des armes des trois autres, les tuer en cas de résistance, entrer delà dans la chambre des Princes, & les aider à se défaire des Officiers qui les gardoient à vue; déjà on avoit trouvé le moyen de leur procurer des poignards; après cette exécution les Princes devoient descendre par la fenêtre, se jetter dans le batteau, & gagner le rivage, d'où Arnauld leur jetteroit une corde pour les aider à monter; plus loin, à cinquante pas, le duc de Nemours les attendoit à la tête de quatre cents Officiers ou Gentilshommes.

1650.

Ibidem.

L'indiscrétion fit échouer ce pro-

1650. jet ; quelques jeunes Seigneurs, partisants zèlés du Prince, proposerent dans un grand repas de monter à cheval, de tomber sur les troupes Mazarines qui gardoient Marcoussi, de les tailler en piéces, & de rendre la liberté à Condé, par une victoire digne de lui ; ces discours imprudents parvinrent à Gaston; il ordonna à M. de Bar de redoubler de soins & de vigilance ; la garde de la chambre & de l'antichambre fut changée & augmentée : le Prince écrivit à ses amis de demeurer dans l'inaction, & que tout étoit découvert.

Mais quelque temps après Bar, persuadé que ce n'étoit qu'une fausse alarme, rétablit les choses sur l'ancien pied ; l'espérance renaquit dans l'ame de Condé ; il manda à ses amis de se tenir prêts, il fixa le jour de sa sortie, lorsque Bar lui annonça qu'il falloit partir pour le Havre-de-Grace.

C'étoit le comte d'Harcourt qui s'étoit chargé du soin d'escorter les Princes jusqu'à leur nouvelle prison. On le blâma d'avoir flétri la gloire des

plus belles actions, par un emploi si indigne de sa naissance, de son courage & de sa réputation; on l'accabla d'injures, de malédictions & de sarcasmes; une estampe, dans laquelle il étoit représenté armé de pied en cap, & conduisant en triomphe le grand Condé désarmé, eut un succès prodigieux; on ne sçauroit croire combien elle ajouta à la commisération d'une part & à l'indignation de l'autre.

1650.

Mémoires de Retz, t. II.

La route de Marcoussi au Havre dura dix jours; il n'y eut point de précautions qu'on ne prît pour assûrer cette marche, le comte d'Harcourt avoit sous ses ordres toutes les troupes de Cavalerie de la maison du Roi; cependant Condé environné nuit & jour de tant de gardes, manqua de leur échapper dans une hôtellerie; au reste le malheureux succès de tant de tentatives infructueuses ne diminuoit ni son courage, ni son enjouement; il prioit de temps en temps ses gardes de se ranger de la portiere du carosse, afin de considérer plus à son aise le comte d'Har-

Histoire de la prison des Princes.

court devenu l'objet de ses plaisanteries; il fit sur lui un couplet
1650. de chanson, qui fut bientôt sçu de toute la France. *

On traita les prisonniers avec une nouvelle rigueur au Havre, on leur ôta leurs Officiers, on les emprisonna même; mais Condé n'en trouva pas moins encore le secret d'entretenir sa correspondance avec ses amis.

Cependant Mazarin étoit arrivé à Paris, plus fier de l'avantage d'avoir enlevé les Princes à la Fronde, que de tous ceux qu'il avoit remporté pendant le cours de la campagne; c'étoit à l'époque de son retour dans la Capitale, qu'il avoit promis aux amis de Condé, de lui rendre la liberté, & à ceux du Coadjuteur de l'élever à la dignité de Cardinal; il se moqua des uns & des autres; il méprisoit les cris

* Cet homme gros & court,
Si connu dans l'Histoire,
Ce grand comte d'Harcourt,
Tout couronné de gloire,
Qui secourut Casal, & qui reprit Turin,
Est maintenant recors de Jules Mazarin.

impuiſſants des premiers ; quant aux Frondeurs, il menaçoit de les faire arrêter, juſques dans le centre de leur empire, au milieu des halles, tant il croyoit être devenu ſupérieur à toutes les Factions. 1650.

Les partiſants de Condé ne ſçavoient plus quel parti prendre; on ne pouvoit plus l'arracher de priſon, qu'en armant la nation entiere ; ils avoient bien pris des meſures pour renouveller au printemps la guerre civile, dans toutes les provinces du Royaume; mais quand le ſuccès ſeroit tel qu'on devoit l'attendre du courage des Chefs, & de la haine des peuples contre le Cardinal ; il falloit donc ſe réſoudre à voir Condé gémir encore long-temps dans les fers.

Le Coadjuteur de ſon côté, indigné des refus inſultants de Mazarin & de ſes menaces indiſcrettes, méditoit dans le ſilence les moyens de ſe venger du Miniſtre & de le perdre ſans reſſource ; mais malgré toute l'activité de ſa haine & de ſon ambition, il ſe défioit de la foibleſſe du duc d'Orléans ; la crainte ſur-tout

de voir Condé libre le pourſuivre
1650. & l'accabler, l'arrêtoit; peut-être auroit-il flotté long-temps incertain & irréſolu, ſans le génie & l'éloquence d'une Princeſſe plus connue juſqu'alors par ſes avantures galantes, par les graces de ſon eſprit & les agréments de ſa ſociété, que par la part qu'elle avoit eu aux affaires; une femme avoit décidé la priſon de Condé, une autre lui en devoit ouvrir les portes; la guerre, la paix, l'adminiſtration de l'Etat, tout dans ce ſiécle galant & guerrier, étoit gouverné au gré du caprice, des paſſions & des intrigues de cinq ou ſix femmes qui avoient reçues de la nature preſqu'autant de talent pour bouleverſer un empire, que pour le gouverner.

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

La Princeſſe dont on parle étoit Anne de Gonzague de Mantoue, femme d'un des fils de cet Electeur Palatin, qui n'avoit trouvé ſur le thrône de Bohême, que le vain nom de Roi, ſuivi des calamités les plus humiliantes. La Palatine étoit devenue, par le ſeul ſentiment de

l'admiration que l'héroïsme de Condé inspiroit, la plus zèlée & la plus intrépide de ses amies; les circonstances épineuses où elle se trouva développerent son génie, l'un des plus beaux que l'Histoire moderne ait célébré. Elle réunissoit sur-tout, dans le dégré le plus éminent, tous les talents qu'exige l'art de la négociation, sagacité, connoissance du cœur humain, patience, activité, pénétration, ressources lumineuses, éloquence; mais ce qu'on admiroit le plus en elle, étoit le choix heureux & délicat des moyens; le mérite encore plus rare de sçavoir les fixer, de ne s'en écarter jamais, une fidélité, un secret & une probité à toute épreuve; enfin il ne lui a peut-être manqué qu'un Royaume à gouverner, pour égaler ou surpasser la gloire de l'immortelle Elisabeth d'Angleterre. 1650.

D'après ce portrait il n'est pas étonnant que la Palatine fut devenue dans le parti des Princes, ce que le Coadjuteur étoit dans celui de la Fronde, l'ame des conseils, l'arbitre

des résolutions, le centre de toutes
1650. les affaires; il y avoit long-temps qu'elle essayoit de gagner le Prélat, ou de le rendre suspect à la Cour; Gondi jusqu'ici avoit échappé à ses offres & à ses piéges; le ressentiment fit en un instant, ce que six mois de négociations n'avoient pu faire; il consentit à une entrevue avec la Palatine; & dès lors la crainte, les soupçons, la défiance, tous les nuages enfin, qui s'étoient élevés dans son ame, disparurent; la franchise & la grandeur d'ame de la Palatine acheverent de le subjuguer; cette Princesse lui fit un plan exact & vrai des forces, des vues & des espérances de son parti; elle ne lui dissimula point qu'une partie des amis du Prince, ne pensoient à obtenir sa liberté que par le canal de la Cour; mais qu'elle étoit persuadée que sa prison dureroit éternellement, si elle ne dépendoit que d'un Ministre également fourbe & timide; elle lui avoua qu'elle avoit besoin de la Fronde & du duc d'Orléans; mais comme il n'y avoit que les liens les plus forts

de la société civile, capables de réunir des cœurs si divisés, & d'effacer le souvenir de l'outrage le plus sensible ; on convint que le duc d'Enguien épouseroit l'une des filles du duc d'Orléans ; que M. le Prince consentiroit au mariage du Prince de Conti avec Mademoiselle de Chevreuse ; qu'il céderoit ses prétentions à la dignité de Connétable à son Altesse Royale ; qu'il renonceroit à la charge de grand Amiral en faveur du duc de Beaufort, qu'il tâcheroit de procurer le chapeau de Cardinal au Coadjuteur ; qu'il feroit donner par la Cour, ou qu'il donneroit lui-même cent mille écus à la duchesse de Montbazon, enfin on l'obligeoit à ne demander jamais de grace à la Cour, ni pour lui ni pour ses amis ; à ces conditions, le Coadjuteur promit de ne plus faire qu'un corps de l'ancienne & de la nouvelle Fronde, (c'est sous ce dernier nom qu'on désignoit le parti des Princes) de poursuivre par toute sorte de voie la liberté des prisonniers & la perte de Mazarin ; il stipula aussi que le

1650.

Mémoires de Retz, de Joli, de Nemours.

duc d'Orléans ne paroîtroit sur la
1650. scene, que lors que tous les ordres de l'Etat auroient été gagnés ; que les mêmes apparences de haine & de division regneroient entre les deux partis pour tromper de plus en plus le Cardinal : si l'audace du Prélat eut été secondée, on n'eut pas eu besoin de recourir à ce dernier stratagême; il avoit proposé d'arrêter le premier Ministre, & de le conduire à la Bastille; le marquis de Chaudenier, premier Capitaine des Gardes-du-Corps, offroit d'être le ministre de cette exécution ; mais jamais le duc d'Orléans n'y voulut consentir.

La confiance de Gondi ne doit pas être moins admirée que celle de la Palatine ; au plus leger soupçon d'union & de concert entre l'une & l'autre Fronde, le Cardinal ne pouvoit-il pas se donner à lui seul le mérite de la liberté des Princes ? que devenoient alors la Fronde & le duc d'Orléans lui-même ?

Pendant que le zèle, l'amitié, la vengeance employoient l'intrigue,

la manœuvre & les artifices, ces armes si connues de Mazarin, & si long-temps heureuses entre ses mains, le premier Président formoit le projet plus noble de rendre la liberté aux Princes, sans le secours des troubles & des guerres civiles, par la seule autorité de la Compagnie, dont il avoit l'honneur d'être le Chef; il ne pouvoit soutenir l'idée de voir un jour Condé délivré de prison par le canal de la Fronde, être forcé de livrer à la Faction, pour ne pas encourir les reproches odieux d'ingratitude & de perfidie.

1650.

Ibidem.

Mémoires de Talon, t. VII.

Tous ces mouvements, quelques secrets qu'ils fussent, ne pouvoient échaper au Cardinal; mais la confiance, qui avoit perdu Condé, lui fut également funeste; au lieu de contenir par sa présence les cabales, il sortit de Paris, dans le dessein de reprendre la partie de la Champagne subjuguée par Turenne, & d'obliger les François, à force de succès & de victoires, à respecter sa fortune & son génie; il conduisit lui-même au maréchal du Plessis-

Praslin les douze mille hommes, à
1650. la tête desquels il avoit triomphé en Normandie, en Bourgogne & sur les bords de la Garonne.

Ibidem. Mais il étoit à peine parti, que M. Des-Landes-Payen présenta au Parlement une requête, au nom de Madame la Princesse, reléguée à Montrond; elle demandoit que le Prince, son époux & ses beaux-frères fussent amenés au Louvre, & gardés par un Officier de la maison du Roi; que le Procureur-Général fut mandé, pour sçavoir de lui s'il y avoit des charges contre les prisonniers; que faute de comparoître, il fut procédé sur le champ à la liberté des prisonniers: *voilà*, dit le premier Président qui conduisoit lui-même cette affaire, *voilà ce qui s'appelle servir les Princes en gens de bien & non en Factieux*. Cette requête fut suivie d'une autre, à la tête de laquelle étoit le nom de la duchesse de Longueville; en même temps on vit entrer dans la Grand'Chambre M. des Roches, Capitaine des Gardes du prince de Condé, qui présenta à la Compagnie

Mémoires de Retz, t. II.

une lettre ſignée des trois Princes, par laquelle ils conjuroient le Parlement de leur faire leur procès, ou de leur rendre la liberté. 1650.

On eſt ſans doute étonné de ne point voir paroître ſur la ſcene la Princeſſe Douairiere ; elle venoit de ſuccomber ſous le poids de la douleur ; la tranſlation des Princes au Havre avoit achevé de lui porter le coup mortel ; la deſtinée de cette Princeſſe, dont on avoit tant admiré la beauté, les richeſſes, la gloire & la puiſſance, mourante dans une maiſon étrangere, ſans avoir la conſolation de voir ſes derniers ſoupirs recueillis par ſes enfans, qui avoient toujours été la partie la plus ſenſible de ſon ame, excita les regrets & la pitié du Royaume entier ; elle vit approcher le moment fatal avec une réſignation héroïque ; elle laiſſa par ſon teſtament trois cents mille livres aux pauvres de la capitale. Condé témoigna la plus grande affliction de cette perte ; il écrivoit tous les jours à cette mère infortunée pendant ſa maladie qui fut cour-

Manuſcrits de l'Hôtel de Condé.

1650. te, qu'il racheteroit volontiers l'Etat où elle étoit réduite, de mille vies, si elles étoient en son pouvoir ; il fit prier la Reine de lui faire rendre tous les honneurs dus à son rang & à sa vertu.

Anne d'Autriche y consentit sans peine ; elle avoit été elle-même très-touchée des malheurs de son ancienne amie. La Princesse lui avoit écrit, sur le point de rendre l'ame, qu'elle mouroit sa très-humble servante, quoiqu'elle ne mourut que du regret de voir ses enfans si injustement persécutés ; qu'elle l'exhortoit à réfléchir sur son sort, & à se souvenir que personne n'étoit exempt des coups de la fortune.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

Les Cours Souveraines, les Grands, la Noblesse assisterent, par ordre de la Reine, au service solemnel qu'on célébra aux Cordeliers ; le concours des citoyens fut prodigieux ; le Clergé de France, assemblé à Paris, lui rendit les mêmes devoirs, le deuil fut presqu'universel dans la Nation.

Mais, en prodiguant les plus grands honneurs à la mémoire de la mère,

Anne d'Autriche n'en étoit pas moins résolue de prolonger la prison des enfans, jusqu'à la majorité du Roi; 1650.
envain le Parlement essaya de lui arracher le voile qui lui déroboit la vérité, il lui fit d'abord entendre le cri de la Nation, avec tous les ménagemens qu'on devoit attendre de sa sagesse & de ses lumiéres; la Compagnie ne reçut d'autres réponses que celles qui furent dictées par la rigueur & la fierté: mais la fermentation devint si grande, que sans changer de plan, la Régente se crut obligée de changer de langage; elle eut recours à la dissimulation & à la ruse, pour rallentir les efforts du Parlement, que les contradictions ne faisoient qu'animer; elle déclara qu'elle ne pouvoit entendre de remontrances que sa santé ne fut rétablie; vingt accès de fiévre, huit saignées, la réduisoient moins à un état de langueur, que la fatigue de tant de voyages & de courses, les inquiétudes & la crainte de l'avenir; au bout du délai, qu'elle avoit prescrit, elle envoya une lettre de cachet au

Mémoires de Talon, t. VII.

1650. Parlement, pour l'empêcher de prendre de nouvelles résolutions ; mais le Parlement qui croyoit que le salut de l'Etat dépendoit de la liberté de Condé, continua sa délibération ; il invita même le duc d'Orléans à venir prendre séance au Palais pour concourir aux vœux de la Compagnie & de la Nation.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

Gaston toujours irrésolu, toujours incertain, toujours timide, n'osa encore franchir les limites qu'il s'étoit prescrites à lui-même ; la Reine célébra son refus comme une victoire : bientôt elle reçut la nouvelle d'un événement qui eut rétabli son autorité dans tout son éclat, si elle eut été secondée par un Ministre plus ferme, plus intrépide.

On a vu que le cardinal Mazarin étoit sorti de Paris pour arrêter les succès de l'ennemi ; il vouloit surtout reprendre Rethel & Château-Portien, où Turenne prétendoit prendre des quartiers d'hiver, pour porter de nouveau au printemps le ravage & la terreur jusqu'aux portes de Paris ; Turenne campoit alors

entre l'Aîne & la Meuſe, d'où il veilloit au ſalut de ſes conquêtes ; Mazarin n'eut pas plutôt rendu l'armée du maréchal du Pleſſis-Praſlin ſupérieure, qu'il lui ordonna d'aſſiéger Rethel ; le Maréchal avoit peine à entreprendre ce ſiége au milieu de l'hiver, & preſqu'en préſence de l'ennemi ; cependant Rethel, défendue par une garniſon de deux mille hommes, ayant à ſa tête Degli-Ponti, l'homme le plus renommé pour la défenſe des places, ſuccomba en moins de quatre jours ; étoit ce lâcheté ou perfidie de la part du Commandant Italien ? les Mémoires du temps prétendent que quatre mille louis d'or, qu'il reçut du Cardinal, engourdirent ſon bras & enchaînerent ſes talents.

1650.

Hiſtoire du vicomte de Turenne, t. I.

Quoi qu'il en ſoit, Turenne qui accouroit à ſon ſecours avec huit mille hommes, dont les deux tiers étoient compoſés de cavalerie, n'apprit qu'aux portes de Rethel, la manœuvre honteuſe de Degli-Ponti, qui lui avoit promis de ſe défendre quatre jours de plus ; il fallut rebrouſ-

ser chemin ; le maréchal du Plessis-
1650. Praslin le poursuivit & l'atteignit le 15 Décembre auprès du village de Sommepi, dans une plaine connue sous le nom de Blanchamp ; Turenne forcé de combattre, ne fit peut-être jamais des dispositions plus heureuses & plus sçavantes, mais jamais le succès ne répondit plus mal au courage & au génie ; envain Boutteville, Beauveau, Duras, Montausier, & tout ce qu'il avoit de François le seconderent par des prodiges de valeur ; il fut battu de la maniere la plus décisive, vingt drapeaux, quatre vingt-quatre étendards, quatre mille prisonniers, au nombre desquels on voyoit Dom Estevan de Gamarre, Général des Espagnols, le comte de Boutteville & presque tous les Officiers généraux & les Colonels tomberent entre les mains du maréchal du Plessis-Praslin ; à peine Turenne se sauva-t-il lui quinziéme du champ de bataille ; on sçait que ce grand homme, entouré d'ennemis, répondit aux siens qui lui demandoient ce qu'il vouloit devenir, *mourir*,

plutôt que de ſervir de ſpectacle ; au lieu de ſe réfugier à Stenai dont il étoit le maître, il alla apprendre lui-même à l'Archiduc ſon déſaſtre, en l'aſſurant que l'infortune, loin de laſſer ſon courage, ajoutoit un nouveau feu à ſon zèle, & qu'il périroit plutôt que d'abandonner Condé ; la grandeur d'ame du vaincu toucha l'Archiduc ; les petits intérêts, les nuages de la jalouſie diſparurent, & on lui confia le commandement général de toutes les forces des Pays-Bas. 1650.

Mazarin étoit le maître abſolu du Royaume, s'il eut marché droit à Paris avec l'armée victorieuſe ; il pouvoit ſe faire livrer les chefs de la Fronde, qui lui devenoient de jour en jour plus ſuſpects, & tous les amis des Princes, ou bien les chaſſer de la Capitale ; mais il s'amuſoit à compter les drapeaux, les priſonniers & les autres trophées de la victoire. On lit dans ſes lettres qu'il ne s'applaudit guére moins de la priſe de Boutteville, que du gain même de la bataille ; il eſpéroit détacher des intérêts des Prin-

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

ces la duchesse de Châtillon, le duc
1650. de Nemours, le président Viole & tous les amis & parents du Comte; mais Bouteville, insensible aux menaces, aux offres de la fortune la plus brillante, aima mieux demeurer pauvre & prisonnier, que d'abjurer le grand Condé.

Cependant la nouvelle de la défaite de Turenne, avoit consterné l'une & l'autre Fronde; le peuple qui demandoit la liberté des Princes, avec un emportement dont on craignoit les suites les plus terribles, paroissoit triste, morne, abattu, dé-
Ibidem. couragé, c'est dans ces circonstances que le Coadjuteur déploya avec le plus de succès toute la hauteur de son ame; ranimer les cabales, enfanter de nouvelles intrigues, encourager les amis du Prince, aigrir le Parlement, déterminer le duc d'Orléans, gagner tous les ordres de l'Etat, leur faire regarder la liberté des Princes & la perte de Mazarin, comme le salut du Royaume, tout fut l'ouvrage de deux jours.

On avoit blamé Mazarin d'avoir

transſporté pendant la campagne, les principales forces du Roi, à deux cents lieues de la frontiere de Picardie, & d'avoir en quelque ſorte abandonné la Capitale à la merci de l'ennemi; on ſe déchaînoit alors contre lui, pour avoir haſardé le Royaume entier, dans une bataille livrée en plaine, contre un ennemi tel que Turenne ſupérieur en Cavalerie; on exagéroit ſes prétendues fautes, ſon imprudence, ſa témérité; bientôt on paſſa de la frayeur au mépris; Mazarin eſt peut-être le ſeul homme que la victoire & la fortune ayent avili.

1650.

Cependant il revenoit à Paris, ne comptant que ſur des hommages & des acclamations; mais qu'elle fut ſa ſurpriſe, en arrivant, d'apprendre que la haine & l'exécration étoient parvenues à leur comble contre lui; pendant ſon abſence on avoit expoſé ſon effigie, la corde au cou, dans toutes les places, où l'on a coutume d'exécuter les criminels, avec un écriteau qui contenoit le dénombrement des crimes, en vertu deſ-

Mémoires de Joli, t. I.

quels, on le jugeoit digne de mort,
1650. & le peuple avoit applaudi avec transport à l'audace de cette entreprise.

Dans le temps même qu'il entroit dans la ville, on distribuoit par tout des jettons d'argent où d'un côté étoient représentés ses armes, la hache & les faisceaux, avec cette inscription latine, *quod fuit honos, criminis est vindex*, & de l'autre un licou avec cet hémistiche, *sunt certa hæc fata tyrannis*; mais ces traits sanglants le surprirent, & l'indignerent moins que la conduite du duc d'Orléans & de l'ancienne Fronde, qui enfin s'étoient déclarés contre lui.

Ibidem.

Son ressentiment fut si grand, qu'il oublia sa dissimulation naturelle; dans une conférence qu'il eut avec Gaston, il s'emporta jusqu'à lui faire des reproches amers & sanglants de sa foiblesse; il traita le duc de Beaufort & le Coadjuteur de Fairfax & de Cromwel, il osa comparer le Parlement de Paris à celui d'Angleterre; rien de plus imprudent & de plus inique, que ce pa-

rallele odieux, fait en présence du Roi, dans un temps où le Parlement d'Angleterre venoit de tremper ses mains dans le sang de son souverain; le Parlement de Paris ne respiroit au contraire que la gloire du Roi, le salut de l'Etat, & la réunion de la maison Royale, qui en étoit la base & le fondement; s'il demandoit la liberté des Princes, dont l'innocence étoit généralement reconnue, ce n'étoit que par des voies légitimes, en implorant la justice de la Reine & pour prévenir la guerre civile, qui étoit sur le point d'éclore.

1650.

Ibidem.

Mazarin ne quitta Gaston, qu'en le conjurant de lui abandonner les Frondeurs; la Reine appuya ses instances & les entremêla de menaces; le Duc effrayé ne sortit du Palais Royal, qu'en remerciant Dieu, de n'avoir pas eu le sort de Condé.

On ne sçait ce qu'on doit déplorer le plus, ou de la présomption du Cardinal, ou de son aveuglement; les choses en étoient venues au point, qu'il ne pouvoir plus con-

1650. ſerver le gouvernail de l'Etat, qu'en ſortant de Paris, avec le Roi & la Reine, en aſſiégeant de nouveau cette capitale, en accablant enfin ſes ennemis, ou bien, en élargiſſant les Princes; il étoit encore temps de prendre ce dernier parti; Condé eut pû encore lui pardonner l'outrage de ſa priſon : mais ce qui rend le Miniſtre plus inexcuſable, c'eſt qu'il rejetta avec une opiniâtreté incroyable, cette voie qui lui fut long-temps ouverte.

Mémoires de la minorité P. L. D. D. L. R.

Il y avoit déjà quelque temps que la Palatine chargée de toutes les négociations, dépoſitaire de tous les ſecrets, l'ame de tous les partis, ſe trouvant ſur le point d'accoucher & craignant de ne pouvoir agir avec toute la chaleur & l'activité que les circonſtances exigeoient, avoit appellé à ſon ſecours M. de la Rochefoucault, elle le tenoit caché dans ſon hôtel; le Duc, ennemi implacable de l'ancienne Fronde, ne craignoit rien tant que de voir le Prince, devenu libre par ſon influence, être obligé

gé d'épouser ses querelles ; il considéroit de plus que la Reine avoit seule les clefs du Havre, qu'elle pouvoit lui rendre en un instant la liberté, avec des dédommagements capables de lui faire oublier l'injure qu'il avoit reçue, au lieu que le secours de la Fronde ne produiroit peut-être qu'une révolution sanglante ; ce Seigneur, de concert avec la Palatine, la duchesse de Longueville & Condé lui-même, qui du fond de sa prison animoit & dirigeoit son parti, résolut d'éclairer Mazarin sur le bord du précipice ; il lui demanda une entrevue pendant la nuit, qui lui fut accordée sur le champ.

1650.

Il se rendit au Palais-Royal à l'appartement du Cardinal, qui seul, une bougie à la main, vint lui ouvrir la porte de son cabinet : le Duc pouvoit aisément se défaire du Ministre, il ne tenoit qu'à celui-ci de son côté, de faire arrêter l'ami le plus zélé de Condé ; mais il n'y eut jamais de grands crimes, d'actions noires, dans ces temps de trouble

Ibidem.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

& d'orage ; on voit au contraire
1650. dans la plupart des acteurs qui paroissent sur la scene, un mélange étonnant de grandeur & de foiblesse; de confiance & de soupçon, de hardiesse & de timidité.

Le Duc parla au Cardinal avec franchise ; il lui fit voir tous les ordres de l'Etat prêts à s'unir pour lui arracher la liberté des Princes. Mais il falloit que Mazarin fut la victime de ses ruses, & de sa fausse politique, il n'avoit consenti à écouter le Duc, que pour pénétrer ses secrets, celui-ci évita habillement les détails, la conférence fut inutile; la Rochefoucault en obtint quatre autres, dans lesquelles il déploya les mêmes efforts & le Ministre les mêmes artifices ; enfin le Duc lui déclara qu'il alloit travailler à sa perte, s'il ne lui promettoit de briser les fers des Princes, dans un temps très-court qu'il lui fixa : sur le refus du Cardinal, Condé qui jusqu'alors avoit différé de donner des pouvoirs pour traiter avec la Fronde, les signa sur un morceau d'ardoise,

Ibidem.

Mémoires de Joli.

& les mines préparées avec tant d'art & de secret, éclaterent en même temps, & avec le plus grand succès. 1650.

Le Parlement pressa tellement la Reine d'entendre ses remontrances, qu'enfin après avoir usé de tous les délais imaginables, elle consentit à recevoir les députés de la Compagnie. Cette action est célèbre dans nos fastes : le premier Président, qui vouloit ménager à la Cour, malgré qu'elle en eut le mérite de délivrer les Princes, porta la parole avec une force & une véhémence dignes de son zéle pour le salut de la Monarchie. *20 Janvier.*

Il compara d'abord l'Etat florissant de la France, avant le dix-huit Janvier 1650, jour fatal & malheureux, ou la nation avoit été privée de son appui & de son ornement, avec tout ce qui s'étoit passé depuis, la confusion, les intrigues, les cabales, les troubles, l'anéantissement de l'autorité Royale, la misère & l'oppression des peuples, la guerre intestine, l'Espagne triomphante en Italie & en Catalogne ; à quoi attri- *Mémoires de Talon, tom. VII.*

buer la source de ces calamités, dont on ne pouvoit prévoir la fin, si ce n'étoit à la politique infortunée de ceux qui avoient osé sacrifier le premier Prince du Sang, à leur jalousie ; que si le Parlement s'étoit tû si long-temps, s'il s'étoit contenté de gémir en secret, ce n'avoit été que dans l'espérance que la Reine rendroit enfin justice à l'innocence opprimée; mais que loin que le temps eut adouci la rigueur du sort, sous lequel les premieres têtes de l'Etat succomboient, chaque jour aggravoit leurs maux ; qu'on n'avoit pas eu honte de les traîner de prison en prison, de les donner en spectacle, & enfin de les enfermer dans un lieu ou leurs vie n'étoit pas en sûreté, (on prétendoit que l'air du Havre étoit mal sain,) *oui, je le répete*, s'écria l'orateur attendri, *ou leur vie n'est pas en sûreté.*

1650.

Eh quoi ! Sire, tant d'actions illustres, tant de battailles gagnées, n'obtiendront point de Votre Majesté quelques réponses favorables, toute la force du Royaume, son appui véritable consiste

Ibidem.

dans l'union de la Maison regnante, & principalement dans celle de M. le duc d'Orléans & de M. le Prince, c'est de ce lien Royal que dépend la fortune publique ; si c'étoit un secret d'Etat, un mistère caché, qui ne dût être révélé à personne, que la cause de cette malheureuse détention, nous sçaurions renfermer notre douleur dans le silence ; mais cette lettre de cachet envoyée à tous les Parlements, au moment de leurs disgraces, qui les justifie de toutes sorte de crime, & ne les accuse que de choses très-légeres, est un monument éternel de leurs innocence ; si les pierres de la prison qui les renferment étoient capables de sentiment, elles porteroient leurs plaintes si haut, qu'elles seroient entendues de tout l'univers ; ah ! Sire, si un Officier de cette Compagnie avoit été frappé du foudre de la puissance souveraine, elle ne lui dénieroit point son intercession ; les Princes du Sang sont Conseillers nés de la Cour ; leurs places leurs appartient par le privilége de la naissance, ils sont les appuis de l'Etat, les membres honorables & précieux de la Monarchie, & l'on ne peut

1650.

1650. *frapper sur eux, que le contre-coup ne retombe sur la propre personne de Votre Majesté ;* le premier Président conclut enfin en suppliant le Roi de donner sur le champ ses ordres pour élargir les Princes, & les mettre à portée, comme ils avoient toujours fait, de prodiguer leurs vie pour le salut, le bonheur & la gloire de l'Etat.

La Reine interdite, immobile répondit en peu de mots & d'une voix entrecoupée, que quoiqu'il n'appartint pas au Parlement de prendre connoissance de cette affaire, elle vouloit bien avoir égard à ses supplications, élargir les prisonniers & pardonner à tous ceux qui s'étoient rendus coupables du crime de léze-Majesté, en prenant les armes en leur faveur, mais à condition que la duchesse de Longueville, & le vicomte de Turenne rentreroient auparavant dans le devoir; cette promesse satisfit le premier Président, la Fronde la regarda comme illusoire.

Cependant le peuple, las de tant de délais, ne respiroit que la ré-

volte ; c'est dans ces circonstances que le duc d'Orléans, toujours subjugué par l'ascendant du plus fort, leva entiérement le masque ; il se rendit au Palais, & déclara à la Compagnie qu'il étoit prêt de s'unir avec elle, pour concourir à la liberté de messieurs ses Cousins ; à ces mots la salle retentit d'acclamations ; la joie de la multitude fut sans bornes, le Luxembourg n'étoit pas assez vaste, pour contenir la foule de tous les citoyens, qui vinrent le féliciter.

1650.

Mémoires de Retz, t. II.

Le triomphe de Condé, étoit l'arrêt de condamnation du Cardinal ; Gaston acheva de le rendre exécrable, en rendant compte au Parlement, de l'imprudence forcenée avec laquelle ce Ministre avoit osé traiter la Compagnie, en la comparant à la chambre-basse du Parlement d'Angleterre ; le feu n'a pas plus d'activité & d'éclat, que n'en eut l'indignation des Magistrats, il y eut des voix pour décréter le Cardinal, d'autres pour le bannir ; ceux-ci prétendoient qu'il étoit coupable

Ibidem.

Mémoires de Joli, tom. I.

de mort, tant pour avoir opprimé
1650. le ſang Royal, que pour avoir ca-
Mémoires de Talon, t. VII. lomnié le Parlement, le premier Préſident modéra le zéle des plus emportés ; on réſolut de faire de nouvelles remontrances, en faveur des Princes, & contre leur oppreſſeur.

A cette nouvelle l'abattement du Palais-Royal parut extrême ; cependant la foibleſſe du duc d'Orléans laiſſoit encore entrevoir quelques lueurs d'eſpérance ; la Reine épuiſa toutes les ſupplications pour obtenir de lui une conférence ; elle lui offrit même la perſonne du Roi pour otage ; mais Gaſton, au lieu de condeſcendre à ſes prieres, alla prendre ſéance au Parlement.

La Compagnie étoit à peine aſſemblée, qu'elle reçut ordre de ſe rendre chez le Roi, on ſe contenta d'y envoyer des députés en grand nombre ; ils revinrent trois heures après avec une déclaration foudroyante contre le Coadjuteur, dans laquelle on le peignoit comme la cauſe fatale de tous les troubles ; le Prélat ſe défendit avec ſon audace ordi-

naire, mais le Parlement regarda cet écrit comme un nouveau piége de Mazarin, pour détourner la Compagnie de l'objet unique de ses délibération; le premier Président prit alors la parole & déclara au nom de la Reine, qu'elle consentoit à la liberté des Princes, sans condition; qu'elle ne demandoit qu'une grace, c'étoit que M. le duc d'Orléans voulut bien lui accorder une entrevue; Molé pressa Gaston dans les termes les plus tendres, d'aquiescer aux désirs de la Reine; son action fut noble, touchante & pathétique, la Compagnie en fut très-émue; il fit ensuite entrer les gens du Roi. M. Talon, qui porta la parole & l'addressa au duc d'Orléans, se surpassa lui-même, il mit un genou en terre, il invoqua les manes de Saint Louis, père & protecteur des Bourbons; il n'y eut point d'effort qu'il ne tenta pour fléchir Gaston; mais la peur l'emporta sur l'éloquence; le Duc qui craignoit un coup de désespoir de la part de Mazarin, s'obstina à ne point se rendre au

1650.

1650. Palais-Royal, qu'il ne fut sorti de la Capitale.

Cependant la Noblesse accouroit en foule de toutes les provinces, pour avoir part à l'événement éclatant, qui agitoit tous les esprits; elle s'assembla chez le marquis de la Vieuville, qu'elle élut pour Président; mais comme son hôtel n'étoit pas assez grand, pour recevoir un si grand nombre de Gentilshommes, on choisit la sale des Cordeliers. Le premier soin de l'assemblée fut de députer au duc d'Orléans, pour le remercier de l'intérêt qu'il prenoit à la liberté des Princes, & pour lui offrir la vie & les biens de toute la Noblesse; elle réquit en même temps l'union du Clergé, qui déjà avoit plaidé avec beaucoup de force, auprès du Trône, la cause du prince de Conti; le Tiers-Etat ne demandoit pas mieux que de se joindre aux uns & aux autres.

Mémoires de Talon, tom. VII.

Mazarin attaqué par tous les Ordres de la Monarchie, trahi par la duchesse de Chevreuse, dont le secours lui avoit été autrefois si utile,

abandonné de presque tous ceux, sur lesquels il avoit le plus compté, s'abandonna lui-même; il se sauva lui quatriéme, déguisé en cavalier, laissant le Palais-Royal plongé dans le trouble & la consternation; il gagna la porte de Richelieu, où l'attendoit un gros de Cavalerie, composé de cinq cents maîtres. 1650.

Le lendemain la Reine manda au duc d'Orléans la fuite du Ministre, en le conjurant de nouveau de s'aboucher avec elle; les Grands de l'État lui offroient de demeurer en ôtage au Luxembourg. Gaston, toujours guidé par la Fronde, répondit que Mazarin refugié à S. Germain, gouvernoit la Cour avec la même autorité qu'auparavant; que la Reine n'étoit environnée que de ses parents & de ses créatures, & qu'il ne pouvoit se résoudre à la voir. Le Parlement de son côté ayant appris de la Reine que son Ministre étoit éloigné pour toujours, fulmina un arrêt, par lequel, il lui étoit enjoint de sortir du Royaume avec sa famille & ses domestiques étrangers, dans

Mémoires du cardinal de Retz, t. II.

le délai de quinze jours, sous peine
1650. d'être poursuivi extraordinairement.

Après cette démarche Gaston consentit enfin à écouter le Garde-des-Sceaux, le maréchal de Villeroi & M. le Tellier, pour convenir des moyens d'élargir les Princes; on admit les principaux personnages de l'une & l'autre Fronde à cette conférence, dont le résultat fut que M. de la Vrilliere, Ministre d'Etat, le duc de la Rochefoucault, messieurs Viole, Arnauld, Comminge se transporteroient au Havre-de-Grace, avec une lettre signée de la Régente & du duc d'Orléans, portant ordre à M. de Bar, de remettre les Princes en liberté. La Reine n'avoit mis qu'une restriction à cette prétendue grace, c'est qu'ils ne rentreroient en possession de leur Gouvernements qu'à la majorité du Roi.

Anne d'Autriche n'avoit cédé que dans l'espérance de se sauver avec ses enfans, pour aller trouver le Cardinal; le moment de sa fuite étoit fixé à la nuit du sept au huit de Février; ce dessein n'échoua que

par la sagesse du maréchal de Villeroi, & des principaux Officiers de la maison du Roi, qui regardant ce départ comme le signal de la guerre civile, avertirent secrétement le duc d'Orléans du projet de la Reine; aussi-tôt les ducs de Beaufort, de Nemours, le maréchal de la Mothe, Chamboi montent à cheval, suivis de leurs amis; les Compagnies Bourgeoises prennent les armes, le Palais Royal est investi, & le Roi & la Reine se trouvent prisonniers. 1650. *Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.*

Le Parlement blama hautement une entreprise si audacieuse; le premier Président en fut pénétré d'indignation & de douleur; le lendemain le duc d'Orléans rendant compte à la Compagnie des ordres du Roi, rélatifs à l'élargissement des Princes; *oui*, reprit Molé avec un profond soupir, *M. le Prince est en liberté; mais le Roi, le Roi notre maître est prisonnier:* le duc d'Orléans, devenu plus hardi par les acclamations du peuple, répondit; *le Roi étoit prisonnier entre les mains de Mazarin, mais Dieu merci il ne l'est plus.* L'écho des *Mémoires du cardinal de Retz, t. II.*

1650. Frondes répéta : *il ne l'est plus, il ne l'est plus.*

Cependant la Reine se voyant assiégée dans son Palais, manda le Prevôt des Marchands & les Echevins, pour désavouer le bruit qui avoit couru de son évasion prochaine, & en même temps leur permit de garder les portes & les avenues de la Ville ; on peut dire que jamais depuis sa régence elle n'avoit été si bien obéie ; les amis de Condé d'un côté, les Frondeurs de l'autre, la noblesse, le peuple, le duc d'Orléans convaincus que les Princes ne recouvréroient leurs liberté qu'autant que la Reine seroit privée de la sienne, redoubloient de soins & de vigilance, on vit le spectacle d'une guerre de campagne, dans l'intérieur d'une Ville immense, des escouades de Cavalerie, marcher jour & nuit, dans les rues avec autant d'ordre, de précaution & de discipline, que si on eut été en présence d'une armée ennemie ; des sentinelles disposées de vingt pas en vingt pas, de gros corps de garde dans

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV, de Joli, tom. I. de Nemours, de la minorité.

les principaux postes, & aux portes de la Ville, des barricades auprès du Palais Royal, la riviere couverte de bateaux remplis de gens armés. 1650.

Mais comme si tous ces moyens n'eussent pas suffi, pour répondre de l'événement, le duc d'Orléans envoya, pendant la nuit du onze au douze, le Capitaine de sa garde-Suisse, au Palais-Royal, observer tout ce qui s'y passoit; il entra suivi de plusieurs Bourgeois; il trouva la Reine en larmes, & le Roi dormant profondément.

Les larmes de la Reine, n'étoient que des larmes d'indignation; elle écrivoit à Mazarin, que quoiqu'elle eut envoyé ordre de remettre les Princes en liberté; il devoit regarder cet ordre, comme l'ouvrage de la force & de la violence, qu'elle le laissoit le maître absolu de la destinée des Prisonniers, & qu'elle ne respiroit que l'instant où elle sortiroit de Paris pour concerter avec lui sa vangeance. *Ibidem.*

Mazarin, qui depuis huit jours l'attendoit envain, jugea qu'il n'avoit

[redacted]

1650.

plus rien à espérer de la Majesté suprême. Il ne prit point d'autre parti que celui de prévenir l'arrivée des Députés au Havre, & d'annoncer lui-même aux Princes leur liberté; il marcha jour & nuit, escorté par le comte d'Harcourt, & arriva le 13 Février à la pointe du jour à la citadelle du Havre, il s'en fit ouvrir les portes : à l'aspect imprévu de son persécuteur, Condé témoigna quelque surprise, cependant il le reçut poliment & l'embrassa : *Monsieur*, lui dit le Cardinal, *vous êtes libre, la Reine vous prie seulement d'oublier le passé, de servir le Roi comme vous avez toujours fait, & de m'honorer de votre amitié; cependant*, ajouta-t-il fiérement, *vous êtes le maître de me l'accorder ou de me la refuser*; le Prince répondit en peu de mots, qu'il étoit obligé à la Reine de la justice qu'elle lui rendoit, que le sentiment de l'honneur qui l'avoit toujours animé seroit à jamais son guide, & qu'il soutiendroit jusqu'à son dernier soupir, les intérêts & la gloire du Roi & de la Nation; certain désormais qu'il n'é-

Ibidem.

Histoire manuscrite de Louis II, prince de Condé.

Mémoires de la minorité de Louis XIV, P. L. D. D. L. R.

Mémoires de madame de Moteville,

toit plus au pouvoir du Cardinal de fermer les portes de sa prison, il ordonna qu'on lui servit à dîner, il invita Mazarin, & le maréchal de Grammont qui depuis dix-huit jours, étoit au Havre, de se mettre à table, la conversation fut aussi gaie, aussi libre de la part du Prince, que s'il n'eut pas eu lieu de se plaindre du Cardinal; celui-ci de son côté affectoit autant de complaisance & de satisfaction, que s'il eut contribué au triomphe de Condé.

1650.

Après le dîner Mazarin obtint une conférence du Prince qui dura plus d'une heure; sa fierté ne se soutint pas dans ce moment, après avoir essayé de lui rendre le duc d'Orléans & les Frondeurs suspects & odieux, il s'humilia jusqu'au point de se jetter à ses genoux, de les embrasser & de protester, qu'il ne se releveroit point qu'il ne lui eut promis d'ensevelir le passé dans un éternel oubli.

Histoire manuscrite de Louis II, du nom, prince de Condé.

En quittant le Cardinal, les Princes descendirent dans la place de l'esplanade, où les attendoit le carosse du maréchal de Grammont;

Mazarin embrassa encore une fois
1650. les genoux de Condé, & lui demanda, les larmes aux yeux, sa protection contre ses ennemis; le Prince fatigué de tant de basses soumissions, ne répliqua rien; il alla coucher au château de Grosménil à quatre lieues du Havre, où il rencontra les Députés de la Cour; delà il gagna Rouen, d'où il mit deux jours pour se rendre à Paris.

Il seroit difficile de peindre les transports de joie que la délivrance de Condé excita dans tout le Royaume, & particuliérement à Paris; on peut dire que la France entière le porta sur ses épaules, depuis sa prison jusqu'à son palais; en arrivant à Pontoise il trouva un nombre infini de Gents de qualité qui s'empressoient de lui rendre leurs hommages; il reçut à S. Denys le compliment de ce même Guittant qui l'avoit arrêté, & qui venoit le féliciter de la part de la Reine.

Mémoires de Retz, de Joli, de Nemours, de Tavannes, de la minorité, de madame de Motteville, de Lenet.

La ville de S. Denys n'étoit pas assez grande pour contenir la multitude qui étoit accourue sur son pas-

ſage ; les uns montoient ſur les toits des maiſons, les autres ſur les arbres plantés dans la plaine, qui elle-même étoit couverte de caroſſes, de chaiſes & de chevaux ; le Prince n'étoit pas encore arrivé à la Chapelle, qu'il apperçut le duc d'Orléans accompagné du duc de Beaufort, du Coadjuteur & des plus grands Seigneurs du Royaume, les deux Princes mirent pied à terre ; Gaſton en ſerrant Condé dans ſes bras, lui dit que de ſa vie il n'avoit goûté un moment ſi pur & ſi délicieux ; il lui préſenta enſuite les Chefs de la Fronde qu'il embraſſa ; on fut deſcendre au Palais-Royal, au milieu des acclamations ; Condé eut beau vouloir égaier l'entretien, il fut triſte & court : il étoit libre & la Reine encore priſonniere dans ſon palais ; delà Gaſton amena les Princes au Luxembourg, où les attendoit une fête magnifique. 1650.

Les avenues du Luxembourg, les antichambres étoient remplies d'une foule de citoyens qui crioient : *qu'il nous ſoit permis de voir le Héros, le Dieu tutélaire de la France* ; le duc

Manuſcrits de l'hôtel de Condé.

1650. *Histoire manuscrite de Louis II, du nom, prince de Condé.*

d'Orléans lui dit en riant: *Mon cousin, voilà des gents qui mouront cette nuit si vous ne leurs donnez la consolation de vous présenter à eux*; en même temps on ouvrit les portes de la sale qui fut inondée des flots de la multitude, Gaston tenoit le Prince par la main; tout le monde l'entouroit; les uns lui embrassoient les genoux, les autres lui baisoient la main, les plus éloignés le combloient de bénédictions.

Ibidem.

Condé qui s'étoit chargé de bijoux, les prodigua, il ne lui restoit plus que son épée; lorsqu'un jeune Officier dit tout haut, qu'il se regarderoit comme le plus heureux de tous les hommes, s'il étoit en possession de cette épée, qui avoit gagné tant de batailles, le Prince l'entend, il perce la foule: *la voici*, dit-il, *puisse-t-elle vous conduire au bâton de Maréchal de France*; cet Officier s'en servit dignement, il parvint au grade de Brigadier des armées du Roi, & fut tué au combat de Sénef.

Ibidem.

On admira pendant le souper la modération du Prince; chacun insultoit

sultoit au cardinal Mazarin, qui fuyoit hors du Royaume, chargé d'opprobres & de malédictions, Condé calma les transports de ses amis, en disant qu'il falloit épargner les absents; il ne se retira à son hôtel que très-tard, & après avoir été visiter la princesse Palatine & le duc de Nemours.

1650.

Mémoires de madame de Motteville, tom. IV.

Les jours suivants furent des jours de triomphe; l'ivresse de la Capitale ne fut jamais plus grande, plus universelle; elle étoit plongée dans les fêtes; les artisants quittoient leurs travaux; point de rues où il n'y eut des feux de joie, des danses, des tables toutes dressées, où l'on forçoit les passants de boire à la santé du Grand Condé: à ces traits eut-on jamais reconnu le même peuple, qui, l'année précédente, avoit célébré sa disgrace, par tant de transports indiscrets?

Histoire de la prison des Princes.

Histoire manuscrite de Louis II, du nom, prince de Condé.

Le premier soin de Condé fut de remercier le Parlement il se rendit au Palais, accompagné du duc d'Orléans, des Princes, des Pairs & des Maréchaux de France; son discours

[redacted] fut court & modeste ; il offrit ses services à la Compagnie en général, & à chaque membre en particulier. Le premier Président, après avoir donné les plus grands éloges à sa vertu, répondit que le Parlement n'attendoit d'autres fruits de son zèle, que la paix de l'Etat, la concorde de la Maison Royale, le rétablissement de l'autorité légitime, & le soulagement des peuples.

1650.

Fin du second Volume.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné, Imprimeur de Monseigneur le DAUPHIN ; 1766.





